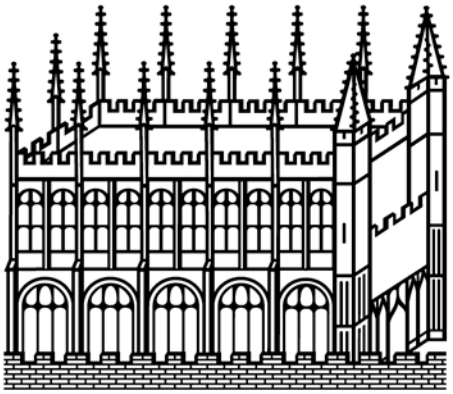


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

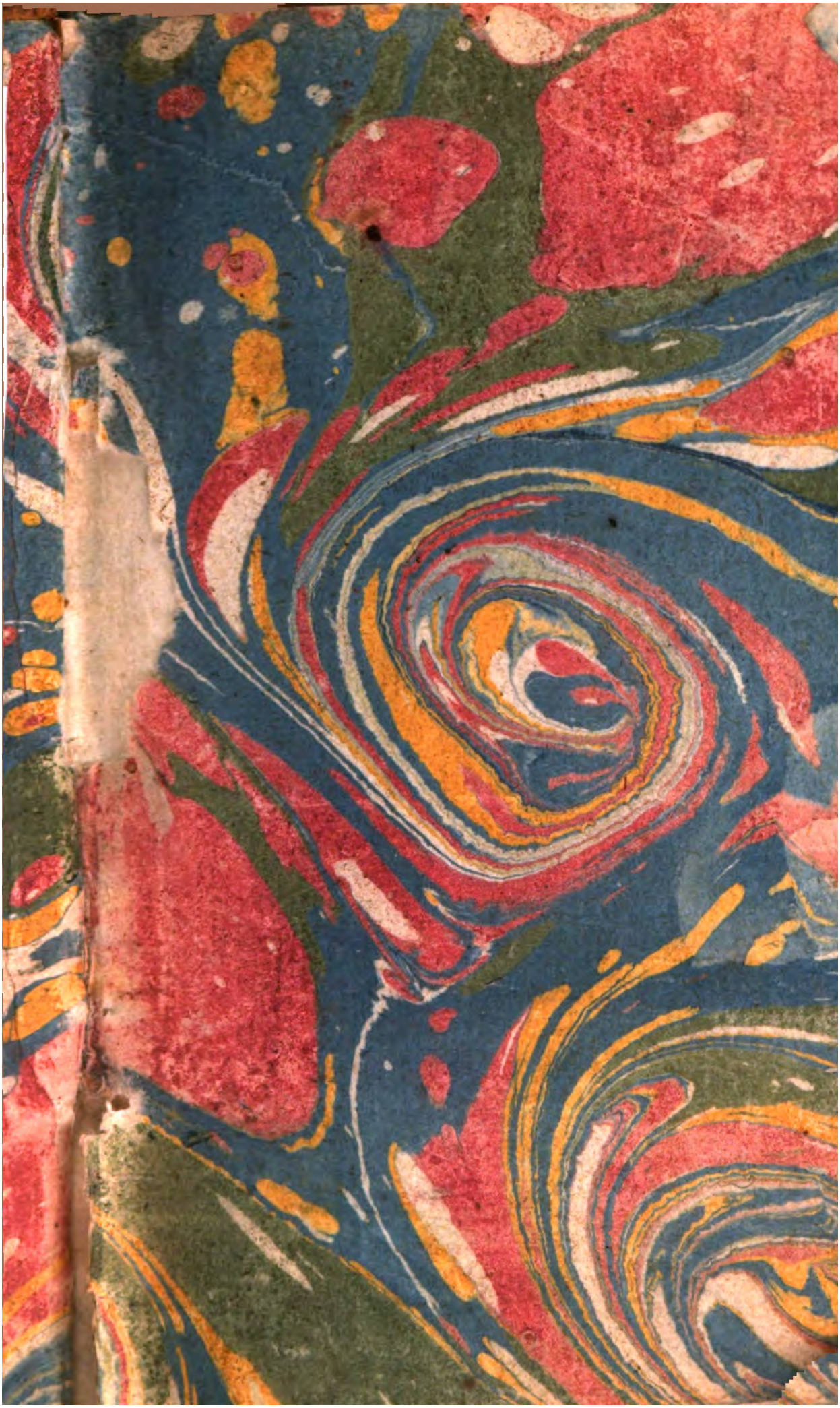
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 608

OXFORD
1992



24.tt y vol.

Louvet
de Couvray

3 vol.

MMF 87, 56

UNE ANNÉE

DE LA VIE

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS.

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

PREMIERE PARTIE.

PRIX 7 liv. 10 ſ. broché.

A LONDRES,
Et ſe trouve à PARIS,
CHEZ L'AUTEUR, rue Quincampoix,
au Bureau de la Bonneterie.
Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. LXXXVII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

EPITRE DÉDICATOIRE

A M. BR***, Fils.

NOTRE Amitié naquit, pour ainſi dire, dans ton berceau; elle fut l'inſtinct de notre premier âge, & l'amuſement de notre adoleſcence : nourrie par l'habitude, fortifiée par la réflexion, elle fait le charme de notre jeuneſſe. Ton indulgence a toujours encouragé mes foibles talens; ce fut toi qui le premier m'invitas à les eſſayer; c'eſt toi qui nagueres m'as preſſé de deſcendre dans la vaſte carriere, où ſe ſont égarés avant moi tant

de jeunes gens préſomptueux. Peut-être comme eux je m'y ſerai trop tôt montré ; mais enfin je t'ai cru, j'ai écrit, je te dédie mon premier Ouvrage.

La critique ne manquera pas de me dire, que très-heureuſement pour les Lecteurs, la mode de ces longs diſcours complimenteurs, toujours placés à la tête d'un Livre ſomnifere, eſt depuis long-temps paſſée. Je répondrai qu'il ne s'agit pas ici d'un fade éloge, donné pour de bonnes raiſons à quelque Riche ennobli, ou á quelque petit commis protecteur. Je répondrai, que ſi l'uſage des Epîtres dédicatoires n'avoit pas exiſté depuis long-temps, il m'eût fallu l'inventer aujourd'hui pour toi.

O mon Ami ! ta reſpectable Mere, ton

Pere bienfaiſant m'ont rendu des ſervices qu'on ne paye point avec de l'or, des ſervices que jamais je ne pourrois acquitter, quand même je deviendrois auſſi riche que je le ſuis peu. Ton Pere & ta Mere m'ont ſauvé la vie : dis leur que j'aime la vie, à cauſe d'eux. Ils ſe ſont efforcés de me donner un état, qu'on croit noble & libre ; dis leur que l'eſpérance de devenir un jour avec toi l'appui de leur vieilleſſe reſpectée, anima mon courage dans les cruelles épreuves qu'il m'a fallu ſubir, & me ſoutiendra toujours dans mes travaux. Ils ſe ſont réunis à toi pour m'engager à cultiver les Lettres ; dis leur que ſi le Chevalier de Faublās ne meurt pas en naiſſant, j'oſerai le leur préſenter, lorſque mûri par

l'âge, inſtruit par l'expérience, devenu moins frivole & plus réſervé, ce jeune homme me paroîtra digne d'eux.

Quant à toi, j'eſpere que cet hommage public, rendu par la reconnoiſſance à la bienfaiſance & à l'amitié, te flattera d'autant plus, qu'il ne fut point mendié, & que peut-être il n'étoit pas attendu.

Je ſuis ton Ami,

LOUVET.

UNE ANNÉE DE LA VIE DU CHEVALIER DE FAUBLAS.

ON m'a dit que mes ayeux conſidérés dans leur Province y avoient toujours joui d'une fortune honnête & d'un rang diſtingué. Mon pere, le Baron de Faublas, me tranſmit leur antique nobleſſe ſans altération ; ma mere mourut trop tôt. Je n'avois pas ſeize ans, quand ma ſœur, plus jeune que moi de dix-huit mois, fut miſe au couvent à Paris. Le Baron qui l'y con-

duiſit, ſaiſit avec plaiſir cette occaſion de montrer la capitale à un fils pour l'éducation duquel il n'avoit rien négligé juſqu'alors.

Ce fut en Octobre 1783, que nous entrâmes dans la Capitale par le fauxbourg Saint-Marceau. Je cherchois cette ville ſuperbe dont j'avois lu de ſi brillantes deſcriptions. Je voyois de laides chaumieres très-hautes, de longues rues très-étroites, des malheureux couverts de haillons, une foule d'enfans preſque nuds; je voyois la population nombreuſe & l'horrible miſere. Je demandai à mon pere ſi c'étoit là Paris : il me répondit froidement que ce n'étoit pas le plus beau quartier; que le lendemain nous aurions le tems d'en viſiter un autre. Il étoit preſque nuit; Adelaïde (c'eſt le nom de ma ſœur) entra dans ſon couvent où elle étoit attendue. Mon pere deſcendit avec moi près de l'Ar-

ſenal chez M. Duportail, ſon intime ami, de qui je parlerai plus d'une fois dans la ſuite des ces Mémoires.

Le lendemain mon pere me tint parole; en un quart-d'heure une voiture rapide nous conduiſit à la place Louis XV. Là nous mîmes pied à terre, le ſpectacle qui frappa mes yeux les éblouit de ſa magnificence. A droite, *la Seine à regret fugitive*; ſur la rive de vaſtes châteaux; de ſuperbes palais à gauche; une promenade charmante derrière moi; en face un jardin majeſtueux. Nous avançames, je vis la demeure des Rois. Il eſt plus aiſé de ſe figurer ma comique ſtupéfaction que de la peindre. A chaque pas des objets nouveaux attiroient mon attention, j'admirois la richeſſe des modes, l'éclat de la parure, l'élégance des manieres. Tout-à-coup je me rappellai ce quartier de la veille, & mon étonnement s'accrut; je ne com-

prenois pas comment il ſe pouvoit qu'une même enceinte renfermât des objets ſi différents. L'expérience ne m'avoit pas encore appris que par-tout les palais cachent des chaumieres, que le luxe produit la miſere, & que de la grande opulence d'un ſeul naît toujours l'extrême pauvreté de pluſieurs.

Nous employâmes pluſieurs ſemaines à viſiter ce que Paris a de plus remarquable. Le Baron me montroit une foule de monumens célèbres chez l'étranger, preſque ignorés de ceux qui les poſſedent. Tant de chef-d'œuvres m'étonnerent d'abord, & bientôt ne m'inſpirerent plus qu'une froide admiration. Sait-on bien, à quinze ans, ce que c'eſt que la gloire des arts & l'immortalité du génie ? Il faut des beautés plus animées pour échauffer un jeune cœur.

C'étoit au couvent d'Adelaïde que

je devois rencontrer l'objet adorable par qui mon exiſtence alloit commencer. Le Baron qui chériſſoit ma ſœur, alloit preſque tous les jours la demander au parloir. Toutes les demoiſelles bien nées ſavent qu'au couvent on a des bonnes amies ; beaucoup de belles dames aſſurent qu'il eſt rare d'en trouver ailleurs : quoiqu'il en ſoit, ma ſœur naturellement ſenſible eut bientôt choiſi la ſienne. Un jour elle nous parla de mademoiſelle Sophie de Pontis, & nous fit de cette jeune perſonne un éloge que nous crûmes exagéré. Mon pere fut curieux de voir la bonne amie de ſa fille ; je ne ſais quel doux preſſentiment fit palpiter mon cœur, lorſque le Baron pria Adelaïde d'aller chercher mademoiſelle de Pontis. Ma ſœur y courut, elle amena.... figurez-vous Venus à quatorze ans ! je voulus avancer, parler, ſaluer ; je reſtai le regard

fixe, la bouche ouverte, les bras pendans. Mon pere s'apperçut de mon trouble & s'en amuſa : Du moins vous ſaluerez, me dit-il. Mon trouble s'augmenta, je fis la révérence la plus gauche. Mademoiſelle, pourſuivit le Baron, je vous aſſure que ce jeune homme a eu un maître à danſer. Je fus tout-à-fait déconcerté. Le baron fit à Sophie un compliment flatteur; elle y répondit modeſtement, & d'une voix altérée qui retentit juſqu'à mon cœur. J'ouvrois de grands yeux étonnés, je prêtois une oreille attentive; ma langue embarraſſée demeuroit toujours ſuſpendue. Mon pere, avant de ſortir, embraſſa ſa fille, & ſalua mademoiſelle de Pontis. Moi, dans un tranſport involontaire, je ſaluai ma ſœur, & j'allois embraſſer Sophie. La vieille gouvernante de cette demoiſelle conſervant plus de préſence d'eſprit que moi, m'avertit de ma mé-

priſe, le Baron me regarda d'un air étonné, le front de Sophie ſe couvrit d'une aimable rougeur, & pourtant un léger ſourire effleura ſes levres de roſe.

Nous revinmes chez M. du Portail; on ſe mit à table; je mangeai comme un amoureux de quinze ans, c'eſt-à-dire vîte & long-tems. Après dîner je prétextai une indiſpoſition légere, & je me retirai dans mon appartement. Là, je me rappellai librement Sophie & tous ſes charmes. Que de graces! que de beauté! me diſois-je, ſa charmante figure eſt pleine d'eſprit, & ſon eſprit, j'en ſuis sûr, répond à ſa figure. Ses grands yeux noirs m'ont inſpiré je ne ſais quoi..... c'eſt de l'amour ſans doute. Ha! Sophie, c'eſt de l'amour, & pour la vie! Revenu de ce premier tranſport, je me ſouvins d'avoir vu dans pluſieurs romans

les effets prodigieux d'une rencontre imprévue; le premier coup-d'œil d'une belle avoit ſuffi pour captiver les ſentimens d'un amant tendre, & l'amante elle-même, frappée d'un trait vainqueur, s'étoit ſentie entraînée par un penchant irréſiſtible. Cependant j'avois lu de longues diſſertations dans leſquelles des Philoſophes profonds nioient le pouvoir de la ſympathie qu'ils appelloient une chimere. Sophie, m'écriai-je, je ſens bien que je vous aime; mais avez-vous partagé mon trouble & mes agitations? L'air dont je m'étois préſenté n'étoit pas très-propre à m'inſpirer beaucoup de confiance; mais ſa jolie voix d'abord altérée qu'elle avoit eu peine à raſſurer par dégrés! Ce doux ſourire par lequel elle avoit paru applaudir à ma mépriſe, & me conſoler de ma privation!..... L'eſpérance entra dans mon cœur, il me parut très-

poſſible qu'en fait de tendreſſe la philoſophie radotât, & que les romans ſeuls euſſent raiſon.

Je m'étois approché par haſard de ma fenêtre, je vis le Baron & M. du Portail ſe promener à grands pas dans le jardin. Mon pere parloit avec feu, ſon ami ſourioit de tems en tems, tous deux par intervalle jettoient les yeux ſur mes croiſées; je jugeai qu'il étoit queſtion de moi dans leur entretien, & que déjà peut-être mon pere avoit ſoupçonné ma paſſion naiſſante. Cette idée m'inquiéta, beaucoup moins pourtant que celle du départ de mon pere que je croyois prochain. Quitter ma Sophie, ſans ſavoir quand je pourrois jouir du bonheur de la revoir! mettre plus de cent lieues entr'elle & moi! je n'y pus penſer ſans frémir. Mille réflexions douloureuſes m'occuperent toute la ſoirée, je ſoupai triſ-

tement, j'ignorois encore les plaiſirs de l'amour, & déjà je reſſentois ſes inquiétudes mortelles.

Une partie de la nuit ſe paſſa dans les mêmes agitations. Je m'endormis enfin dans l'eſpérance de voir ma Sophie le lendemain, ſon image vint embellir mes ſonges, l'amour propice à mes vœux daigna prolonger un ſi doux ſommeil. Il étoit tard quand je m'éveillai; je n'appris pas ſans chagrin qu'on m'avoit laiſſé repoſer parce que mon pere étoit ſorti dès le matin, & ne devoit rentrer que le ſoir. Je me déſolois tout bas de ne pouvoir faire une viſite à ma ſœur, quand M. du Portail entra; il me fit mille amitiés, & me demanda ſi j'étois content de la Capitale : je l'aſſurai que je ne craignois rien tant que de la quitter. Il me déclara que je n'aurois pas ce déplaiſir; que mon pere jaloux de don-

ner une éducation très-ſoignée à l'unique héritier de ſon nom, & de veiller de très-près au bonheur d'une fille qu'il aimoit, avoit réſolu de ſe fixer à Paris pendant quelques années, & que pour y vivre d'une maniere convenable à un homme de ſa qualité, il alloit faire ſa maiſon. Cette bonne nouvelle me cauſa une joie que je ne pus diſſimuler; M. du Portail en modéra l'excès en m'apprenant qu'on avoit commencé par me choiſir un honnête gouverneur & un fidele domeſtique. A l'inſtant même on annonça M. Perſon.

Je vis entrer un petit monſieur ſec & blême, dont la mine juſtifioit pleinement la mauvaiſe humeur que m'avoit inſpirée ſon titre. Il s'avança d'un air grave & compoſé, puis d'un ton lent & mielleux, il commença : Monſieur, votre figure.... content du mot qu'il avoit dit, il s'arrêta cherchant le mot

qu'il alloit dire..... votre figure répond de votre perſonne. Je répliquai fort ſéchement à ce doux compliment. Privé du bonheur de voir Sophie, je ne trouvois d'autre reſſource que le plaiſir de m'occuper d'elle, & M. l'Abbé venoit m'enlever cette conſolation ! je réſolus de le pouſſer à bout, dès la premiere journée j'y réuſſis paiſiblement.

Le ſoir, mon pere daigna me confirmer de ſa propre bouche les arrangemens qu'il ſe propoſoit ; il me ſignifia en même-tems que déſormais je ne ſortirois plus qu'avec mon gouverneur : c'étoit m'avertir de l'intérêt que j'avois à le ménager ; ma ſituation devenoit critique, & mon amour irrité par les obſtacles ſembloit s'accroître avec ma gêne. J'avois fait d'aſſez bonnes études, mon Gouverneur préſomptueux s'étoit chargé du pénible emploi de les perfectionner ; heureuſement j'eus lieu de

m'appercevoir aux premieres leçons que le diſciple valoit au moins l'inſtituteur : M. l'Abbé, lui dis-je, vous êtes capable d'enſeigner autant que je ſuis curieux d'apprendre. Pourquoi nous gêner mutuellement ? croyez-moi, laiſſons-là des livres ſur leſquels nous pâlirions gratis ; allons voir ma ſœur à ſon couvent, & ſi mademoiſelle Sophie de Pontis vient au parloir, vous verrez comme elle eſt jolie. L'Abbé voulut ſe fâcher ; mais profitant de l'avantage que j'avois ſur lui : Vous n'aimez pas l'exercice à ce que je vois, lui repliquai-je : hé bien reſtons ici ; mais ce ſoir je déclare à M. le Baron l'extrême deſir que je me ſens d'avancer dans mes études, & l'inſuffiſance abſolue de celui qui s'eſt chargé de m'éclairer dans mes travaux : ſi vous niez, je demande un examen que M. du Portail nous fera ſubir. L'Abbé fut attéré

de la force de mes derniers argumens. Il fit une grimace épouvantable, prit ſa petite canne & ſon humble chapeau; nous volâmes au couvent.

Adelaïde vint au parloir, accompagnée ſeulement de ſa gouvernante qu'on appelloit Manon. Cette fille étoit un vieux domeſtique de ma mere, & nous avoit élevés; je la priai de nous laiſſer, elle m'obéit ſans peine. Reſtoit le maudit petit gouverneur qu'il n'étoit pas poſſible d'éloigner. Ma ſœur ſe plaignit qu'on eût laiſſé paſſer pluſieurs jours ſans la venir voir, elle m'étonna en m'apprenant que le Baron l'avoit négligée autant que moi : nous pensâmes qu'il falloit qu'il fût bien préoccupé de ſes projets nouveaux pour avoir oublié ſa chere fille; mais vous, Faublas, me dit Adelaïde, qui vous a retenu ces jours-ci? Boudez-vous votre ſœur & ſa bonne amie? vous ſeriez un ingrat, made-

moiſelle de Pontis eſt ſortie ; revenez nous voir demain, ſur-tout prenez garde aux mépriſes, & Sophie tâchera de faire votre paix avec ſa vieille gouvernante qui ne vous a pas encore bien pardonné vos diſtractions. Je dis à ma ſœur qu'il falloit obtenir mon congé de M. l'Abbé, que la rage du travail poſſédoit ſans relâche. Adelaïde croyant que je parlois ſérieuſement, adreſſa à mon grave inſtituteur les plus vives inſtances que j'excitois par les miennes. Il ſoutint le perſifflage plus paiſiblement que je ne l'aurois cru, je remarquai même que lorſque je parlai de revenir, il m'obſerva qu'il étoit encore de bonne heure ; cette complaiſance me reconcilia tout-à-fait avec lui.

Mon pere m'attendoit chez M. du Portail, pour nous conduire dans un hôtel fort beau qu'il venoit de louer fauxbourg Saint-Germain. Je fus mis le ſoir même

en poſſeſſion de l'appartement qu'il m'y avoit marqué. Je trouvai là Jaſmin, ce domeſtique dont on m'avoit parlé. C'étoit un grand garçon de bonne mine, il me plut au premier coup-d'œil.

Boudez-vous votre ſœur & ſa bonne amie? vous ſeriez un ingrat, m'avoit dit Adelaïde. Je me répétai cent fois ce reproche, & le commentai de cent manieres différentes. Il avoit donc été queſtion de moi, on m'avoit donc attendu, j'avois donc été deſiré. Que la nuit me parut longue, que la matinée fut mortelle! quel tourment que d'entendre ſonner les heures, & de ne pouvoir hâter celle qui nous rapproche de l'objet aimé!

Il arriva enfin le moment ſi deſiré! je vis ma ſœur, je vis Sophie non moins belle & plus jolie que la premiere fois. Il y avoit dans ſa ſimple parure je ne ſais quoi de plus adroit & de

plus

plus ſéduiſant. Dans cette ſeconde viſite mes yeux détaillerent pour ainſi dire ſes charmes, & plus d'une fois nos regards ſe rencontrerent pendant cet examen ſi doux. J'admirai ſa longue chevelure noire qui contraſtoit ſingulierement avec ſa peau fine, d'une blancheur éblouiſſante ; ſa taille élégante & légere que j'aurois embraſſée de mes dix doigts ; les graces enchantereſſes répandues ſur-toute ſa perſonne ; ſon pied mignon dont j'ignorois le favorable augure, & ſes yeux ſur-tout, ſes beaux yeux qui ſembloient me dire : ah ! que nous aimerons l'heureux mortel qui ſaura nous plaire !

Je fis à mademoiſelle de Pontis un compliment qui dut d'autant plus la flatter, qu'il étoit aiſé de s'appercevoir que je ne l'avois pas préparé. La converſation fut d'abord générale, la gouvernante de Sophie s'en mêla ; je vis

qu'on ménageoit la vieille, & qu'elle aimoit à cauſer, je trouvai charmans les ſots contes qu'elle nous fit. Cependant Perſon s'entretenoit avec ma ſœur, & moi, d'une voix baſſe & tremblante, je faiſois à ma Sophie cent queſtions & cent complimens. La vieille continuoit de raconter ſes belles hiſtoires que nous n'écoutions plus; elle s'apperçut enfin qu'en parlant beaucoup elle ne parloit à perſonne. Elle ſe leva bruſquement & me dit : Monſieur, vous me faites commencer une narration, & vous n'en écoutez pas la fin, cela eſt très-malhonnête. Sophie en me quittant me conſola par un regard tendre.

Nous entendîmes le bruit d'une voiture, c'étoit celle du Baron, il entra, Adelaïde ſe plaignit de la rareté de ſes viſites; il allégua d'un ton aſſez contraint les embarras d'un établiſſement nouveau. Il cauſa quelques minutes

d'un air préoccupé, & ſe leva enſuite bruſquement avec quelques ſignes d'impatience; il retournoit à l'hôtel & m'y ramena.

Nous trouvâmes à la porte un équipage brillant. Le ſuiſſe dit au Baron *qu'un gros monſieur noir* l'attendoit depuis plus d'une heure, & qu'une *cholie tame* venoit d'arriver à l'inſtant. Mon pere parut auſſi joyeux que ſurpris, il monta avec empreſſement; je voulus le ſuivre, il me pria d'entrer chez moi. Jaſmin, à qui je demandai s'il connoiſſoit le gros *monſieur noir*, & la *cholie tame*, me répondit que non.

Curieux de pénétrer le myſtere, & piqué de ce que c'en étoit un pour moi, je me mis en ſentinelle à l'une des fenêtres de mon appartement qui donnoit ſur la rue. Je n'y reſtai pas long-tems ſans voir ſortir un gros homme vêtu de noir qui parloit ſeul,

& paroiſſoit content. Un quart-d'heure après je vis une jeune dame s'élancer légérement dans ſa voiture : le Baron beaucoup moins ingambe voulut ſauter auſſi leſtement, il penſa ſe rompre le col : je fus effrayé ; mais les éclats de rire qui partoient de la voiture me raſſurerent pleinement. Je m'étonnai que mon pere naturellement colere ne donnât aucun ſigne d'humeur, il monta paiſiblement, mit la tête à la portiere, me vit à ma croiſée, & parut un peu confus. Je l'entendis ordonner aux domeſtiques de m'avertir qu'il ſortoit pour affaires, & que je pouvois me diſpenſer de l'attendre à ſouper. Je fis part de ma curioſité à Jaſmin qui paroiſſoit mériter ma confiance ; il queſtionna ſans affectation les domeſtiques du Baron. Je ſus le même ſoir que mon pere fréquentoit les ſpectacles, & liſoit es papiers publics ; il venoit de prendre

une maîtreſſe à l'opéra, & un intendant dans les petites affiches ! j'en conclus qu'il falloit que le Baron fût bien riche pour ſe charger de ce double fardeau. Au reſte cette réflexion ne me toucha que foiblement. J'aimois, j'avois l'eſpérance de plaire ; au printems de la vie connoit-on d'autres biens ?

En peu de tems je rendis à ma ſœur des viſites fréquentes ; mademoiſelle de Pontis l'accompagnoit preſque toujours au parloir. La vieille gouvernante ne ſe fâchoit plus, parce que je la laiſſois finir ſes hiſtoires, & que d'ailleurs Adelaïde avoit ſoin de lui faire des petits préſens. M. Perſon n'étoit plus cet inſtituteur ſévere poſſédé, comme tant d'autres confreres, de la rage d'enſeigner ce qu'il ignoroit. C'étoit, comme tant d'autres auſſi, un petit pédant couleur de roſe, toujours bien régulierement coiffé, minutieux dans ſa

parure, relâché dans ſa morale, développant avec les femmes une érudition profonde, affectant avec les hommes de n'effleurer que la ſuperficie. Auſſi doux & complaiſant qu'il s'étoit montré d'abord intraitable & dur, il paroiſſoit n'avoir d'autres deſirs que de prévenir les miens; & quand je parlois d'aller au couvent, je le trouvois auſſi empreſſé que moi.

Cependant mon pere, livré aux plaiſirs bruyans de la Capitale, reçevoit beaucoup de monde chez lui. Je fus careſſé du beau ſexe, on me fit des agaceries que je ne compris pas. Certaine douairiere ſur-tout eſſaya ſur mon cœur novice le pouvoir de ſes charmes flétris; on ſe donna des airs enfantins, on épuiſa les minauderies fines: je n'entendis ſeulement pas ce que ce manege ſignifioit. D'ailleurs je ne voyois dans le monde entier que Sophie, l'amour innocent

& pur m'enflammoit pour elle, & j'ignorois encore qu'il exiſtoit un autre amour.

Depuis plus de quatre mois je voyois Sophie preſque tous les jours, l'habitude d'être enſemble étoit devenue pour nous un beſoin. On ſait que l'amour, quand il s'ignore lui-même ou quand il cherche à ſe déguiſer, invente des noms careſſans pour ſuppléer aux noms plus doux qu'il ſoupçonne & qu'il attend. Sophie m'appelloit ſon jeune couſin, j'appellois Sophie ma jolie couſine. La tendreſſe qui nous animoit brilloit dans nos moindres actions, nos regards l'exprimoient ; ma bouche n'en avoit point encore haſardé l'aveu, & ma ſœur ne devinoit pas, ou gardoit le ſecret de ſa bonne amie. Aveuglement livré aux premières impulſions de la nature, j'étois loin de ſoupçonner ſon but ſecret. Content de parler à Sophie, heureux de

l'entendre & de baiſer quelquefois ſa jolie main, je deſirois davantage ; je n'aurois pu dire ce que je deſirois. Le moment approchoit où l'amour volage & galant alloit diſſiper les ténebres qui m'environnoient, & m'initier à ſes plus doux myſteres.

Nous étions dans cette ſaiſon bruyante où regnent dans la Capitale les plaiſirs avec la folie; Momus avoit donné le ſignal de la danſe ; on touchoit aux jours gras. Le jeune comte de Roſambert, depuis trois mois compagnon de de mes exercices, & que mon pere combloit d'honnêtetés, me reprochoit depuis quelques jours la vie tranquille & retirée que je menois : devois-je à mon âge m'enterrer tout vivant dans la maiſon de mon pere, & borner mes promenades à de ſottes viſites chez des béguines, pour y voir, qui? ma ſœur ! N'étoit-il pas tems de ſortir

de

de mon enfance que l'on vouloit prolonger éternellement, & ne devois-je pas me hâter d'entrer dans le monde, où, avec ma figure & mon eſprit, je ne pouvois manquer d'être favorablement accueilli ? tenez, ajouta-t-il, je veux demain vous conduire à un bal charmant où je vais régulierement quatre fois par ſemaine, vous y verrez bonne compagnie. J'héſitois encore. Il eſt ſage comme une fille, pourſuivit le comte ! hé ! mais craignez-vous que votre honneur ne coure quelques haſards, habillez-vous en femme, ſous des habits qu'on reſpecte, il ſera bien à couvert. Je me mis à rire ſans ſavoir pourquoi. En vérité, reprit-il, cela vous iroit au mieux ! vous avez une figure douce & fine, un léger duvet couvre à peine vos joues ; cela ſera charmant.... & puis..... tenez, je veux tourmenter certaine perſonne.... ho ! Chevalier,

habillez-vous en femme, nous nous amuſerons.... cela ſera délicieux!.... vous verrez, vous verrez!

L'idée de ce traveſtiſſement me plut. Il me parut fort agréable d'aller voir Sophie ſous les habits de ſon ſexe. Le lendemain un habile tailleur que le comte de Roſambert avoit fait avertir, m'apporta un habit d'amazône complet, tel que le portent les dames anglaiſes quand elles montent à cheval. Un élégant coëffeur me donna le coup de peigne moëlleux, & poſa ſur ma tête virginale le petit chapeau de caſtor blanc. Je deſcendis chez mon pere; dès qu'il m'apperçut, il vint à moi d'un air d'inquiétude, puis s'arrêtant tout d'un coup: Ah! dit-il en riant, j'ai d'abord cru que c'étoit Adelaïde! Je lui obſervai qu'il me flattoit beaucoup. — Non, je vous ai pris pour Adelaïde, & je cherchois déjà quel motif l'avoit

fait quitter ſon couvent ſans ma permiſſion, pour venir ici dans cet étrange équipage. Au reſte gardez-vous d'être fier de ce petit avantage, une jolie figure eſt dans un homme le plus mince des mérites. M. du Portail étoit là : Vous vous mocquez Baron, s'écria-t-il, ne ſavez-vous pas.... mon pere le regarda, il ſe tut.

Ce fut mon pere qui le premier témoigna le deſir d'aller au couvent, il m'y conduiſit. Adelaïde ne me reconnut qu'après quelques momens d'examen. Le Baron enchanté de l'extrême reſſemblance qu'il y avoit entre ma ſœur & moi, nous accabloit de careſſes, & nous embraſſoit tour-à-tour. Cependant Adelaïde ſe repentoit d'être venue ſeule au parloir : que je ſuis fâchée, dit-elle, de n'avoir point amené ma bonne amie ! comme nous aurions joui de ſa ſurpriſe ! mon cher papa,

permettez-vous que je l'aille chercher ? le Baron y conſentit. En rentrant, Adelaïde dit à Sophie : ma bonne amie, embraſſez ma ſœur. Sophie interdite me fixoit, elle s'arrêta confondue : embraſſez donc Mademoiſelle, dit la vieille gouvernante, trompée par la métamorphoſe : Mademoiſelle, embraſſez donc ma fille, répéta le Baron, que la ſcene amuſoit. Sophie rougit & s'approcha en tremblant ; mon cœur palpitoit. Je ne ſais quel ſecret inſtinct nous conduiſit, je ne ſais avec quelle adreſſe nous dérobâmes notre bonheur aux témoins intéreſſés qui nous obſervoient ; ils crurent que dans cette douce étreinte nos joues ſeulement s'étoient rencontrées... mes levres avoient preſſé les levres de Sophie ! ..... Lecteurs ſenſibles qui vous êtes attendris quelquefois avec l'amante de Saint-Preux (1), jugez

(1) Dans la nouvelle Héloïſe.

quel plaiſir nous goutâmes .... c'étoit auſſi le premier baiſer de l'amour.

A notre retour nous trouvâmes à l'hôtel M. de Roſambert qui m'attendoit. Le Baron ſut bientôt de quoi il s'agiſſoit, & me permit plus aiſément que je ne l'aurois cru, de paſſer la nuit entiere au bal. Sa voiture nous y conduiſit. Je vais, me dit le Comte, vous préſenter à une jeune dame qui m'eſtime beaucoup; il y a deux grands mois que je lui ai juré une ardeur éternelle, & plus de ſix ſemaines que je la lui prouve. Ce langage étoit pour moi tout-à-fait énigmatique; mais déjà je commençois à rougir de mon ignorance, je ſouris d'un air fin pour faire croire à Roſambert que je le comprenois. Ho! comme je vais la tourmenter, continua-t-il, ayez l'air de m'aimer beaucoup, vous verrez quelle mine elle fera! ſur-tout ne vous aviſez pas

de lui dire que vous n'êtes pas fille... ho! nous allons la déſoler!

Dès que nous parûmes dans l'aſſemblée, tous les regards ſe fixerent ſur moi, j'en fus troublé, je ſentis que je rougiſſois, je perdis toute contenance. Il me vint d'abord dans l'eſprit que quelque partie de mon ajuſtement mal arrangée, ou que mon maintien emprunté m'avoient trahi; mais bientôt, à l'empreſſement général des hommes, au mécontentement univerſel des femmes, je jugeai que j'étois bien déguiſé. Celle-ci me fixoit d'un regard dédaigneux, celle-là m'examinoit avec un petit air boudeur, on agitoit les éventails, on ſe parloit tout bas, on ſourioit malignement; je vis que je recevois l'accueil dont on honore, dans un cercle nombreux, une rivale trop jolie qu'on y voit pour la premiere fois.

Une très-belle femme entra, c'étoit la maîtreſſe du comte, il lui préſenta ſa parente qui ſortoit, diſoit il, du couvent. La dame, (elle s'appelloit la marquiſe de B***) m'accueillit très-obligeamment, je pris place auprès d'elle, & les jeunes gens firent un demi-cercle autour de nous. Le comte, bien-aiſe d'exciter la jalouſie de ſa maîtreſſe, affectoit de me donner une préférence marquée. La marquiſe apparemment piquée de ſa coquetterie, & bien réſolue de l'en punir, en lui diſſimulant le dépit qu'elle en reſſentoit, redoubla pour moi de politeſſe & d'amitié : Mademoiſelle avez-vous du goût pour le couvent, me dit-elle ? — Je l'aimerois bien, Madame, s'il s'y trouvoit beaucoup de perſonnes qui vous reſſemblaſſent. La Marquiſe me témoigna par un ſourire combien ce compliment la flattoit, elle me fit pluſieurs autres queſtions,

parut enchantée de mes réponſes, m'accabla de ces petites careſſes que les femmes ſe prodiguent entr'elles, dit à Roſambert qu'il étoit trop heureux d'avoir une telle parente, & finit par me donner un baiſer tendre que je lui rendis poliment. Ce n'étoit pas cela que Roſambert vouloit, & ce qu'il s'étoit promis. Déſolé de la vivacité de la Marquiſe, & plus encore de la bonne foi avec laquelle je recevois ſes careſſes, il ſe pencha à ſon oreille, & lui découvrit le ſecret de mon déguiſement. Bon! quelle apparence, s'écria la Marquiſe, après m'avoir conſidéré quelques momens! Le Comte proteſta qu'il avoit dit la vérité. Elle me fixa de nouveau : quelle folie! cela ne ſe peut pas. Et le Comte renouvella ſes proteſtations. Quelle idée! reprit la Marquiſe en baiſſant la voix, ſavez-vous ce qu'il dit? Il ſoutient que vous

êtes un jeune homme déguiſé ? je répondis timidement & bien bas qu'il diſoit la vérité. La Marquiſe me lança un regard tendre, me ſerra doucement la main, & feignant de m'avoir mal entendu : je le ſavois bien, dit-elle aſſez haut, cela n'avoit pas l'ombre de vraiſemblance : puis s'adreſſant au Comte : mais, Monſieur, à quoi cette plaiſanterie reſſemble-t-elle ? — Quoi ! reprit celui-ci très-étonné, Mademoiſelle prétend ! ..... — Comment ſi elle le prétend ! mais voyez donc ! un enfant ſi aimable ! une auſſi jolie perſonne ! — Quoi ! dit encore le Comte... — ho ! Monſieur, finiſſez, reprit la Marquiſe avec une humeur très-marquée, vous me croyez folle ou vous êtes fou.

Je crus de bonne foi qu'elle ne m'avoit pas compris, je baiſſai la voix : je vous demande pardon, Madame,

je me ſuis peut-être mal expliqué, je ne ſuis pas ce que je parois être, le Comte vous a dit la vérité. Je ne vous crois pas plus que lui, répondit-elle en affectant de parler encore plus bas que moi; elle me ſerra la main. —— Je vous aſſure, Madame.... —— Taiſez-vous, vous êtes une friponne; mais vous ne me ferez pas prendre le change plus que lui; & elle m'embraſſa de nouveau. Roſambert qui ne nous avoit pas entendu, demeura ſtupéfait. La jeuneſſe qui nous environnoit, paroiſſoit attendre avec autant de curioſité que d'impatience la fin & l'explication d'un dialogue auſſi obſcur pour elle; mais le Comte retenu par la crainte de déplaire à ſa maîtreſſe en ſe couvrant lui-même de ridicule, ſe flattant d'ailleurs que je finirois bientôt le quiproquo, ſe mordoit les levres & n'oſoit plus dire un ſeul mot. Heureuſement

la Marquiſe vit entrer la Comteſſe de *** ſon amie, je ne ſais ce qu'elle lui dit à l'oreille ; mais auſſi-tôt la Comteſſe s'attacha à Roſambert & ne le quitta plus.

Cependant le bal étoit commencé, je figurois dans une contre-danſe, le haſard voulut que la Comteſſe & Roſambert ſe trouvaſſent aſſis derriere la place que j'occupois. La jeune dame lui diſoit : non, non, tout cela eſt inutile, je me ſuis emparé de vous pour toute la ſoirée, je ne vous cede à perſonne. Plus jalouſe qu'un ſultan, je ne vous laiſſe parler à qui ce ſoit, vous ne danſerez pas ou vous danſerez avec moi, & ſi vous penſez tout ce que vous me dites d'obligeant, je vous défends de dire un mot, un ſeul mot à la Marquiſe ni à votre jeune parente. — Ha ! ma jeune parente ! interrompit le Comte, ſi vous ſaviez..—

Je ne veux rien ſavoir, je prétends ſeulement que vous reſtiez là. Hé ! mais, ajouta-t-elle légérement, j'ai peut-être des projets ſur vous, allez-vous faire le cruel ? Je n'en entendis pas davantage, la contre-danſe finiſſoit. La Marquiſe ne m'avoit pas perdu de vue un moment ; je voulus me repoſer, je trouvai une place auprès d'elle, nous commençâmes, reprimes, quittâmes & reprimes vingt fois une converſation fort animée, ſouvent interrompue par ſes careſſes, & dans laquelle je vis bien qu'il falloit lui laiſſer une erreur qui paroiſſoit lui plaire.

Le Comte ne ceſſoit de nous obſerver avec une inquiétude très-marquée ; la Marquiſe ne paroiſſoit pas s'en appercevoir : mon intention, me dit-elle enfin, n'eſt pas de paſſer ici la nuit entiere, & ſi vous m'en croyez, vous ménagerez votre ſanté. Acceptez chez

moi une collation légere, il eſt plus de minuit, M. le Marquis ne tardera pas à me venir joindre, nous irons ſouper chez moi, enſuite je vous reconduirai moi-même chez vous. Au reſte, ajouta-t-elle d'un air négligé, c'eſt un ſingulier homme que mon cher mari. Il eſt inutile de répéter devant lui ce petit conte de votre déguiſement. Il lui prend de tems en tems des caprices de tendreſſe pour moi, il a des accès de jalouſie fort ridicules, des airs d'attention dont je le diſpenſerois volontiers; quant à la fidélité qu'il me jure, je n'y crois pas plus que je ne m'en ſoucie, cependant je ne ſerois pas fâchée de la mettre à l'épreuve; il va vous voir, il vous trouvera charmante, faites-lui quelques avances. Je demandai à la Marquiſe ce que c'étoit que des avances. Elle rit de bon cœur de l'ingénuité de ma queſtion, & puis me regardant

d'un air attendri : écoutez, me dit-elle, vous êtes femme, cela eſt clair, ainſi toutes les careſſes que je vous ai faites ce ſoir ne ſont que des amitiés ; mais ſi vous étiez effectivement un jeune homme déguiſé, & que le croyant je vous euſſe traité de la même maniere, cela s'appelleroit des avances, & des avances très-fortes. Je lui promis de faire des avances au Marquis. ═══ Fort bien, ſouriez à ſes propos, regardez-le d'un certain air ; mais ne vous aviſez pas de lui ſerrer la main comme je vous fais, & de l'embraſſer comme je vous embraſſe, cela ne ſeroit ni décent ni vraiſemblable.

Nous en étions là quand le Marquis arriva. Il me parut jeune encore, il étoit aſſez bien fait, mais d'une taille fort petite, & ſes manieres reſſembloient à ſa taille ; ſa figure avoit de la gaîté, mais de cette gaité qui fait

qu'on rit toujours aux dépens de celui qui l'inſpire. Voici mademoiſelle du Portail, lui dit la Marquiſe (je m'étois donné ce nom) c'eſt une jeune parente du Comte, vous me remercierez de vous l'avoir fait connoître, elle veut bien venir ſouper avec nous. Le Marquis trouva que j'avois *la phyſionomie heureuſe*, il me prodigua des éloges ridicules, je l'en remerciai par des complimens outrés. Je ſuis très-content, me dit-il, d'un air péſant qu'il croyoit fin, que vous me faſſiez l'honneur de ſouper chez moi, Mademoiſelle, vous êtes jolie, très-jolie, & ce que je vous dis là eſt certain, car je me connois en phyſionomie. Je répondis par le plus agréable ſourire: ma chere enfant, me diſoit la Marquiſe de l'autre côté, j'ai engagé votre parole, vous êtes trop polie pour me dédire; au reſte nous nous débarraſſerons du Marquis dès

qu'il vous ennuiera : elle me ſerra la main ; le Marquis la vit. Ho ! que je voudrois, dit-il, tenir une de ces petites mains là dans les miennes ! je lui lançai une œillade meurtriere : partons, Meſdames, partons, s'écria-t-il d'un air léger & conquérant. Il ſortit pour appeller ſes gens.

Le Comte qui l'entendit vint à nous, quelques efforts que la Comteſſe eût fait pour le retenir. Il me dit d'un ton ſérieuſement ironique, Monſieur ſe trouve ſans doute fort bien ſous ſes habits galans, il ne compte pas apparemment déſabuſer la Marquiſe. Je répondis ſur le même ton, mais en baiſſant la voix : mon cher parent, voudriez-vous ſitôt détruire votre ouvrage ? il s'adreſſa à la Marquiſe : Madame, je me crois en conſcience obligé de vous avertir encore une fois que ce n'eſt point mademoiſelle du Portail

qui

qui aura le bonheur de ſouper chez vous ; mais bien le Chevalier de Faublas, mon très-jeune & très-fidele ami. Et moi, Monſieur, lui répondit-on, je vous déclare que vous avez trop compté ſur ma patience ou ſur ma crédulité. Ayez la bonté de ceſſer cet impertinent badinage, ou décidez-vous à ne me revoir jamais. —— Je me ſens le courage de prendre l'un & l'autre parti, Madame, je ſerois déſolé de troubler vos plaiſirs par mes indiſcrétions, ou de les gêner par mes importunités.

Le Marquis rentroit au moment même, il frappa ſur l'épaule de Roſambert, & le retenant par le bras : quoi ! tu ne ſoupes pas avec nous ? tu nous laiſſes ta parente ? ſais-tu qu'elle eſt jolie ta parente ! mais entre nous je la crois un peu.... vive ! Ho ! oui, très-jolie & très-vive, reprit le Comte avec un ſourire amer, elle reſſemble

à bien d'autres ; & puis comme s'il eût preſſenti le ſort prochain de ce bon mari, je vous ſouhaite une bonne nuit, lui dit-il. Quoi ! penſes-tu, reprit le Marquis, que je garde ta parente pour?.. écoute donc, ſi elle le vouloit bien!... je vous ſouhaite une bonne nuit, répéta le Comte, & il ſortit en éclatant de rire. La Marquiſe ſoutint que M. de Roſambert devenoit fou, je trouvai qu'il étoit fort malhonnête : Point du tout, me dit confidemment le Marquis, il vous aime à la rage, il a vu que je vous faiſois ma cour, il eſt jaloux.

En cinq minutes nous fûmes à l'hôtel du Marquis ; on ſervit auſſi-tôt, je fus placé entre la Marquiſe & ſon galant époux qui ne ceſſoit de me dire ce qu'il croyoit de très-jolies choſes. Trop occupé d'abord à ſatisfaire l'appetit tout-à-fait mâle que la danſe

m'avoit donné, je n'employai pour lui répondre que le langage des yeux. Dès que ma faim fut un peu calmée, j'applaudis ſans ménagement à toutes les ſottiſes qu'il lui plut de me débiter, & ſes mauvais bons-mots lui valurent mille complimens dont il fut enchanté. La Marquiſe qui m'avoit toujours conſidéré avec la plus grande attention, & dont les regards s'animoient viſiblement, s'empara d'une de mes mains; curieux de voir juſqu'où s'étendroit le pouvoir de mes charmes trompeurs, j'abandonnai l'autre au Marquis. Il la ſaiſit avec un tranſport inexprimable. La Marquiſe plongée dans des réflexions profondes, ſembloit méditer quelque projet important; je la voyois ſucceſſivement rougir & trembler, & ſans dire un ſeul mot, elle preſſoit légérement ma main droite engagée dans les ſiennes. Ma main gauche

étoit dans une priſon moins douce ; le Marquis la ſerroit de maniere à me faire crier. Charmé de ſa bonne fortune, tout fier de ſon bonheur, tout étonné de l'adreſſe avec laquelle il trompoit ſa femme en ſa préſence même, il pouſſoit de tems en tems de longs ſoupirs dont j'étois étourdi, & des éclats de rire dont le plafond retentiſſoit ; enſuite craignant de ſe trahir, cherchant à étouffer ce rire éclatant que la Marquiſe auroit pu remarquer, peut-être auſſi croyant me faire une gentilleſſe, il me mordoit les doigts.

La belle Marquiſe ſortit enfin de ſa rêverie pour me dire : mademoiſelle du Portail, il eſt tard, vous deviez paſſer la nuit entiere au bal, on ne vous attend pas chez vous avant huit ou neuf heures du matin, reſtez chez moi ; j'offrirois à tout autre un appartement d'amie, vous pouvez diſpoſer du mien :

je dois, ajouta-t-elle d'un ton careſſant, vous ſervir aujourd'hui de maman, je ne veux pas que ma fille ait une autre chambre à coucher que la mienne, je vais lui faire dreſſer un lit près du mien.... Et pourquoi donc faire dreſſer un lit, interrompit le Marquis, on eſt fort bien deux dans le votre; quand je vais vous y trouver, moi, eſt-ce que je vous gêne? j'y dors tout d'un ſomme, & vous auſſi. En finiſſant, il me donna amoureuſement par-deſſous la table un grand coup de genou qui me froiſſa la peau: je répondis à cette galanterie ſur le champ, de la même maniere, & ſi vigoureuſement qu'il lui échappa un grand cri. La Marquiſe ſe leva d'un air allarmé: ce n'eſt rien, lui dit-il, ma jambe a accroché la table. J'étouffois de rire, la Marquiſe n'y tint pas plus que moi, & ſon cher époux, ſans ſavoir pour-

quoi, ſe mit à rire plus fort que nous deux.

Quand notre exceſſive gaîté fut un peu modérée, la Marquiſe me renouvella ſes offres : acceptez la moitié du lit de Madame, crioit le Marquis, acceptez, je vous le dis, vous y ſerez bien, vous verrez que vous y ſerez bien. Je vais revenir tout-à-l'heure : mais acceptez : il nous quitta. Madame, dis-je à la Marquiſe, votre invitation m'honore autant qu'elle me flatte ; mais eſt-ce à mademoiſelle du Portail ou à M. de Faublas que vous la faites ? — Encore cette mauvaiſe plaiſanterie du Comte, petite friponne ! & c'eſt vous qui la répétez ! ne vous ai-je pas dit que je ne vous croyois pas ? — Mais Madame... — Paix paix, reprit-elle, en poſant ſon doigt ſur ma bouche, le Marquis va rentrer, qu'il ne vous entende pas dire de pareilles folies. Cette

charmante enfant ! (elle m'embraſſa tendrement) comme elle eſt timide & modeſte ! mais comme elle eſt maligne ! allons, petite eſpiegle, venez : elle me tendit la main, nous paſsâmes dans ſon appartement.

Il étoit queſtion de me mettre au lit. Les femmes de la Marquiſe voulurent me prêter leur miniſtere, je les priai en tremblant, d'offrir à leur maîtreſſe leurs ſervices dont je ſaurois bien me paſſer. Oui, dit la Marquiſe attentive à tous mes mouvemens, ne la gênez pas, c'eſt un enfantillage de couvent, laiſſez la faire. Je paſſai promptement derriere les rideaux ; mais je me trouvai dans un grand embarras quand il fallut me dépouiller de ces habits dont l'uſage m'étoit ſi peu familier. Je caſſois les cordons, j'arrachois les épingles, je me piquois d'un côté, je me déchirois de l'autre ; plus je me

hâtois & moins j'allois vîte. Une femme de chambre paſſa près de moi au moment où je venois d'ôter mon dernier jupon. Je tremblai qu'elle n'entrouvrît les rideaux, je me précipitai dans le lit, émerveillé de la ſinguliere aventure qui m'avoit conduit là, & ne ſoupçonnant pas encore ce que j'allois y faire. La Marquiſe ne tarda à m'y ſuivre; la voix de ſon mari ſe fit entendre : ces dames me permetront bien d'aſſiſter à leur coucher? Quoi! déjà au lit! il voulut m'embraſſer, la Marquiſe ſe fâcha ſérieuſement, il ferma lui-même les rideaux, & nous rendant le ſouhait que lui avoit fait le Comte, il nous cria de la porte : une bonne nuit.

Un ſilence profond régna quelques inſtans. Dormez-vous déjà, belle enfant? me dit la Marquiſe d'une voix altérée. — Ho! non, je ne dors pas! elle ſe précipita

dans mes bras, & me preſſa contre ſon ſein. Dieux! s'écria-t-elle avec une ſurpriſe bien naturellement jouée, ſi elle étoit feinte, c'eſt un homme! & puis me repouſſant avec promptitude: quoi! Monſieur, il eſt poſſible?.... Madame, je vous l'ai dit, répliquai-je en tremblant. — Vous me l'avez dit, Monſieur, mais cela étoit-il croyable? il s'agiſſoit bien de dire! il ne falloit pas reſter chez moi....' ou du moins il ne falloit pas empêcher qu'on vous dreſsât un autre lit..... — Ho, Madame ce n'eſt pas moi! c'eſt M. le Marquis. — Mais, Monſieur, parlez donc plus bas.... Monſieur, il ne falloit pas reſter chez moi, il falloit vous en aller — Hé bien, Madame, je m'en vais! .... elle me retint par le bras: vous, vous en allez! & où cela, Monſieur? qu'allez-vous faire? réveiller mes femmes! faire un eſclan-

dre!.... montrer à tous mes gens qu'un homme eſt entré dans mon lit ; qu'on me manque à ce poinr?... -- Madame je vous demande pardon, ne vous fâchez pas, je m'en vais me jetter dans un fauteuil. -- Oui, dans un fauteuil! oui..... ſans doute, il le faut!.... mais voyez la belle reſſource! (en me retenant toujours par le bras). Fatigué comme il eſt! par le froid qu'il fait! s'enrhumer! détruire ſa ſanté!... vous mériteriez que je vous traitaſſe avec cette rigueur.... allons, reſtez là ; mais promettez d'être ſage. -- Ho! Madame, pourvu que vous me pardonniez. —Non, je ne vous pardonne pas! mais j'ai plus d'attention pour vous que vous n'en avez pour moi. Voyez comme ſa main eſt déjà froide! & par pitié elle la poſa ſur ſon col d'ivoire. Guidée par la nature & par l'amour, mon heureuſe main deſcendit

un peu ; je ne ſavois quelle agitation faiſoit bouillonner mon ſang. Aucune femme éprouva-t-elle jamais l'embarras où il me met ! reprit la Marquiſe d'un ton plus doux. — Ha ! pardonnez-moi donc, ma chere maman.... — Oui, votre chere maman ! vous avez bien des égards pour votre maman ! petit libertin que vous êtes ! ſes bras qui m'avoient repouſſé d'abord m'attiroient doucement. Bientôt nous nous trouvâmes ſi près l'un de l'autre, que nos levres ſe rencontrerent, j'eus la hardieſſe d'imprimer ſur les ſiennes un baiſer brûlant. Faublas, eſt-ce là ce que vous m'avez promis ? me dit-elle d'une voix preſque éteinte. Sa main s'égara, un feu dévorant circuloit dans mes veines.... Ha ! Madame, pardonnez-moi, je me meurs ! — Ha ! mon cher Faublas... mon ami !.... je reſtois ſans mouvement. La Marquiſe eut pitié

de mon embarras qui ne pouvoit lui déplaire .... elle aida ma timide inexpérience.... Je reçus, avec autant d'étonnement que de plaiſir, une charmante leçon que je répétai plus d'une fois.

Nous employâmes pluſieurs heures dans ce doux exercice, je commençois à m'endormir ſur le ſein de ma belle maîtreſſe, quand j'entendis le bruit d'une porte qui s'ouvroit doucement; on entroit, on s'avançoit ſur la pointe du pied; j'étois ſans armes dans une maiſon que je ne connoiſſois point, je ne pus me défendre d'un mouvement d'effroi. La Marquiſe qui devina ce que c'étoit, me dit tout bas de prendre ſa place & de lui céder la mienne; j'obéis promptement : à peine m'étois-je tapi ſur le bord du lit, qu'on ouvrit les rideaux du côté que je venois de quitter. Qui vient me réveiller ainſi, dit la Marquiſe ? on héſita quelques inſtans, en-

ſuite on s'expliqua ſans lui répondre. Et quelle eſt cette fantaiſie, continua-t-elle ? Quoi ! Monſieur, vous choiſiſſez auſſi mal votre tems, ſans attention pour moi, ſans reſpect pour l'innocence d'une jeune perſonne qui peut-être ne dort pas, ou qui pourroit ſe réveiller ! Vous n'êtes guere raiſonnable, je vous prie de vous retirer. Le Marquis inſiſtoit, en balbutiant à ſa femme de comiques excuſes : Non Monſieur, lui dit-elle, je ne le veux point, cela ne ſera point, je vous aſſure que cela ne ſera point, je vous ſupplie de vous retirer : elle ſe jetta hors du lit, le prit par le bras & le mit à la porte.

Ma belle maîtreſſe revint à moi en riant : ne trouvez-vous pas mon procédé bien noble, me dit-elle ? voyez ce que j'ai refuſé à cauſe de vous. Je ſentis que je lui devois un dédommagement, je l'offris avec ardeur, on l'ac-

cepta avec reconnoiſſance ; une femme de vingt-cinq ans eſt ſi complaiſante quand elle aime ! la Nature a tant de reſſources dans un novice de ſeize ans !

Cependant tout eſt borné chez les foibles humains, je ne tardai pas à m'endormir profondément : quand je me réveillai, le jour pénétroit dans l'appartement, malgré les rideaux : je ſongeai à mon pere .... hélas ! je me ſouvins de ma Sophie ! une larme s'échappa de mes yeux, la Marquiſe s'en apperçut. Déjà capable de quelque diſſimulation, j'attribuai au chagrin de la quitter la pénible agitation que j'éprouvois ; elle m'embraſſa tendrement, je la vis ſi belle ! l'occaſion étoit ſi preſſante ! .... Quelques heures de ſommeil avoient ranimé mes forces .... L'ivreſſe du plaiſir diſſipa les remords de l'amour.

Il fallut enfin ſonger à nous ſéparer. La Marquiſe me ſervit de femme-de-

chambre ; elle étoit ſi adroite, que ma toilette eût été bientôt faite, ſi nous avions pu ſauver les diſtractions. Quand nous crûmes qu'il ne manquoit plus rien à mon ajuſtement, la Marquiſe ſonna ſes femmes. Le Marquis attendoit depuis plus d'une heure qu'il fît jour chez Madame. Il me complimenta ſur ma diligence : je ſuis sûr, me dit-il, que vous avez paſſé une excellente nuit ; & ſans me donner le tems de répondre : elle paroît fatiguée pourtant ! elle a les yeux battus ! voilà ce que c'eſt que cette danſe ! on s'en donne par-deſſus les yeux, & le lendemain on n'en peut plus ! je le dis tous les jours à la Marquiſe qui n'en tient compte : allons, il faut réparer les forces de cette charmante enfant, après cela, nous la reconduirons chez elle.

Ce *nous la reconduirons* étoit très-propre à m'inquiéter. Je témoignai au

Marquis qu'il ſuffiroit que la Marquiſe prît cette peine; il inſiſta. La Marquiſe ſe joignit à moi pour lui faire perdre cette idée; il nous répondit que Monſieur Duportail ne pouvoit trouver mauvais qu'il lui ramenât ſa fille, puiſque la Marquiſe ſeroit avec nous, ,& qu'il étoit curieux de connoître l'heureux pere d'une auſſi aimable enfant. Quelques efforts que nous fiſſions, nous ne pûmes l'empêcher de nous accompagner.

Je commençois à craindre que cette aventure qui avoit eu de ſi heureux commencemens, ne finît fort mal. Je ne vis rien de mieux à faire que de donner au cocher du Marquis la véritable adreſſe de M. Duportail: Chez M. Duportail, près de l'Arſenal, lui dis-je. La Marquiſe ſentoit mon embatras & le partageoit; aucun expédient ne s'étoit encore préſenté à mon eſprit, quand nous arrivâmes à la porte de mon prétendu pere.

Il étoit chez lui, on lui dit que le Marquis & la Marquiſe de B*** lui ramenoient ſa fille. Ma fille! s'écria-t-il, avec la plus vive agitation, ma fille! il accourut vers nous. Sans lui donner le tems de dire un ſeul mot, je me jettai à ſon col, oui, lui dis-je! vous êtes veuf & vous avez une fille. Parlez plus bas encore, reprit-il avec vivacité, parlez plus bas, qui vous l'a dit? — Eh mon dieu! ne m'entendez-vous pas? C'eſt moi qui ſuis votre fille. Gardez-vous de dire *non* devant le Marquis. M. Duportail plus tranquille, mais non moins étonné, ſembloit attendre qu'on s'expliquât. Monſieur, lui dit la Marquiſe, Mademoiſelle Duportail a paſſé une partie de la nuit au bal, & l'autre partie chez moi. Etes-vous fâché, Monſieur, lui dit le Marquis qui remarquoit ſon étonnement, que Mademoiſelle ait paſſé une partie de la nuit chez moi?

vous auriez tort, car elle a couché dans l'appartement de Madame, dans ſon lit même, avec elle ; on ne pouvoit la mettre mieux. Etes-vous fâché que que je l'aie accompagnée juſqu'ici, j'avoue que ces dames ne le vouloient pas, c'eſt moi.... Je ſuis très-ſenſible, répondit enfin M. Duportail, tout-à-fait revenu de ſa premiere ſurpriſe, & d'ailleurs bien inſtruit par les diſcours du Marquis, je ſuis très-ſenſible aux bontés que vous avez eu pour ma fille ; mais je dois vous déclarer devant elle, (il me regarda, je tremblois) Que je ſuis fort étonné qu'elle ait été au bal déguiſée de cette façon là. Comment, déguiſée ! Monſieur, interrompit la Marquiſe. —Oui madame, un habit d'amazone ! cela convient-il à ma fille ? ou du moins ne devoit-elle pas me demander mon avis & ma permiſſion ?

Ravi de l'ingénieuſe tournure que

mon nouveau pere avoit priſe, j'affectai de paroître humiliée. Ah ! je croyois que le papa le ſavoit, dit le Marquis ; Monſieur, il faut pardonner cette petite faute. mademoiſelle votre fille a la phyſionomie la plus heureuſe, je vous le dis & je m'y connois ! mademoiſelle votre fille ! .. c'eſt une charmante perſonne, elle a enchanté tout le monde, ma femme ſur-tout ; oh ! tenez, ma femme en eſt folle. Il eſt vrai, Monſieur, dit la Marquiſe, avec un ſang-froid admirable, que Mademoiſelle m'a inſpiré toute l'amitié qu'elle mérite.

Je me croyois ſauvé, lorſque mon véritable pere, le Baron de Faublas, qui ne ſe faiſoit jamais annoncer chez ſon ami, entra tout-à-coup. Ah ! Ah ! dit-il, en m'appercevant .... M. Duportail, courut à lui les bras ouverts ; mon cher Faublas, vous voyez ma fille, que Monſieur le Marquis & Madame

la Marquiſe de B*** me ramenent ! Votre fille ! interrompit mon pere. — Hé oui, ma fille ! vous ne la reconnoiſſez pas ſous cet habit ridicule : Mademoiſelle, ajouta-t-il avec colere, paſſez dans votre appartement, & que perſonne ne vous ſurprenne plus dans cet équipage indécent !

Je fis, ſans dire mot, une révérence au Marquis, qui paroiſſoit me plaindre, & une à la Marquiſe, qui me voyoit à peine ; car au nom de mon pere, elle avoit été ſi troublée, que je craignis qu'elle ne ſe trouvât mal. Je me retirai dans la piece voiſine, & je prêtai l'oreille. Votre fille ! répéta encore le Baron. — Eh ! oui, ma fille ! qui s'eſt aviſée d'aller au bal avec les habits que vous lui avez vus. M. le Marquis vous dira le reſte. Et effectivement M. le Marquis répéta à mon pere tout ce qu'il avoit dit à M. Du-

portail, il lui affirma que j'avois couché dans l'appartement de ſa femme, dans ſon lit même, avec elle. Elle eſt fort heureuſe, dit mon pere, en regardant la Marquiſe.... Fort heureuſe, répéta-t-il, qu'une ſi grande imprudence n'ait pas eu des ſuites fâcheuſes. Eh! quelle ſi grande imprudence a donc commiſe cette chere enfant, répliqua la Marquiſe que j'avois vu déconcertée, mais dont les forces s'étoient ranimées promptement. Quoi! parce qu'elle a pris un habit d'amazone! Sans doute, interrompit le Marquis, ce n'eſt qu'une vétille! vous ferez bien mieux, Monſieur, (en s'adreſſant à mon pere,) de vous joindre à nous pour obtenir que ſon pere lui pardonne. Madame, dit M. Duportail à la Marquiſe, je le lui pardonne à cauſe de vous, (en s'adreſſant au Marquis) mais à condition qu'elle n'y retournera plus. En habit d'amazone, ſoit;

répondit celui-ci ; mais j'eſpere que vous nous la renverrez avec ſes habits ordinaires ; nous ſerions trop privés de ne plus voir cette charmante enfant. Aſſurément, dit la Marquiſe en ſe levant, & ſi M. ſon pere veut nous rendre un véritable ſervice, il l'accompagnera. M. Duportail reconduiſit la Marquiſe juſqu'à ſa voiture, en lui prodiguant les remercîmens qu'il étoit préſumé lui devoir.

Leur départ me ſoulagea d'un peſant fardeau. Voilà une bien ſinguliere aventure, dit M. Duportail en rentrant : Oh ! très-ſinguliere, répondit mon pere, la Marquiſe eſt une fort belle femme, le petit drôle eſt bien heureux. Savez-vous, répliqua ſon ami, qu'il a preſque pénétré mon ſecret ? quand on m'a annoncé ma fille, j'ai cru que ma fille m'étoit rendue, & quelques mots échappés m'ont trahi. — Eh bien, il y a

un remede à cela, Faublas eſt plus raiſonnable qu'on ne l'eſt ordinairement à ſon âge; pour qu'il fût prodigieuſement avancé, il ne lui manquoit que quelques lumieres qu'il a ſans doute acquiſes cette nuit: il a l'ame noble & le cœur excellent; un ſecret qu'on devine ne nous lie pas, comme vous ſavez, mais un honnête homme ſe croiroit deshonoré, s'il trahiſſoit celui qu'un ami lui a confié; aprenez le vôtre à mon fils; point de demi-confidence, je vous réponds de ſa diſcrétion. — Mais, des ſecrets de cette importance!..... il eſt ſi jeune!..... — Si jeune! mon ami, un Gentilhomme l'eſt-il jamais, quand il s'agit de l'honneur! mon fils, déjà dans ſon adoleſcence, ignoreroit un des devoirs les plus ſacrés de l'homme qui penſe! un enfant que j'ai élevé auroit beſoin de l'expérience de ſon pere, pour ne pas

faire une baſſeſſe!... — Mon ami, je me rends. — Mon cher Duportail, croyez que vous ne vous en repentirez jamais. J'eſpere d'ailleurs que cette confidence, devenue preſque néceſſaire, ne ſera pas tout-à-fait inutile. Vous ſavez que j'ai fait quelques ſacrifices pour donner à mon fils une éducation convenable à ſa naiſſance & proportionnée aux eſpérances qu'il me fait concevoir; qu'il reſte encore un an dans cette capitale pour s'y perfectionner dans ſes exercices, cela ſuffit, je crois; enſuite il voyagera, & je ne ſerois pas fâché qu'il s'arrêtât quelques mois en Pologne. Baron, interrompit Monſieur Duportail, le détour dont votre amitié ſe ſert, eſt auſſi ingénieux que délicat; je ſens toute l'honnêteté de votre propoſition qui m'eſt très-agréable, je vous l'avoue. Ainſi, reprit le Baron, vous voudriez bien donner

à Faublas une lettre pour le bon ſerviteur qui vous reſte dans ce pays-là ; Boleſlas & mon fils feront de nouvelles recherches. Mon cher Lovzinski, ne déſeſpérez pas encore de votre fortune ; ſi votre fille exiſte, il n'eſt pas impoſſible qu'elle vous ſoit rendue. Si le Roi de Pologne ..... Mon pere parla plus bas, & tira ſon ami à l'autre bout de l'appartement : ils y cauſerent plus d'une demi-heure : après quoi, tous deux s'étant rapprochés de la porte contre laquelle j'étois placé, j'entendis le Baron qui diſoit : je ne veux pas lui demander les détails de ſon aventure, probablement ils ſont aſſez plaiſans, je ne les entendrois pas avec l'air de ſévérité qui conviendroit ; ſans doute, il vous contera de point en point ſon hiſtoire, vous m'en ferez part : au reſte, je crois que nous venons de voir un ſot mari. Il n'eſt pas le ſeul, mon

ami, répondit M. Duportail. On le ſait bien, répliqua le Baron; mais il n'en faut rien dire.

Je les entendis s'approcher de ma porte, j'allai me jetter dans un fauteuil. Le Baron me dit en entrant : ma voiture eſt là, faites-vous reconduire à l'hôtel, allez vous repoſer, & déſormais je vous défends de ſortir avec cet habit. Mon ami, me dit M. Duportail, qui me ſuivit juſqu'à la porte, un de ces jours nous dînerons enſemble tête-à-tête, vous ſavez une partie de mon ſecret, je vous apprendrai le reſte; mais ſur-tout de la diſcrétion. Songez d'ailleurs que je vous ai rendu ſervice. Je l'aſſurai que je ne l'oublierois pas, & qu'il pouvoit être tranquille. Dès que je fus rentré chez moi, je me mis au lit, & m'endormis profondément.

Il étoit fort tard quand je me réveillai : M. Perſon & moi nous fûmes

au couvent ; avec quelle douce émotion je revis ma Sophie ! Sa contenance modeſte, ſon innocence ingénue, l'accueil timide & careſſant qu'elle me fit, un petit air d'embarras que lui donnoit encore le ſouvenir du baiſer de la veille, tout en elle inſpiroit l'amour, mais l'amour tendre & reſpectueux. Cependant l'image des charmes de la Marquiſe me pourſuivoit juſqu'au parloir ; mais que d'avantages précieux ſa jeune rivale avoit ſur elle ! Il eſt vrai que les plaiſirs de la nuit derniere ſe repréſentoient vivement à mon imagination échauffée ; mais combien je leur préférois ce moment délicieux où j'avois trouvé, ſur les levres de Sophie, une ame nouvelle ; la Marquiſe régnoit ſur mes ſens étonnés ; mon cœur adoroit Sophie.

Le lendemain je me ſouvins que la Marquiſe m'attendoit chez elle : mais

je me ſouvins auſſi que le Baron m'avoit dit : *je vous défends de ſortir avec cet habit.* D'ailleurs comment me préſenter chez la Marquiſe, ſans être au moins accompagné d'une femme-de-chambre ; il ne falloit pas ſonger au Comte, qui ſans doute n'étoit pas tenté de m'y conduire ; & le Marquis ne trouveroit-il pas ſingulier qu'une jeune perſonne ſortît toute ſeule. Impatient de revoir ma belle maîtreſſe, mais retenu par la crainte de déplaire à mon pere, je ne ſavois à quoi me réſoudre. Jaſmin vînt me dire qu'une femme d'un certain âge envoyée par mademoiſelle Juſtine demandoit à me parler. — Je ne ſais quelle eſt cette demoiſelle Juſtine ; mais faites entrer. Mademoiſelle Juſtine m'a chargée de vous préſenter ſes reſpects, me dit la femme, & de vous remettre ce paquet & cette lettre. Avant d'ouvrir le

paquet, je pris la lettre dont l'adreſſe étoit ſimplement à *Mademoiſelle Duportail.* J'ouvris avec empreſſement & je lus :

« Donnez-moi de vos nouvelles, ma » chere enfant, avez-vous paſſé une » bonne nuit ? Vous aviez beſoin de » repos, je crains fort que les fatigues » du bal & la ſcene déſagréable que » M. votre pere vous a faite, n'aient » altéré votre ſanté. Je ſuis déſolée que » vous ayez été grondée à cauſe de moi, » croyez que cette ſcene trop longue » m'a fait ſouffrir autant que vous. » M. le Marquis parle de retourner au » bal ce ſoir, je ne m'y ſens pas diſ- » poſée, & je crois qne vous n'en avez » pas plus d'envie que moi. Cependant, » comme il faut qu'une maman ait » de la complaiſance pour ſa fille, ſur- » tout quand elle en a une auſſi ai- » mable que vous ; nous irons au bal,

» ſi vous le voulez. Je n'ai point ou-
» blié que l'habit d'amazone vous eſt
» interdit, & j'ai penſé que peut-être
» vous n'aviez point d'autre habit de
» bal, parce que ce n'eſt point un
» meuble de couvent, c'eſt pour cela
» que je vous envoie l'un des miens :
» nous ſommes à-peu-près de la même
» taille, je crois qu'il vous ira bien.

» Juſtine m'a dit que vous aviez be-
» ſoin d'une femme-de-chambre ; celle
» qui vous remettra ma lettre, eſt ſage,
» *intelligente & adroite*, vous pouvez
» la prendre à votre ſervice, & lui don-
» ner *toute votre confiance*, je vous
» réponds d'elle.

» Je ne vous invite point à dîner avec
» moi, je ſais que M. Duportail dîne
» rarement ſans ſa fille ; mais ſi vous
» aimez votre chere maman autant
» qu'elle vous aime, vous viendrez dans
» la ſoirée, le plutôt que vous pourrez.

» M. le Marquis ne dîne point chez » lui ; venez de bonne heure, mon en- » fant, je ſerai ſeule toute l'après-dînée, » vous me ferez compagnie. Croyez » que perſonne ne vous aime autant » que votre chere maman. La Marquiſe » de B***.

» *P. S.* Je n'ai point la force de » vous mander toutes les folies que » le Marquis veut que je vous écrive » de ſa part. Au reſte, grondez-le bien » quand vous le verrez, il vouloit ce » matin envoyer en ſon nom, chez » M. Duportail. J'ai eu toutes les peines » du monde à lui faire comprendre que » cela n'étoit pas raiſonnable, & qu'il » étoit plus décent que ce fût moi qui » vous écriviſſe ».

Je fus enchanté de cette lettre : Monſieur, me dit la femme intelligente qui me l'apportoit ; Juſtine eſt la femme-de-chambre de Madame la Marquiſe

de B***, & ſi Mademoiſelle le veut bien, je ſerai la ſienne aujourd'hui & demain. Au reſte, Monſieur ou Mademoiſelle peut également ſe fier à moi; quand Mademoiſelle Juſtine & Madame Dutour ſe mêlent d'une intrigue, elles ne la gâtent pas, c'eſt pour cela qu'on m'a choiſie. Fort bien, lui dis-je, Madame Dutour, je vois que vous êtes inſtruite, vous m'accompagnerez tantôt chez la Marquiſe. J'offris à ma duegne un double louis qu'elle accepta. Ce n'eſt pas qu'on ne m'ait déjà bien payée, me dit-elle; mais Monſieur doit ſavoir que les gens de ma profeſſion reçoivent toujours des deux côtés.

Dès que le Baron eut dîné, il partit pour l'Opéra, ſuivant ſa coutume. Mon coëffeur étoit averti, un panache blanc fut mis à la place du petit chapeau. Madame Dutour me revêtit promptement du charmant habit de bal

que

que Madame de B*** m'envoyoit & qui m'alloit merveilleuſement bien ; ma reſſemblance avec Adélaïde devenoit plus frappante ; mon Gouverneur ému redoubloit pour moi d'attention & de ſoins. Je pris des gands, un éventail, un gros bouquet ; je volai au rendez-vous que la Marquiſe m'avoit donné.

Je la trouvai dans ſon boudoir, mollement couchée ſur une ottomane : un deshabillé galant paroit ſes charmes au-lieu de les cacher. Elle ſe leva dès qu'elle m'apperçut: qu'elle eſt jolie dans cet équipage, Mademoiſelle Duportail ! que cette robe lui ſied bien ! Et dès que la porte ſe fut fermée, que vous êtes charmant, mon cher Faublas ! que votre exactitude me flatte ! mon cœur me diſoit bien que vous trouveriez le moyen de me venir joindre ici, malgré vos deux pères. Je ne lui répondis que par mes vives careſſes, & la forçant de reprendre

l'attitude qu'elle avoit quittée pour me recevoir, je lui prouvois déjà que ſes leçons n'étoient pas oubliées, lorſque nous entendîmes du bruit dans la pièce voiſine. Tremblant d'être ſurpris dans une ſituation qui n'étoit pas équivoque, je me relevai bruſquement, & grâce à mes habits très-commodes, je n'eus beſoin que de changer de poſture, pour que mon déſordre fut réparé. La Marquiſe, ſans paroître troublée, ne rétablit que ce qui preſſoit le plus, tout cela fut l'affaire d'un moment. La porte s'ouvrit, c'étoit le Marquis. Je comprenois bien, lui dit-elle, Monſieur, qu'il n'y avoit que vous qui pûſſiez entrer ainſi chez moi ſans vous faire annoncer; mais je croyois qu'au moins vous frapperiez à cette porte avant de l'ouvrir; cette chere enfant avoit des inquiétudes ſecrettes à confier à ſa maman; un moment plutôt vous la ſur-

preniez !.... on n'entre pas ainſi chez des femmes ! Bon ! reprit le Marquis, je la ſurprenois !.... Hé bien ! je ne l'ai point ſurpriſe, ainſi il n'y a pas tant de mal à tout cela ; d'ailleurs, je ſuis bien sûr que cette chere enfant me le pardonne, elle eſt plus indulgente que vous ; mais convenez que ſon pere a bien raiſon de ne pas vouloir qu'elle porte cet habit d'amazone ; elle eſt à croquer comme la voilà !

Il reprit avec moi ce mauvais ton de galanterie qui nous avoit déjà tant amuſé ; il trouva que j'étois parfaitement bien remiſe, que j'avois les yeux brillans, le teint fort animé & même quelque choſe d'extraordinaire & d'un fort bon augure dans la *phyſionomie*. Enſuite il nous dit : Belles dames, vous allez au bal aujourd'hui ? La Marquiſe répondit que non. -- Vous vous mocquez

de moi, je ſuis revenu tout exprès pour vous y conduire. —Je vous aſſure que je n'irai pas.—Hé! pourquoi donc? ce matin vous diſiez..... Je diſois que j'y pourrois aller, par complaiſance pour Mademoiſelle Duportail; mais elle ne s'en ſoucie pas, elle craint de retrouver là le Comte de Roſambert, qui s'eſt fort mal comporté la dernière fois. J'interrompis la Marquiſe: certainement ſon procédé avec moi eſt aſſez malhonnête, pour que déſormais je craigne de le rencontrer, autant que je me plaiſois autrefois à me trouver avec lui. Vous avez raiſon, me dit le Marquis, le Comte eſt un de ces petits merveilleux qui croyent qu'une femme n'a des yeux que pour eux; il eſt bon que ces Meſſieurs apprennent quelquefois qu'il y a dans le monde des gens qui les valent bien..... Je compris ſon idée, & pour juſtifier ſes propos,

je lui lançai à la dérobée un coup-d'œil expreſſif ..... Et qui valent peut-être mieux, ajouta-t-il auſſi-tôt en renforçant ſa voix, en s'élevant ſur la pointe du pied, & en prenant ſon élan, pour faire une lourde pirouette qu'il acheva très-malheureuſement. Sa tête alla frapper contre la boiſerie trop dure, qui ne lui épargna une chûte peſante, qu'en lui faiſant au front une large meurtriſſure. Honteux de ſon malheur, mais voulant le diſſimuler, il parut inſenſible à la douleur qu'il reſſentoit. Charmante enfant, me dit-il, avec plus de ſang-froid, mais en faiſant de tems en tems de laides grimaces qui le trahiſſoient, vous avez raiſon d'éviter le Comte; mais n'ayez pas peur de le rencontrer ce ſoir, il y a bal maſqué; la Marquiſe a juſtement deux dominos, elle vous en prêtera un, elle prendra l'autre; nous irons au bal,

vous reviendrez ſouper avec nous : & ſi vous n'avez pas été trop mal couchée avant-hier ... Ho ! oui, cela ſera charmant ! m'écriai-je avec plus de vivacité que de prudence, allons au bal. Avec mes dominos que le Comte connoît ? interrompit la Marquiſe plus réfléchie que moi. — Et oui, Madame, avec vos dominos ! il faut donner à cette enfant le plaiſir du bal maſqué, elle n'a jamais vu cela ; le Comte ne vous reconnoîtra pas, il n'y ſera peut-être pas même. La Marquiſe paroiſſoit incertaine, je la voyois balancer entre le deſir de me garder encore la nuit prochaine, & la crainte d'aller, en préſence du Marquis, s'offrir aux ſarcaſmes du Comte. Pour moi, reprit d'un ton myſtérieux le commode mari, je vous y conduirai bien ; mais j'ai quelques affaires, je ne pourrai pas reſter avec vous ; je vous laiſſerai là, pour

revenir à minuit vous chercher. Cette raiſon du Marquis, plus que toutes ſes inſtances, détermina la Marquiſe ; elle refuſa quelque tems encore, mais d'un ton qui m'annonçoit aſſez qu'il falloit la preſſer, & qu'elle alloit conſentir.

Cependant la contuſion que le Marquis s'étoit faite, devenoit plus apparente, & ſa boſſe groſſiſſoit à vue d'œil. Je lui demandai d'un air étonné ce qu'il avoit au front ; il y porta la main : Ce n'eſt rien, me dit-il avec un rire forcé, quand on eſt marié, on eſt expoſé à ces accidens-là. Je me ſouvins du ſupplice qu'il m'avoit fait éprouver, quand ma main étoit dans les ſiennes ; & réſolu de me venger, je tirai de ma bourſe une pièce de monnoie, je je la lui appliquai ſur le front, & me voilà ſerrant de toutes mes forces pour applatir la boſſe. Le patient preſſoit ſes flancs de ſes poings fermés, grin-

çoit des dents, ſoufflоit douloureuſement & faiſoit d'horribles contorſions. Elle a, dit-il avec peine, elle a de la vigueur dans le poignet: je redoublai d'efforts; il fit enfin un cri terrible, & m'échappant avec violence, il ſeroit tombé à la renverſe, ſi je ne l'avois promptement retenu. Ha! la petite diableſſe! elle m'a preſque ouvert le crâne. La petite eſpiegle l'a fait exprès, dit la Marquiſe, qui ſe contraignoit beaucoup pour ne pas rire.--Vous croyez qu'elle l'a fait exprès. Hé bien, je vais l'embraſſer, pour la punir.—Pour me punir, ſoit; je préſentai la joue de bonne grâce, il ſe crut le plus heureux des hommes; ſi j'avois voulu l'écouter, je n'aurois ceſſé de mettre, au même prix, ſon courage à l'épreuve.

Finiſſons ces folies, dit la Marquiſe, en affectant un peu d'humeur, & penſons à ce bal, puiſqu'il y faut aller. Ho!

Madame ſe fâche! répondit le Marquis, ſoyons ſages, me dit-il tout bas, il y a un peu de jalouſie : il nous regarda d'un air de ſatisfaction. Vous vous aimez bien toutes les deux, pourſuivit-il ; mais ſi vous alliez vous brouiller un jour à cauſe de moi!..... cela ſeroit bien ſingulier!..... Allons-nous au bal, ou n'y allons-nous pas, interrompit la Marquiſe? Elle ſe mit à ſa toilette : on lui apporta ſes dominos qu'elle ne voulut point mettre, elle en envoya chercher deux autres dont nous nous affublâmes gaîment. Vous connoiſſez le mien, dit le Marquis, je le prendrai pour vous aller chercher, je ne crains pas d'être rencontré, moi! Il nous conduiſit au bal, & nous promit de revenir à minuit précis.

Dès que nous parûmes à la porte de la ſalle, la foule des maſques nous environna, on nous examina curieuſe-

ment, on nous fit danſer : mes yeux furent d'abord agréablement flattés de la nouveauté du ſpectacle. Les habits élégans, les riches parures, la ſingularité des coſtumes groteſques, la laideur même des traveſtiſſemens baroques, la bizarre repréſentation de tous ces viſages cartonnés & peints, le mélange des couleurs, le murmure de cent voix confondues, la multitude des objets, leur mouvement perpétuel qui varioit ſans ceſſe le tableau en l'animant, tout ſe réunit pour ſurprendre mon attention bientôt laſſée. Quelques nouveaux maſques étant entrés, la contre-danſe fut interrompue, & la Marquiſe profitant du moment, ſe mêla dans la foule ; je la ſuivis en ſilence, curieux d'examiner la ſcene en détail. Je ne tardai pas à m'appercevoir que chacun des acteurs s'occupoit beaucoup à ne rien faire, & bavardoit prodigieuſement

ſans rien dire. On ſe cherchoit avec empreſſement, on s'obſervoit avec inquiétude, on ſe joignoit avec familiarité, on ſe quittoit ſans ſavoir pourquoi ; l'inſtant d'après on ſe reprenoit de même en ricanant. L'un vous étourdiſſoit du bruyant éclat de ſa voix clapiſſante ; l'autre d'un ton nazillard, bredouilloit cent platitudes qu'à peine il comprenoit lui-même : celui-ci balbutioit un bon mot groſſier qu'il accompagnoit de geſtes ridicules ; celui-là faiſoit une queſtion ſotte, à laquelle on répondoit par une plus ſotte plaiſanterie. Je vis pourtant des gens cruellement tourmentés, qui certainement auroient acheté bien cherement l'avantage d'échapper aux propos malins, aux regards perſécuteurs. J'en vis d'autres bien ennuyés, dont apparemment l'objet principal avoit été de paſſer la nuit au bal, de quelque manière que ce fût,

& qui n'y reſtoient ſans doute, que pour ſe ménager la petite conſolation d'aſſurer le lendemain, qu'ils s'étoient beaucoup amuſés la veille. Voilà donc ce que c'eſt qu'un bal maſqué, dis-je à la Marquiſe ? Ce n'eſt donc que cela ? Je ne ſuis pas étonné qu'ici de braves gens puiſſent être baffoués par des faquins, & des gens d'eſprit miſtifiés par des ſots ; je ne reſterois sûrement pas, ſi je n'étois point avec vous. Taiſez-vous, me répondit-elle, nous ſommes ſuivis, & peut-être reconnus, ne voyez-vous pas le maſque qui s'attache à nos pas ? je crains bien que ce ne ſoit le Comte ; ſortons de la foule, & ne vous étonnez pas.

C'étoit en effet M. de Roſambert, nous n'eûmes pas de peine à le reconnoître ; car ne prenant pas même celle de déguiſer ſa voix, il eut ſeulement l'attention de parler aſſez bas,

pour qu'il n'y eût que la Marquiſe & moi qui pûſſions l'entendre. Comment ſe porte Madame la Marquiſe & ſa belle amie, nous demanda-t-il avec un intérêt affecté ? Je n'oſois répondre. La Marquiſe ſentant qu'il ſeroit inutile d'eſſayer de lui faire croire qu'il ſe trompoit, aima mieux ſoutenir une converſation délicate, qu'elle auroit peut-être heureuſement terminée par ſon adreſſe, ſi le Comte eut été moins inſtruit. Quoi ! c'eſt vous, M. le Comte, vous m'avez reconnue ! cela m'étonne ! je croyois que vous aviez juré de ne plus me voir & de ne me parler jamais. --Il eſt vrai que je vous l'avois promis, madame, & je ſais combien cette aſſurance que je vous ai donnée, vous a miſe à votre aiſe. --Je ne vous entends pas, & vous m'entendez mal ; ſi je ne voulois pas vous voir, qui me forceroit à vous parler ? Pourquoi ſerois-je

venue ici chercher votre rencontre ? --Chercher ma rencontre, Madame ! quoique l'aveu ſoit très flatteur, je conviens que j'aurois eu peut-être la ſottiſe de le croire ſincère, ſi cette chere enfant que voilà... Monſieur, interrompit la Marquiſe, n'avez-vous pas amené la Comteſſe ?... Elle eſt très-aimable, la Comteſſe !... qu'en dites-vous ? --Je dis, Madame, qu'elle eſt ſur tout très-officieuſe !.. La Marquiſe l'interrompit encore, en jouant le dépit ; elle eſt très-aimable la Comteſſe !... Monſieur, vous auriez dû l'amener. --Oui ! Madame ! & vous lui auriez apparemment encore confié l'honnête emploi, qu'elle a ſi généreuſement accepté, ſi complaiſamment rempli ? --Quoi ! c'eſt peut-être moi qui l'ai chargée de vous occuper toute la ſoirée, de vous engager à me faire une mauvaiſe querelle, à me répéter cent fois une mauſ-

ſade plaiſante je, à me pouſſer à bout enfin de manière que je ſois forcée de vous dire des choſes déſagréables, que vous n'avez pas manqué de prendre à la lettre, & dont je me ſerois peut-être repentie, ſi vous étiez venu hier, comme je l'eſpérois, ſolliciter votre pardon. --Mon pardon! vous me l'auriez accordé, Madame! Ha! que vous êtes généreuſe! Mais ſoyez tranquille, je n'abuſerai pas de tant de bontés, je craindrois trop de vous embarraſſer beaucoup, & de faire auſſi bien de la peine à ma jeune parente, qui nous écoute ſi attentivement, & qui a de ſi bonnes raiſons pour ne rien dire. Hé! Monſieur, lui répliquai-je auſſi-tôt, que pourrois-je vous dire? --Ho! rien, rien que je ne ſache, ou que je ne devine. --Je conviens, Monſieur de Roſambert, que vous ſavez quelqne choſe que Madame ne ſait pas; mais ajoutai-je en

affectant de lui parler bas, ayez donc un peu plus de diſcrétion ; la Marquiſe n'a pas voulu vous croire avant-hier ; que vous coûte-t-il de lui laiſſer, ſeulement encore aujourd'hui, une erreur qui ne laiſſe pas d'être piquante ? Fort bien, s'écria-t-il, la tournure n'eſt pas mal adroite ! Vous ſi novice avant-hier ! aujourd'hui ſi *manégé* ! il faut que vous ayez reçu de bien bonnes leçons ! Que dites-vous donc, Monſieur, reprit la Marquiſe un peu piquée. —Je dis, Madame, que ma jeune parente a beaucoup avancé en vingt-quatre heures ; mais je n'en ſuis pas étonné, on ſait comment l'eſprit vient aux filles. --Ha ! vous nous faites donc la grâce de convenir enfin que Mademoiſelle Duportail eſt de ſon ſexe ! --Je ne m'aviſerai plus de le nier, Madame, je ſens combien il ſeroit cruel pour vous d'être détrompée. Perdre une bonne amie ! &

ne trouver à ſa place qu'un jeune ſerviteur ! la douleur ſeroit trop amère. Ce que vous dites là, eſt tout-à-fait raiſonnable, répliqua la Marquiſe avec une impatience mal déguiſée ; mais le ton dont vous le dites eſt ſi ſingulier ! expliquez-vous, Monſieur : cette enfant que vous m'avez préſentée vous-même comme votre parente, eſt-elle (en parlant très bas) Mademoiſelle Duportail, ou M. de Faublas ? Vous me forcez à vous faire une queſtion bien extraordinaire ; mais enfin, dites ſérieuſement ce qu'il en eſt. --Ce qu'il en eſt ! Madame, je pouvois haſarder de le dire avant-hier ! mais aujourd'hui, c'eſt à moi à vous le demander. Moi, répondit-elle ſans ſe déconcerter, je n'ai là-deſſus aucune eſpèce de doute. Son air, ſes traits, ſon maintien, ſes diſcours, tout me dit qu'elle eſt Mademoiſelle Duportail ; & d'ailleurs j'en

ai des preuves que je n'ai pas cherchées. --Des preuves !—Oui, Monſieur, des preuves. Elle a ſoupé chez moi avant-hier...--Je le ſais bien, madame, & même elle étoit encore chez vous hier, à dix heures du matin. —A dix heures du matin, ſoit ; mais enfin nous l'avons reconduite chez elle. —Chez elle ! faubourg Saint-Germain ? --Non, près de l'Arſenal, & M. ſon pere... --Son pere ! le Baron de Faublas ? --Mais point du tout ! M. Duportail. M. Duportail nous a beaucoup remerciés, le Marquis & moi, de lui avoir ramené ſa fille ! -- Le Marquis & vous, madame ? Quoi ! le Marquis vous a accompagné chez M. Duportail ? --Oui, Monſieur, qu'y-a-t-il de ſi étonnant à cela ? --Et M. Duportail a remercié le Marquis ?--Oui, Monſieur.

Ici le Comte partit d'un éclat de rire. Ha ! le bon mari ! s'écria-t-il tout haut,

l'aventure eſt excellente, ha! l'honnête homme de mari! Il ſe préparoit à nous quitter. Je crus qu'il falloit, pour l'intérêt de la Marquiſe, & pour le mien propre, eſſayer de modérer ſon exceſſive gaîté. Monſieur, lui dis-je en baiſſant la voix, ne pourroit-on pas avoir avec vous une explication plus ſérieuſe? Il me regarda en riant: une explication ſérieuſe entre nous ce ſoir, ma chere parente? (il ſouleva un peu mon maſque): Non, vous êtes trop jolie, je vous laiſſe *aimer* & *plaire*; d'ailleurs, il eſt juſte que je profite aujourd'hui de mes avantages; l'explication ſera pour demain, ſi vous le voulez bien. --Pour demain, Monſieur, à quelle heure? & dans quel endroit? --Ha! l'heure, je ne ſaurois vous la fixer, cela dépendra des circonſtances. N'allez-vous pas ſouper chez la Marquiſe? demain il ſera peut-être midi

TAYLOR INST. OXFORD

quand le très commode Marquis vous reconduira chez le très-complaiſant M. Duportail ; vous ſerez probablement fatigué, je ne veux point uſer d'un tel avantage, il faudra vous laiſſer le tems de vous repoſer, je paſſerai chez vous dans la ſoirée : je ne vous dis point adieu, j'aurai le plaiſir de vous revoir une fois encore, avant que l'heure du berger ſonne pour vous. Il nous ſalua, & ſortit de la ſalle.

La Marquiſe fut très-contente de ſon départ. Il nous a porté de rudes coups, me dit-elle ; mais nous ne pouvions guères nous défendre mieux. Je lui obſervai que le Comte avoit eu l'attention de baiſſer la voix, chaque fois qu'il lui avoit lancé quelque vive épigramme ; & qu'ayant ſeulement l'intention de nous tourmenter beaucoup, il avoit paru du moins ne la vouloir pas compromettre juſqu'à un certain point. Je

ne m'y fie pas, me répondit-elle ; il ſait que vous avez paſſé la nuit chez moi, il eſt piqué, le retour qu'il vous annonce n'eſt pas d'un bon augure ; ſans doute il nous prépare une attaque plus forte. Partons, ne l'attendons pas, n'attendons pas le Marquis.

Nous nous diſpoſions à ſortir, lorſque deux maſques nous arrêterent. L'un des deux dit à la Marquiſe, je te connois, beau maſque. Bon ſoir M. de Faublas, me dit l'autre. Je ne répondis point. Bon ſoir M. de Faublas, répéta-t-il. Je ſentis qu'il falloit recueillir mes forces & payer d'audace : tu n'as pas l'art de deviner, beau maſque, tu te trompes de nom & de ſexe. --C'eſt que l'un & l'autre eſt fort incertain. --Tu deviens fou, beau maſque. --Point du tout, les uns te baptiſent Faublas, & te ſoutiennent beau garçon ; les autres vous nomment Duportail, & jurent

que vous êtes très-jolie fille. --Duportail ou Faublas, lui répliquai-je fort interdit, que t'importe ? --Diſtinguons, beau maſque. Si vous êtes une jolie demoiſelle, il m'importe à moi : Si tu es un beau garçon, il importe à la jolie dame que voilà, [en montrant la Marquiſe]. Je demeurai ſtupéfait. Il reprit : Répondez moi, Mademoiſelle Duportail ; parles donc, M. de Faublas. --Décide-toi à me donner l'un ou l'autre nom, beau maſque. --Ha ! ſi je ne conſidère que mon intérêt perſonnel & les apparences, vous êtes Mademoiſelle Duportail ; mais ſi j'en crois la chronique ſcandaleuſe, tu es M. de Faublas.

La Marquiſe ne perdoit pas un mot de ce dialogue ; mais déjà trop preſſée par celui qui l'avoit attaquée, elle ne pouvoit me ſecourir. Je ne ſais ſi mon trouble ne m'alloit pas trahir, lorſ-

qu'il s'éleva dans la ſalle une grande rumeur : on ſe précipitoit vers la porte, les maſques ſe preſſoient en foule autour d'un maſque qui venoit d'entrer ; ceux-ci le montroient au doigt, ceux-là pouſſoient de longs éclats de rire, & tous enſemble crioient : *c'eſt M. le Marquis de B*** qui s'eſt fait une boſſe au front !* Dès que les deux démons qui nous perſécutoient, eurent entendu ces joyeuſes exclamations, ils nous quitterent pour aller groſſir le nombre des rieurs. Enfin les voilà partis ! me dit ma belle Maitreſſe un peu étonnée ; mais parmi ces cris redoublés, n'entendez-vous pas le nom du Marquis ? Je parie que c'eſt un nouveau tour qu'on a joué à mon pauvre mari !

Cependant le tumulte alloit toujours croiſſant, nous approchâmes, nous entendîmes des voix confuſes qui diſoient : Bon ſoir, M. le Marquis de B***,

qu'avez-vous donc au front, M. le Marquis ? depuis quand cette boſſe vous eſt-elle venue ? Et bientôt dans les tranſports de leur turbulente gaîté, tous les maſques répétoient : *C'eſt M. le Marquis de B*** qui s'eſt fait une boſſe au front !* A force de coudoyer nos voiſins, nous parvînmes à joindre le maſque tant baffoué, ce n'étoit ni le domino jaune du Marquis, ni ſa petite taille, & cependant c'étoit le Marquis lui-même ! nous vîmes qu'on avoit attaché entre ſes deux épaules un petit morceau de papier, ſur lequel étoient traeés en caractères bien liſibles, ces mots dont nos oreilles étoient remplies : *C'eſt M. le Marquis de B*** qui s'eſt fait une boſſe au front.* Il nous reconnut tout d'un coup ; je ne comprends rien à ceci, nous dit-il tout hors de lui, allons nous en. Toujours pourſuivi par les huées dériſoires d'une folle jeuneſſe,

toujours

toujours porté par les flots tumultueux de la foule empreſſée, il eut autant de peine à regagner la porte, qu'il en avoit éprouvé pour pénétrer juſqu'au milieu de la ſalle.

Nous le ſuivîmes de près. Parbleu! nous dit le Marquis ſi confondu, qu'il n'avoit pas la force de prendre ſa place dans la voiture, je ne comprends rien à cela, jamais je ne me ſuis ſi bien déguiſé, & tout le monde m'a reconnu! La Marquiſe lui demanda quel avoit été ſon deſſein. Je voulois, lui répondit-il, vous ſurprendre agréablement; dès que je vous ai vues dans la ſalle du bal, je ſuis retourné à l'hôtel, où j'ai fait part de mes projets à Juſtine, votre femme-de-chambre, & à celle de cette charmante enfant, car je les ai trouvées enſemble. J'ai pris un domino nouveau, je me ſuis fait apporter des ſouliers dont les talons très-hauts, devoient, en me gran-

diſſant beaucoup, me rendre méconnoiſſable ; Juſtine a préſidé à ma toilette : (tandis qu'il parloit, la Marquiſe détachoit habilement l'étiquette perfide, & la fouroit dans ſa poche,) demandez à Juſtine, elle vous dira que je n'ai jamais été ſi bien déguiſé, car elle me l'a répété cent fois, & cependant tout le monde m'a reconnu !

La Marquiſe & moi nous devinâmes aiſément que nos femmes-de-chambre nous avoient bien ſervis ; mais, reprit le Marquis, après un moment de réflexion, comment ont-ils vu que j'avois une boſſe au front ? Aviez-vous conté mon accident ? —A perſonne, je vous aſſure. —Cela eſt bien ſingulier, ma figure eſt couverte d'un maſque, & l'on voit ma boſſe : je me déguiſe beaucoup mieux qu'à l'ordinaire, & tout le monde me reconnoît ! Le Marquis ne ceſſoit de témoigner ſon étonnement par des

exclamations ſemblables, tandis que la Marquiſe & moi, nous nous félicitions tout bas de l'heureuſe adreſſe de nos femmes, qui nous avoient épargné ſi comiquement les ſcenes fâcheuſes, auxquelles nous auroient expoſés le déguiſement de ſon mari, & la vengeance de mon rival.

Quel fut notre étonnement, lorſqu'en arrivant à l'hôtel, nous apprîmes que le Comte nous y attendoit, depuis quelques minutes. Il vint à nous d'un air gai: J'étois sûr, Meſdames, que vous ne reſteriez pas long-tems à ce bal: c'eſt une aſſez triſte choſe, qu'un bal maſqué! ceux qui ne nous connoiſſent pas, nous y ennuient; ceux qui nous connoiſſent, nous y tourmentent! Ho! interrompit le Marquis, je n'ai pas eu le tems de m'y ennuyer, moi! tu vois comme je ſuis déguiſé? --Hé bien! --Hé bien, dès que je ſuis

entré, tout le monde m'a reconnu. --Comment, tout le monde? --Oui, oui, tout le monde; ils m'ont d'abord entouré, *hé! bon soir M. Marquis de B***, et d'ou vous vient cette bosse au front, M. le Marquis?* & ils me ſerroient: & ils me pouſſoient! & des rires! & des geſtes! & un bruit! je crois que j'en reſterai ſourd: je veux être pendu, ſi jamais j'y retourne; mais comment ont-ils ſu que j'avois cette boſſe au front? --Ha! parbleu, elle ſe voit d'une licue! --Mais mon maſque? --Ho! cela ne fait rien. Tenez, moi, j'ai été reconnu auſſi. Bon! reprit le Marquis d'un air conſolé. Oui, continua le Comte, mon aventure eſt aſſez drôle; j'ai rencontré là une fort jolie dame, qui m'eſtimoit beaucoup, mais beaucoup, la ſemaine paſſée! J'entends! j'entends, dit le Marquis. --Cette ſemaine elle m'a éconduit d'une maniere ſi

plaiſante !... Imaginez que je ſuis allé au bal avec un de mes amis, qui s'étoit fort joliment déguiſé. --La Marquiſe effrayée l'interrompit : Monſieur le Comte ſoupe ſans doute avec nous ? lui dit-elle, de l'air du monde le plus flatteur. --Si cela ne vous embarraſſe pas trop, Madame... Quoi ! interrompit le Marquis, vas-tu faire des façons avec nous ? crois-moi, eſſaye plutôt de faire ta paix avec ta jeune parente, qui t'en veut beaucoup. --Moi ! Monſieur, point du tout ! j'ai toujours penſé que M. de Roſambert étoit homme d'honneur; je le crois trop galant homme pour abuſer des circonſtances.... Il ne faut abuſer de rien, me répondit le Comte ; mais il faut uſer de tout. Qu'eſt-ce que c'eſt que des circonſtances ? s'écria le Marquis, qu'entend-elle par des circonſtances ? Quelles circonſtances y a-t-il ?... Roſambert tu me diras cela ; mais conte-nous donc ton hiſtoire. --Volon-

tiers. Meſſieurs, interrompit encore la Marquiſe, on vous a déjà dit que le ſouper étoit ſervi. Oui, oui, allons ſouper, répondit le Marquis, tu nous conteras ton malheur à table. La Marquiſe alors s'approcha de ſon mari, & lui dit à mi-voix : y ſongez-vous bien, Monſieur, de vouloir qu'on raconte une hiſtoire galante, devant cette enfant ? Bon, bon, lui répondit-il, à ſon âge on n'eſt pas ſi novice; & s'adreſſant au Comte : Roſambert tu nous conteras ton aventure; mais tu gazeras tout cela de maniere que cette enfant.... tu m'entends bien ?

La Marquiſe nous plaça de maniere que le Comte étoit entre elle & moi, & que je me trouvois, moi, entre le Comte & le Marquis. Un regard prompt de ma belle Maîtreſſe m'avertit d'apporter à notre ſituation critique, l'attention la plus ſcrupuleuſe, de ne parler

qu'avec ménagement, d'agir avec la plus grande circonſpection. Le Marquis mangeoit beaucoup & parloit davantage ; je ne répondois que par monoſyllabes, aux douces phraſes qu'il m'adreſſoit. Le Comte enchériſſoit ſur les éloges du Marquis ; il me prodiguoit, d'un ton railleur, les complimens les plus outrés, aſſuroit malignement que perſonne au monde n'étoit plus aimable que ſa jeune parente, demandoit au Marquis ce qu'il en penſoit, & préludant avec la Marquiſe par de légeres épigrammes, il proteſtoit qu'elle ſeule, juſqu'à préſent, ſavoit préciſément combien Mademoiſelle Duportail méritoit d'être aimée. La Marquiſe également adroite & prompte, répondoit vîte & toujours bien ; meſurant la défenſe à l'attaque, elle éludoit ſans affectation ou ſe défendoit ſans aigreur : déterminée à ménager un ennemi qu'elle ne pouvoit eſpé-

rer de vaincre, aux queſtions preſſantes elle oppoſoit les aveux équivoques, elle atténuoit les allégations fortes par les négations mitigées ; & repouſſoit les ſarcaſmes plus amers qu'embarraſſans, par des récriminations plus fines que méchantes : très-intéreſſée à pénétrer les ſecrets deſſeins du Comte, dont la vengeance étoit ſi facile, elle le fixoit ſouvent d'un œil obſervateur : puis eſſayant de le fléchir en l'intéreſſant, elle l'accabloit de politeſſe & d'attentions, prétextoit une forte migraine, traînoit languiſſamment les doux accens de ſa voix preſqu'éteinte, & de ſes regards ſupplians, ſollicitoit ſa grâce qu'elle ne pouvoit obtenir.

Dès que les domeſtiques eurent ſervi le deſſert & ſe furent retirés, le Comte commença une attaque plus chaude, qui nous jetta, la Marquiſe & moi, dans une mortelle anxiété.

LE COMTE.

Je vous diſois, Monſieur le Marquis, qu'une jeune dame m'honoroit la ſemaine paſſée d'une attention toute particuliere....

LA MARQUISE, (*l'interrompant.*)

Encore une bonne fortune! la matiere eſt ſi uſée!

LE COMTE.

Non, Madame, une infidélité ſubite, avec des circonſtances nouvelles qui vous amuſeront.....

LA MARQUISE.

Point du tout, Monſieur, je vous aſſure.

LE MARQUIS.

Bon! les femmes diſent toujours

qu'une hiſtoire galante les ennuie ! Roſambert, conte-nous la tienne.

LE COMTE.

Cette dame étoit au bal .... je ne ſais plus quel jour.,.... (*à la Marquiſe.*) Madame, aidez-moi donc, vous y étiez auſſi.....

LA MARQUISE, (*vivement.*)

Le jour ! Monſieur, hé ! qu'importe le jour ? Penſez-vous d'ailleurs que j'aie remarqué ?....

LE MARQUIS.

Paſſons, paſſons, le jour n'y fait rien.

LE COMTE.

Hé bien, j'allai à ce bal avec un de mes amis qui s'étoit déguiſé le plus joliment du monde, & que perſonne ne reconnut.

LE MARQUIS.

Que perſonne ne reconnut ! il étoit bien habile, celui-là ! quel habit avoit-il donc ?

LA MARQUISE, [*très-vivement.*]

Un habit de caractere, apparemment.

LE COMTE.

Un habit de caractere !.... mais, non .... [*en regardant la Marquiſe.*] Cependant je le veux bien, ſi vous le voulez; un habit de caractere, ſoit; perſonne ne le reconnut; perſonne, excepté la dame en queſtion, qui devina que c'étoit un fort beau garçon.

(*Ici la Marquiſe ſonna un domeſtique, le retint quelque tems ſous différens prétextes; le Marquis impatient le renvoya; le Comte reprit.*]

La dame charmée de ſa découverte... Mais je ne veux plus rien dire, parce que le Marquis la connoît.

LE MARQUIS, (*riant.*)

Ha! cela ſe peut, d'abord, j'en connois beaucoup! mais cela ne fait rien, continue.

LA MARQUISE.

Monſieur le Comte on donnoit hier une pièce nouvelle?

LE COMTE.

Oui, Madame; mais permettez-moi de finir mon hiſtoire.

LA MARQUISE.

Point du tout; je veux ſavoir ce que vous penſez de la piece.

LE COMTE.

Permettez, Madame.....

LE MARQUIS.

Hé! Madame, laiſſez-le donc nous raconter!....

LE COMTE.

Pour abréger, vous ſaurez que mon jeune ami plut beaucoup à la dame; que ma préſence ne tarda pas à la gêner, & le moyen qu'elle imagina pour ſe débarraſſer de moi....

LA MARQUISE.

C'eſt un Roman, que cette hiſtoire-là!

LE COMTE,

Un Roman, Madame! ha! tout-à l'heure, ſi l'on m'y force, je con-

vaincrai les plus incrédules. Le moyen qu'elle imagina fût de me détacher une jeune Comteſſe, ſon intime amie, femme très-adroite, très-obligeante, qui s'empara de moi tellement....

LE MARQUIS.

Comment, on t'a donc bien joué?

LE COMTE.

Pas mal, pas mal; mais beaucoup moins que le mari qui arriva.....

LE MARQUIS.

Il y a un mari!... Ha! tant mieux!... j'aime beaucoup les aventures où figurent des maris comme j'en connois tant! Hé bien, le mari arriva.... Qu'avez-vous donc, Madame?

LA MARQUISE.

Un mal de tête affreux!.... je ſuis

au ſupplice... (*au Comte*) Ha! Monſieur, remettez de grâce à un autre jour, le récit de cette aventure.

LE MARQUIS.

Hé! non, conte, conte donc, cela la diſſipera.

LE COMTE.

Oui, je finis en deux mots.

Mlle. DUPORTAIL, (*au Marquis, tout bas.*)

Monſieur de Roſambert aime beaucoup à jaſer, & ment quelquefois paſſablement.

LE MARQUIS.

Je ſais bien, je ſais bien, mais cette hiſtoire eſt drôle, il y a un mari, je parie qu'on l'a attrapé comme un ſot.

LE COMTE, (*ſans écouter la Marquiſe qui veut lui parler.*)

Le mari arriva, & ce qu'il y eut

d'étonnant, c'eſt qu'en voyant la figure douce, fine, agréable, fraîche du jeune homme, ſi joliment déguiſé, le mari crut que c'étoit une femme...,

LE MARQUIS.

Bon!..... ho! celui-là eſt excellent! ho! l'on ne m'auroit pas attrapé comme cela, moi, je me connois trop bien en phyſionomie!

Mlle. DUPORTAIL.

Mais cela eſt incroyable!

LA MARQUISE.

Impoſſible, M. de Roſambert nous fait des contes.... qu'il devroit bien finir, car je me ſens fort incommodée.

LE COMTE.

Il le crut ſi bien, qu'il lui prodi-

gua

gua les complimens, les petits ſoins, & même il en vint juſqu'à lui prendre la main & à la lui ſerrer doucement... (*au Marquis.*) tenez, à-peu-près comme vous faites à préſent, à ma couſine.

LE MARQUIS *étonné, quitta promptement ma main qu'il tenoit en effet.*

Il l'a fait exprès, me dit-il, je crois qu'il voudroit que la Marquiſe s'apperçût de notre intelligence. Ho ! qu'il eſt jaloux ! qu'il eſt méchant ! Et menteur, lui répliquai-je, menteur !... comme un Avocat ! (*Le Comte toujours ſourd aux inſtances que la Marquiſe avoit eu le tems de renouveller, reprit :*)

Tandis que le bon mari, d'un côté, épuiſoit les lieux communs de la vieille galanterie, & preſſoit la main chérie..... la dame non moins vive, mais plus heureuſe....

LA MARQUISE.

Hé! Monſieur, quelles femmes avez-vous donc connues?.... Vous nous peignez celle-là ſous des couleurs!... Ne ſe peut-il pas, que trompée comme ſon mari, par les apparences?...

LE COMTE.

Ha! cela eût été très-poſſible; mais je crois que cela n'étoit pas. Au reſte, vous allez en juger vous même, écoutez juſqu'au bout.

LA MARQUISE.

Monſieur, s'il faut abſolument que vous racontiez cette hiſtoire, je vous prie au moins de ſonger que vous devez quelques ménagemens (*en regardant Mademoiſelle Duportail.*) à certaines perſonnes qui vous écoutent.

LE MARQUIS.

Ha! Roſambert, Madame a raiſon ; gaze un peu cela, à cauſe de eet enfant. (*en montrant Mademoiſelle Duportail.*)

LE COMTE.

Oui... oui!..la dame fort émue...

LA MARQUISE.

Monſieur, de grâce, abrégez des détails qui ne ſont pas honnêtes.

Mlle. DUPORTAIL, (*d'un ton fort bruſque.*)

Il eſt minuit, Monſieur.

LE COMTE, [*fort durement.*]

Je le ſais bien, mademoiſelle, & ſi cette converſation vous ennuie, je ne dirai qu'un mot.., pour l'achever.

LE MARQUIS, [*à Mademoiſelle Duportail*]

Il eſt très-piqué contre vous. Les amitiés que vous me faites!... Il eſt jaloux comme un tigre!

LA MARQUISE.

Monſieur le Comte, à propos pendant que j'y penſe, avez-vous obtenu du Miniſtre?...

LE COMTE.

Oui, Madame, j'ai obtenu tout ce que je voulois; mais laiſſez-moi...

LE MARQUIS.

Ha! ha! qu'eſt-ce que tu ſollicitois donc?

LE COMTE.

Un brevet de Lieutenant-Colonel du

Régiment de ***, pour le Vicomte de G***, mon parent; il y a déjà pluſieurs jours.... Pour revenir à mon aventure....

LE MARQUIS.

Oui, oui, revenons-y.

LA MARQUISE.

Il doit être bien content de vous, le Vicomte?

LE COMTE.

La dame fort émue....

LA MARQUISE.

Monſieur le Comte, répondez-moi donc.

LE COMTE.

Oui, Madame. il eſt très-content.. La dame fort émue....

LA MARQUISE.

Et ſon cher oncle le Commandeur ?

LE COMTE.

En eſt fort aiſe auſſi, Madame ; mais vous vous intéreſſez prodigieuſement...

LA MARQUISE.

Ho ! oui, tout ce qui regarde mes amis, me touche ſenſiblement ; & cette affaire me tourmentoit à cauſe de vous ; ſi vous m'en aviez parlé plutôt, j'aurois pu vous y ſervir....

LE COMTE.

Madame, je ſuis très-ſenſible..... mais permettez-moi de reprendre le récit de mon aventure.....

LA MARQUISE.

Et ſi jamais pareille occaſion ſe pré-

ſente, employez-moi, ou bien nous nous brouillerons mortellement.

LE COMTE.

Madame, je vous rends grâce... à permettez qu'enfin...

LA MARQUISE.

Ho ! ſi vous vous adreſſiez à d'autres, je ne vous le pardonnerois pas, je vous en avertis.

LE MARQUIS.

Allons, voilà qui eſt dit : laiſſez-le donc finir ſon hiſtoire.

LE COMTE.

La dame fort émue prodiguoit au jeune Adonis.....

LA MARQUISE.

Quelle migraine j'ai !

LE COMTE.

Prodiguoit au jeune Adonis ...

LA MARQUISE, *tirant le Marquis à part & lui parlant à mi-voix.*

Monſieur, je vous le répete, il n'eſt pas décent de conter devant cette enfant....

LE MARQUIS.

Bon, bon, elle en ſait plus qu'on ne croit! la petite perſonne eſt futée! allez, je me connois en phyſionomie!

LE COMTE.

Monſieur le Marquis, je ne pourrai jamais finir mon aventure, on m'interrompt à tout moment; mais je vais rentrer chez moi, & demain matin je vous en enverrai tous les détails par écrit.

LA

LA MARQUISE.

Bonne plaiſanterie !

LE COMTE, (*au Marquis.*)

Non, je vous l'enverrai, parole d'honneur, & je mettrai les lettres initiales de chaque nom .... à moins qu'on ne me laiſſe finir ce ſoir.

LE MARQUIS.

Hé bien, allons donc, finis.

LA MARQUISE.

A la bonne heure, finiſſez ; mais ſongez ....

LE COMTE.

La dame fort émue, prodiguoit au jeune Adonis les confidences flatteuſes, les doux propos, les petits baiſers ten-

dres.... c'étoit vraiment une ſcène à voir.... on ne peut la peindre..... mais on pourroit la jouer.... tenez, jouons-la.

LE MARQUIS.

Tu badines !

LA MARQUISE.

Quelle folie !

Mlle. DUPORTAIL.

Quelle idée !

LE COMTE.

Jouons-la ; Madame ſera la dame en queſtion, moi je ſuis le pauvre amant baffoué.... Ha ! c'eſt qu'il nous manquera une Comteſſe !... (*à la Marquiſe*) Mais madame a des talens précieux, elle peut bien remplir à la fois deux rôles difficiles.

LA MARQUISE, [*avec une colere contrainte.*]

Monſieur....

LE COMTE.

Je vous demande pardon, Madame, ce n'eſt qu'une ſuppoſition.

LE MARQUIS.

Mais ſans doute, il ne faut pas que cela vous fâche.

LA MARQUISE, [*d'une voix éteinte & les larmes aux yeux.*]

Il s'agit bien des rôles qu'on m'offre, Monſieur.... mais c'eſt qu'il eſt bien cruel que je me plaigne depuis une heure d'être fort mal, ſans qu'on daigne y faire la moindre attention. [*au Comte en tremblant.*] Peut-on, Monſieur, ſans vous offenſer, vous obſerver qu'il

eſt tard, & que j'ai beſoin de repos.

LE COMTE, [*un peu touché.*]

Je ſerois déſolé de vous importuner, Madame.

LA MARQUISE.

Vous ne m'importunez pas, Monſieur; mais je vous répete que je ſuis malade, & fort malade.

LE MARQUIS.

Hé! mais, comment ferons-nous? où couchera Mademoiſelle Duportail?

LA MARQUISE, [*vivement.*]

En vérité, Monſieur, il ſemble qu'il n'y ait pas un appartement dans cet hôtel!

Effrayé de la tournure que l'entretien venoit de prendre, je m'approchai du Comte: Charmante enfant, me dit-il tout bas, laiſſez-moi, tout

ce que vous me diriez, ne vaut pas ce que je ſuis curieux de ſavoir au juſte, & ce que je vais apprendre tout-à-l'heure.

LE MARQUIS.

Il y a des appartemens, Madame; mais cette enfant n'aura-t-elle pas peur toute ſeule ?

LE COMTE, [*avec vivacité.*

Pas plus que la derniere fois.

LE MARQUIS, [*bruſquement en montrant la Marquiſe.*]

Mais la derniere fois elle a couché avec Madame !

LE COMTE.

Ha !

LA MARQUISE, [*troublée, balbutie.*]

Elle a couché dans mon appartement.... & moi....

LE MARQUIS.

Elle a couché dans votre lit, avec vous. Je le ſais bien, puiſque j'ai moi-même fermé les rideaux; ne vous en ſouvenez-vous pas.

[*La Marquiſe confondue ne répondit pas, le Marquis continua en affectant de parler bas.*]

Ne vous ſouvenez-vous pas que je ſuis venu dans la nuit?....

[*La Marquiſe porta la main à ſon front, jetta un cri de douleur & s'évanouit.*]

Je n'ai jamais pu découvrir ſi cet évanouiſſement étoit bien naturel; mais je ſais que, dès que le Marquis nous eut quittés pour aller, dans ſon appartement, chercher lui-même une eau qu'il diſoit ſouveraine en pareil cas, la Mar-

quiſe reprit ſes ſens, raſſura promptement Juſtine & la Dutour accourues pour la ſecourir, leur ordonna de nous laiſſer, & que s'adreſſant au Comte: Monſieur, lui dit-elle, avez vous donc juré de me perdre? --Non, Madame, j'ai voulu m'inſtruire de quelques détails que j'ignorois, vous prouver qu'on ne me joue pas impunément, & vous forcer de convenir que ſi je ſuis capable de me venger, je ſais pourtant, maître de mon reſſentiment, ne pas porter la vengeance trop loin. Maintenant, Madame, vous voilà tranquille, à une condition cependant. Je ſens, ajouta-t-il, en nous regardant malignement, je ſens que je vais vous affliger tous deux; vous vous étiez promis une nuit heureuſe, heureuſe autant que celle d'avant-hier; mais vous, Monſieur, vous m'avez trop peu ménagé, pour que je m'intéreſſe

au ſuccès de vos projets galans ; & vous, Madame, vous n'eſpérez pas, ſans doute, que Miniſtre complaiſant de vos plaiſirs, je puiſſe voir, comme un mari .... Chargez-vous de choiſir l'épithete ... je puiſſe voir M. de Faublas paſſer dans vos bras en ma préſence même. --M. de Faublas dans mes bras ! --Ou Mademoiſelle Duportail dans votre lit ! n'eſt-ce pas la même choſe ? Hé ! mais, Madame, je croyois que là-deſſus nous étions d'accord ? Croyez-moi, le tems eſt cher, ne le perdons pas à diſputer plus longtems ſur les mots, compoſons. Que cette charmante enfant m'accorde l'honneur de l'accompagner ; que je la reconduiſe chez ſon père tout-à-l'heure ; à cette condition je me tais.

Le Marquis entra, tenant un flacon. Je ſuis très-ſenſible à vos ſoins, lui lui dit la Marquiſe ; mais vous voyez

que je ſuis un peu moins mal, je voudrois être tout-à-fait bien, afin de pouvoir garder Mademoiſelle Duportail. Comment ! s'écria le Marquis. --Je ſuis toujours fort incommodée, il eſt impoſſible que cette chere enfant paſſe la nuit chez moi. --Hé bien, madame, n'y a-t-il pas, comme vous le diſiez tout-à-l'heure, un appartement dans cet hôtel ? --Oui, Monſieur; mais vous m'avez fait une objection à laquelle je me rends ; cette enfant auroit peur... D'ailleurs, la laiſſer ainſi toute ſeule !... je ne le ſouffrirai pas. --Elle ne ſera pas ſeule, Madame, ſa femme-de-chambre eſt ici. --Sa femme-de-chambre... ſa femme-de-chambre !... Hé bien, Monſieur, puiſqu'il faut tout vous dire, Monſieur Duportail ne veut pas que Mademoiſelle ſa fille couche ici. --Qui vous l'a dit ? Madame.-- Monſieur le Comte vient

de m'annoncer ſeulement tout-à-l'heure que M. Duportail l'a prié de paſſer ici, pour lui ramener ſa fille. --Hé ! pourquoi donc ne nous as-tu pas dit cela tout de ſuite ? toi. Mais... répondit Roſambert en riant, c'eſt que je n'ai pas voulu troubler votre joie pendant le ſouper. M. Duportail envoie chercher ſa fille, reprit le Marquis ! croit-il qu'elle eſt mal ici ? Pourquoi d'ailleurs te charger de cette commiſſion ? il nous doit une viſite & des remercîmens ; quand il ſeroit venu lui-même !... je le verrai. Je veux ſavoir quelles raiſons.... Je le verrai.

Je fis une profonde révérence à la Marquiſe ; elle ſe leva & vint à moi pour m'embraſſer. M. de Roſambert ſe jetta entre elle & moi : Madame, vous êtes ſi incommodée ! ne vous dérangez pas ; & la prenant doucement par le bras, il la força de s'aſſeoir ;

enſuite il prit ma main d'un air galant, & le Marquis ne vit qu'avec le regret le plus vif, Mademoiſelle Duportail & la Dutour, s'éloigner dans la voiture du Comte.

Au détour de la premiere rue, M. de Roſambert ordonna à ſon cocher d'arrêter. Je connois ce viſage là, me dit-il en regardant ma prétendue femme-de-chambre, je ne crois pas que le miniſtere de cette brave femme vous ſoit agréable chez M. de Faublas; ainſi nous nous diſpenſerons de la promener juſques-là. La Dutour deſcendit ſans répliquer un ſeul mot, & nous continuâmes notre route. Je fis remarquer au Comte que nous étions libres enfin; qu'il avoit trop abuſé de l'embarras de ma poſition, & qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de m'accorder une prompte ſatisfaction. Je ne vois ce ſoir que Mademoiſelle Duportail, me répondit-il;

demain, ſi le Chevalier de Faublas a quelque choſe à me dire, il me trouvera chez moi. Nous ferons enſemble un déjeûner de garçon; je dirai librement à mon ami ce que je penſe de ſa conduite, & s'il eſt raiſonnable, j'eſpère le convaincre ſans peine qu'il ne doit pas être ſi mécontent de la mienne. Cependant nous arrivâmes à la porte de l'hôtel: ce fut M. Perſon lui-même qui me l'ouvrit: il m'apprit que le Baron avoit attendu mon retour avec plus d'inquiétude que de colère, & que, déſeſpérant enfin de me revoir ce ſoir, il ne s'étoit couché qu'après avoir recommandé vingt fois à Jaſmin d'aller, dès qu'il ſeroit jour, me chercher au bal, ou chez le Marquis de B***.

Je me retirai dans mon appartement, où rappelant à mon eſprit les divers événemens de cette journée ſi peu tranquille, je fus moins étonné d'avoir pu

la paſſer toute entiere ſans m'occuper de ma Sophie ; & comme pour réparer ce long oubli, je répétai vingt fois ſon nom chéri. J'avoue pourtant que celui de la Marquiſe vint auſſi quelquefois ſur mes lèvres ; j'avoue que d'abord il me parut dur d'être réduit à pouſſer d'inutiles ſoupirs dans mon lit ſolitaire ; mais je pris le parti d'offrir à ma Sophie le ſacrifice de mes plaiſirs, quelque involontaire qu'il eût été ; & je m'endormis preſque conſolé du célibat, auquel la vengeance du Comte m'avoit condamné.

J'allai, dès qu'il fit jour, préſenter mes devoirs au Baron. Il me dit avec beaucoup de douceur : Faublas, vous n'êtes plus un enfant, je vous laiſſe une honnête liberté, j'eſpère que vous n'en abuſerez pas ; j'eſpère que vous ne paſſerez jamais les nuits ailleurs que dans cet hôtel ; ſongez que je ſuis père,

& que ſi mon fils m'aime, il doit craindre de m'inquiéter.

Je me hâtai de me rendre chez M. de Roſambert, qui déjà m'attendoit. Dès qu'il m'apperçut, il vint à moi en riant, & ſans me laiſſer le tems de dire un ſeul mot, il ſe jetta à mon col: que je vous embraſſe! mon cher Faublas, votre aventure eſt délicieuſe, plus je m'en occupe, & plus elle m'amuſe. Je l'interrompis bruſquement: je ne ſuis pas venu pour recevoir vos complimens... Le Comte me pria d'un ton plus ſérieux de m'aſſeoir: vous pourriez, me dit-il, m'en vouloir encore! je vous reverrois dans les mêmes diſpoſitions! allons donc, mon jeune ami, vous êtes fou. Quoi! une ingrate beauté vous favoriſe & me délaiſſe: c'eſt moi qu'on ſacrifie, c'eſt à vous qu'on m'immole, & vous vous fâchez! Je ne punis que par une inquiétude momentanée

les galantes tromperies du couple adroit qui me joue, & c'eſt par le ſang de ſon ami, que M. de Faublas prétend venger les petites tribulations de Mademoiſelle Duportail ! Je vous jure que cela ne ſera pas. Mon cher Faublas, j'ai ſur vous l'avantage de ſix années d'expérience ; je ſais très-bien qu'à ſeize ans on ne connoît que ſa maîtreſſe & ſon épée ; mais à vingt deux, un homme du monde ne ſe bat plus pour une femme.

Je donnai quelques ſignes d'étonnement qu'il remarqua. Croyez-vous au véritable amour ? ajouta-t-il auſſi-tôt, c'eſt encore une des illuſions de l'adoleſcence, je vous en avertis. Moi, je n'ai vu par-tout que la galanterie. Qu'eſt-ce d'ailleurs que votre aventure ? une bonne fortune, & rien de plus : & d'une hiſtoire comique, nous ferions une tragédie ! Nous nous égorgerions pour

une belle dame qui me quitte aujourd'hui, & qui demain vous plantera-là. Ha ! Chevalier, gardez votre courage pour une occaſion plus importante ; on ne peut déſormais ſoupçonner le mien ; il eſt trop vrai que le fatal concours des circonſtances nous force quelquefois à verſer le ſang d'un ami ; puiſſe l'honneur, l'inflexible honneur, ne vous réduire jamais à cette horrible extrêmité ! . . . Mon cher Faublas, j'avois à-peu-près votre âge, quand la Marquiſe de Roſambert, dont je ſuis le fils unique, achevoit ſa trente-troiſième année ; elle étoit ſi fraîche encore, qu'on ne lui eût pas donné plus de vingt-cinq ans ; dans le monde on l'appelloit ma ſœur aînée. Avec les agrémens de la jeuneſſe, elle avoit conſervé ſes goûts, elle aimoit les aſſemblées nombreuſes & les plaiſirs bruyans. Une nuit que je l'avois conduite au bal de l'Opéra,

l'Opéra, on l'y inſulta publiquement. J'accourus aux cris de la Marquiſe, qui venoit d'ôter ſon maſque : déjà l'inſolent inconnu l'avoit ſupplié d'excuſer ſa mépriſe, & ſe perdoit dans la foule. Je le joignis, je l'obligeai de ſe démaſquer; je reconnus le jeune Saint-Clair, compagnon de mon enfance, & de tous mes amis le plus cher: *Je ne croyois pas que ce fût la Marquiſe de Roſambert* ! Voilà tout ce qu'il me dit, c'étoit beaucoup ſans doute... hélas ! un murmure général nous fit comprendre que ce n'étoit pas aſſez, l'honneur vouloit du ſang ; nous nous battîmes, Saint-Clair ſuccomba, je tombai ſans connoiſſance auprès de mon ami mourant. Pendant plus de ſix ſemaines, une horrible fièvre brûla mon ſang & troubla ma raiſon.. Dans mon délire affreux, je ne voyois que Saint-Clair, ſa plaie ſaignoit ſous mes yeux ; les

convulſions de la mort agitoient ſes membres tremblans, & cependant il me regardoit d'un air attendri, d'une voix éteinte il m'adreſſoit de touchans adieux; dans ſes derniers momens il ne paroiſſoit ſenſible qu'à la douleur de quitter le barbare qui venoit de l'immoler. Longtems cette affreuſe image me pourſuivit, longtems on trembla pour ma vie; enfin la nature ſecondée des efforts de l'art, opéra ma guériſon; mais je recouvrai ma raiſon ſans perdre mes remords. Le tems qui conſole de tout, a ſéché mes pleurs; mais jamais, jamais le ſouvenir de cet affreux combat ne s'effacera de ma mémoire... Chevalier, je ne me verrois qu'avec peine obligé de me battre avec un inconnu, jugez ſi j'irai, ſans raiſon, expoſer ma vie pour menacer la vôtre... Ha! ſi jamais l'inflexible honneur nous y forçoit, mon cher

Faublas, je vous le jure, votre victoire ne ſeroit ni pénible, ni glorieuſe; j'ai trop éprouvé qu'en pareil cas, celui qui meurt n'eſt pas le plus malheureux.

Roſambert me tendit les bras, je l'embraſſai de bon cœur, ſon trouble ſe diſſipa peu-à-peu: Déjeûnons, me dit-il; & reprenant ſa première gaieté: Vous veniez me faire une querelle, ingrat, quand vous me devez mille remercîmens. --Mille remercîmens. --Sans doute, n'eſt-ce pas moi qui vous ai fait connoître la Marquiſe? Il eſt vrai que je ne prévoyois pas le malin tour qu'on me joueroit: j'aurois pu preſſentir une infidélité; mais deviner qu'elle auroit lieu ſi promptement, avec des circonſtances ſi ſingulières! [il ſe mit à rire] Ho! mais plus j'y penſe, plus je crois devoir vous féliciter. Elle eſt délicieuſe, votre aventure! & puis vous

entrez dans le monde par la belle porte ! la Marquiſe eſt jeune, belle, pleine d'eſprit ! conſidérée a la ville, bien venue à la Cour, intriguante en diable, elle jouit d'un crédit immenſe, & ſert ſes amis chaudement. Je témoignai au Comte que je n'emploierois jamais de tels moyens pour aller à la fortune. Et vous avez tort, me répondit il : combien de gens d'un vrai mérite ne ſe ſont pourtant avancés que par-là ; mais laiſſons cela, ne me donnerez-vous pas quelques détails ſur cette nuit joyeuſe de laquelle vous vous étiez bien trouvé ſans doute, puiſque, ſans moi, vous auriez fait le lendemain ?

Je ne me fis pas preſſer : Ha ! la ruſée Marquiſe, s'écria le Comte, après m'avoir entendu, ha ! la fine dame, comme elle a filé ſon bonheur ! & ſon honnête époux, le cher Marquis, le plus doux, le plus crédule,

le plus complaiſant des commodes maris, dont la France abonde ! en vérité, il me feroit croire que certains hommes ont été mis dans ce bas monde tout exprès, pour ſervir à l'amuſement de leur prochain. Mais ſa femme ! ſa femme ! .... --Eſt très-aimable. --Je le ſais bien, je le ſavois même avant vous ; & nous nous ſerions coupé la gorge à cauſe d'elle ! Ha ! --Je conviens, Roſambert, que nous aurions mal fait. --Très-mal fait, & puis c'eſt qu'une telle incartade auroit été d'un exemple fort dangéreux. --Comment ? --Tenez, Faublas, dans le cercle borné de chacune des ſociétés particulières qui compoſent ce que la bonne compagnie appelle le *Monde* ; il y a nombre d'intrigues qui ſe croiſent, une foule d'intérêts qui ſe contrarient. Tel eſt le mari de celle ci, qui eſt l'amant de celle là ; tel eſt aujourd'hui ſacrifié,

qui demain vous immole : les hommes ſont entreprenans, ils attaquent ſans ceſſe ; les femmes ſont foibles, elles cedent toujours. Il réſulte de là, que le célibat devient un état fort doux, que le joug du mariage paroît moins inſupportable ; la jeuneſſe s'amuſe, l'état ſe peuple, & tout le monde eſt content. Hé bien, ſi la jalouſie alloit répandre aujourd'hui ſon noir poiſon, ſi les maris qu'on attrape s'armoient pour réparer l'honneur de leurs fragiles moitiés, ſi les amans qu'on délaiſſe s'égorgeoient pour ſe diſputer un cœur volage, vous verriez une déſolation générale ; la ville & la cour deviendroit un vaſte champ de carnage. Combien de femmes crues ſages ſeroient tout-à-coup veuves ! que de beaux enfans, réputés légitimes, pleureroient leurs pères ! que de charmans bâtards végéteroient abandonnés ! la génération

préſente paſſeroit après avoir fait, mais avant d'avoir élevé ſa poſtérité. --Quel tableau vous faites ! Roſambert, vous peignez la galanterie ; mais l'amour tendre & reſpectueux . . . —N'exiſte plus ; il ennuyoit les femmes ! les femmes l'ont tué. —Vous n'eſtimez donc guères les femmes ? —Moi ! je les aime . . . comme elles veulent être aimées. Ha ! lui répliquai-je, avec la plus grande vivacité, je vous pardonne vos blaſphêmes, vous ne connoiſſez pas ma Sophie ! Il me demanda l'explication de ces derniers mots ; mais je la lui refuſai avec cette diſcrétion qui, ſurtout dans le premier âge, accompagne le véritable amour.

Cependant nous déjeûnions comme on dîne, le vin de Champagne n'étoit pas épargné, & l'on ſait que Bacchus eſt le père de la gaieté. Il me parut que le Comte, s'il eſtimoit peu les

femmes, les aimoit beaucoup, & ſe plaiſoit à parler d'elles. Plein du ſyſtême qu'il ſoutenoit, il l'appuyoit du ſcandaleux récit des anecdotes galantes du jour. Roſambert m'embarraſſoit ſans me perſuader ; à chaque exemple qu'il me donnoit, je répondois toujours qu'une exception, loin de détruire la règle, la prouvoit. Mais vous ne ſavez donc pas, me dit-il avec chaleur, vous ne ſavez donc pas à quel point la bonne moitié des individus de ce ſexe tant honoré, porte chaque jour l'entier oubli de cette modeſtie naturelle, de cette pudeur innée que vous lui ſuppoſez. Il ſe leva avec vivacité & riant de toutes ſes forces : Ha ! parbleu ! tenez... vous n'avez pas diſpoſé de votre journée?... venez avec moi, venez.... je vais de ce pas, vous préſenter à une belle dame.... nous en trouverons chez elle beaucoup d'autres...

elles

elles ſont jolies ; vous ſerez le maître de les eſtimer toutes, & tant qu'il vous plaira.

Tous deux, en pointe de vin, nous montâmes dans un honnête fiacre, qui s'arrêta devant une maiſon d'aſſez belle apparence ; mais les airs cavaliers de la Maîtreſſe du logis, le ton leſte dont le Comte la traitoit, l'accueil non moins leſte dont elle m'honora, tout me fit ſoupçonner que j'étois engagé dans une partie de filles. J'en demeurai convaincu, quand la brave dame, de qui le Comte paroiſſoit très-connu, & qui vouloit, diſoit-elle poliment, me déniaiſer, m'eut montré toutes les curioſités de ſa maiſon. Elle finit par nous conduire dans une ſalle où ſe trouvoient raſſemblées beaucoup de Nymphes, qui toutes paſſèrent devant nous, en briguant l'honneur du mouchoir. Roſambert prit la

plus jolie ; j'eus la ſingulière fantaiſie de choiſir la plus laide.

En attendant, me dit le Comte, qu'on ait ſervi le dîner que j'ai demandé, nous pouvons, chacun de notre côté, commencer avec notre belle un bout de converſation, à table nous formerons la partie quarrée. Né curieux, je me ſentis l'envie d'examiner un peu en détail la Nymphe que je m'étois choiſie ; il me parut important de ſavoir, quelle différence il y avoit entre une belle Marquiſe & une laide Courtiſanne. Le ſujet étoit peu digne de mon attention : la recherche m'amuſa d'abord uniquement par les objets de comparaiſon qu'elle m'offrit ; inſenſiblement j'y pris feu, & machinalement je ſongeai à pouſſer l'examen, auſſi loin qu'il pouvoit aller. La Nymphe s'apperçut de mes heureuſes diſpoſitions ;

ſans me donner le tems de réfléchir davantage, elle m'invita à tenter l'attaque, & ſe prépara fièrement à la ſoutenir ; mais tout à-coup, ſans que j'euſſe beſoin d'expliquer mes intentions pacifiques, la guerrière expérimentée vit qu'il n'y auroit pas entre nous la plus légère eſcarmouche. Elle ſe releva nonchalamment, & me regardant avec attention : tant mieux, dit-elle, ç'auroit été dommage ! Il eſt impoſſible de ſe figurer combien je fus frappé du ſens très-clair que préſentoient ces mots : ç'auroit été dommage ! Je n'examinai pas ce que Roſambert deviendroit, je m'enfuis de cette infâme maiſon, en jurant que je n'y retournerois de ma vie.

Le Comte étoit chez moi le lendemain à dix heures du matin ; il venoit ſavoir quelle terreur panique m'avoit ſaiſi, & m'aſſura que mon aventure

s'étant répandue dans cette maiſon, avoit ſingulièrement diverti tous ceux qui s'y trouvoient. --Quoi! Roſambert, cette fille me dit : ç'auroit été dommage, & vous appellez ma terreur, une terreur panique. --Ho! cela eſt différent! la Nymphe a un peu tronqué l'aventure!... elle ſe gardoit bien de nous apprendre... le ç'auroit été dommage change entièrement l'hiſtoire... Il eſt d'un bon genre, le ç'auroit été dommage!... Hé bien, Faublas, cette femme qui vous félicite froidement, d'avoir échappé à un danger qu'elle vous invitoit à courir, l'eſtimez-vous? -- Vous me faites-là une plaiſante queſtion, Roſambert; hé! que pourriez-vous conclure de ma réponſe, contre ſon ſexe en général? --Vous eſquivez! mon ami, ha! vous êtes incorrigible! Hé bien, eſtimez, eſtimez, puiſque vous le voulez abſolument; moi! je vais me coucher. --Comment! vous coucher? d'où

venez-vous donc ?--Que voulez-vous ! dans le monde il faut s'amuſer de tout. J'ai trouvé là le Commandeur de ***, le petit Chevalier de M***, l'Abbé de D***, nous avons fait toute la ſoirée & toute la nuit un vacarme ! une orgie ! cela étoit délicieux ! mais je vais me coucher.

J'étois à peine habillé quand mon père monta chez moi ; il me dit que M. Duportail m'attendoit à dîner. Il ajouta : vous paſſerez enſemble toute la ſoirée, je ſoupe dans ce quartier là, j'irai vous prendre chez lui, je vous ramenerai.

Je me hâtai de ſortir, car j'étois preſſé de voir ma jolie couſine. Elle vint au parloir avec ma ſœur. --Que vous êtes heureux ! me dit vivement Adélaïde, vous allez au bal ? vous y paſſez les nuits ? vous y avez fait la connoiſſance d'une fort jolie dame ?

--Et qui vous a dit tout cela ?--M. Perſon, qui n'a pas de ſecrets pour nous. Sophie baiſſoit les yeux & gardoit le ſilence ; ma ſœur continua : Dites-nous donc quelle eſt cette dame ?... & un bal maſqué ! cela doit être beau ?-- Ha ! fort ennuyeux, je vous aſſure ; & quant à cette dame, elle eſt jolie, mais beaucoup moins .... ho ! beaucoup moins, que ma jolie couſine. Sophie toujours muette, toujours les yeux baiſſés, ne paroiſſoit occupée que de quelques breloques qui manquoient au cordon de ſa montre : mais la rougeur dont ſon front s'étoit couvert, la trahit ; je vis que notre converſation la touchoit d'autant plus, qu'elle affectoit de s'y intéreſſer moins : Vous avez du chagrin ? ma jolie couſine. Répondez donc, mademoiſelle, lui dit ſa vieille gouvernante. --Non, Monſieur ; mais c'eſt que... c'eſt que j'ai mal dormi cette

nuit. Oui, dit encore la vieille, cela eſt vrai, mademoiſelle depuis trois ou quatre jours, s'accoutume à ne pas dormir.... c'eſt une fort mauvaiſe habitude, fort mauvaiſe, on en meurt très-bien : moi ! qui vous parle, j'ai connu Mademoiſelle... tenez ! Mademoiſelle Storch... vous n'avez pas connu cela, vous, Mademoiſelle, vous êtes trop jeune.... dame ! il y a bien quarante-cinq ans que cela eſt arrivé,.. Mademoiſelle Storch....

La vieille avoit ainſi commencé ſon hiſtoire, & ſi je ne voulois pas être privé du bonheur de voir ma jolie couſine, il falloit en écouter tranquillement la longue narration : Sophie m'épargna ce déplaiſir pour m'en cauſer un plus vif. Elle ſe leva ; ſa gouvernante lui demanda avec humeur ce qu'elle avoit ; elle répondit qu'elle ſe ſentoit fort incommodée ; ſa voix trem-

bloit. Ha ! voilà comme vous faites toujours, répliqua la vieille, on n'a jamais le tems de parler à perſonne. Monſieur le Chevalier, venez demain, vous verrez comme cela eſt intéreſſant, & qu'on a bien raiſon de dire qu'il faut que les jeunes perſonnes dorment ! —Mon frère, vous permettez que je ſuive ma bonne amie ? —Oui, ma chère Adélaïde, oui... Ho ! ayez bien ſoin d'elle ! Sophie, en me ſaluant, leva enfin les yeux, elle laiſſa tomber ſur moi un regard douloureux qui pénétra dans mon cœur, pour y éveiller le remords.

Il étoit tems de me rendre à l'invitation de M. Duportail. Après lui avoir renouvellé mes remercîmens, je lui racontai toute mon aventure, ſans oublier le déjeûner de Roſambert ; mais je me gardai bien de lui apprendre où notre gaieté nous avoit conduits enſuite.

Je

Je ſuis bien-aiſe, me dit-il, que M. de Roſambert, qui, d'après ſes propos que vous me rendez, me paroît être un petit maître dans toute la force du terme, ait au moins de juſtes idées ſur l'honneur véritable. Mon jeune ami, ſouvenez-vous bien que de toutes les loix de votre pays, celle qui défend le duel eſt la plus reſpectable. Dans ce ſiècle de lumières & de philoſophie, la férocité des courages s'eſt beaucoup adoucie. Combien l'heureuſe révolution qui s'eſt faite à cet égard dans les eſprits, a déjà épargné de ſang à la Nation, & de larmes aux pères de famille! Quant aux femmes, il paroît en effet que le Comte ne les eſtime point; ſi ce n'eſt que par air & à l'exemple de tant de jeunes gens comme lui, qu'il affecte pour elles ce profond mépris, que peut être il n'a pas, je le plains; je le plains bien davantage, s'il

n'a jamais connu que des femmes méſeſtimables. Faublas, croyez-en mon expérience, plus longue que celle du Comte, qui croit à vingt-deux ans avoir beaucoup vu ; croyez-en mon jugement plus exercé, mes obſervations plus réfléchies ; ſi l'on rencontre dans le monde quelques femmes ſans pudeur, on y voit beaucoup plus de jeunes gens ſans principes. Gardez-vous d'écouter les vieilles déclamations de ces petits Meſſieurs là : il exiſte des femmes dont les chaſtés attraits doivent inſpirer l'amour tendre & pur, dont le cœur délicat eſt fait pour le ſentir, qui s'attirent nos hommages par leur caractère aimable, & nos reſpects par leurs douces vertus. On rencontre moins rarement qu'on ne le dit, des amantes généreuſes, des épouſes ſages, d'excellentes mères de familles : il y en a, mon ami, qui verſeroient leur ſang

pour le bonheur de leurs maris & de leurs enfans; j'en ai connues qui, réuniſſant aux paiſibles vertus de leur ſexe, les vertus plus mâles du nôtre, ont donné à des hommes dignes d'elles l'exemple d'un généreux dévouement, les leçons difficiles d'un courage infatigable & d'une patience à toute épreuve. Votre Marquiſe n'eſt point une héroïne, ajouta-t-il en ſouriant, c'eſt une femme bien jeune, bien imprudente.... Mon ami, ayez plus de raiſon qu'elle, terminez cette aventure dangéreuſe; quelque ſoit la crédulité du mari, il ne faut qu'un évènement imprévu pour la détruire: promettez-moi de ne plus retourner chez Madame de B***. J'héſitois. M. Duportail me preſſa; d'ailleurs, en faiſant l'éloge des femmes, il m'avoit rappellé ma Sophie: je finis par promettre tout ce qu'il voulut. Maintenant, me dit-il, j'ai des ſecrets importans à vous

révéler ; quand vous m'aurez entendu, vous ſentirez qu'il faut répondre à ma grande confiance par une inviolable diſcrétion.

UNE

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS

UNE ANNÉE DE LA VIE DU CHEVALIER DE FAUBLAS.

DEUXIEME PARTIE.

A LONDRES;

Et ſe trouve à PARIS;

CHEZ L'AUTEUR, rue Quincampoix, au bureau de la Bonneterie.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. LXXXVII.

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

MON Hiſtoire offre un exemple effrayant des viſſicitudes de la fortune. Il eſt ordinairement très-commode, mais quelquefois auſſi très-dangéreux, d'avoir un ancien nom à ſoutenir & de grands biens à conſerver. Unique rejetton d'une famille illuſtre, dont l'origine ſe perd dans la nuit des tems,

je devrois occuper dans mon pays les premières charges de l'Etat, & je me vois condamné à languir à jamais ſous un ciel étranger, dans une oiſive obſcurité. Le nom des Lovzinski eſt honorablement inſcrit dans les faſtes de la Pologne, & ce nom va périr en moi! Je ſais que l'auſtère Philoſophie rejette ou mépriſe les titres vains & les richeſſes corruptrices; peut-être me conſolerois-je, ſi je n'avois perdu que cela; mais, mon jeune ami, je pleure une épouſe adorée, je cherche une fille chérie, & je ne reverrai jamais ma Patrie! Quel courage aſſez endurci pourrois-je oppoſer à de pareilles douleurs?

Mon père Lovzinski, encore plus diſtingué par ſes vertus que par ſon rang, jouiſſoit à la Cour de cette conſidération, qui ſuit toujours la faveur du Prince, & que le mérite perſonnel

obtient quelquefois. Il donnoit à l'éducation de mes deux ſœurs, l'attention d'un père tendre; il s'occupoit ſur-tout de la mienne, avec le zèle d'un vieux Gentilhomme jaloux de l'honneur de ſa Maiſon, dont j'étois l'unique eſpoir, avec l'activité d'un bon Citoyen, qui ne deſiroit rien tant que de laiſſer à l'Etat, un ſucceſſeur digne de lui.

Je faiſois mes exercices à Varſovie; là ſe diſtinguoit entre nous, par les qualités les plus aimables, le jeune M. de P***. Aux charmes d'une figure à la fois douce & noble, il joignoit les agrémens d'un eſprit heureuſement cultivé; l'adreſſe peu commune qu'il déployoit dans nos jeux guerriers, la modeſtie plus rare avec laquelle il paroiſſoit vouloir cacher ſon mérite à ſes propres yeux, pour exalter le mérite moins recommandable de ſes rivaux preſque tou-

jours vaincus; l'urbanité de ſes mœurs, la douceur de ſon caractère, fixoient l'attention, commandoient l'eſtime & le rendoient cher à cette brillante jeuneſſe qui partageoit nos travaux & nos plaiſirs. Dire que ce fut la reſſemblance des caractères & la ſympathie des humeurs qui commença ma liaiſon avec M. de P***, ce ſeroit me louer beaucoup ; quoi qu'il en ſoit, nous vécûmes bientôt tous deux dans une intime familiarité.

Qu'il eſt heureux, mais qu'il s'écoule rapidement, cet âge où l'on ignore, & l'ambition qui ſacrifie tout aux idées de fortune & de gloire dont elle eſt poſſédée, & l'amour dont le pouvoir ſuprême abſorbe & concentre toutes nos facultés ſur un ſeul objet ; cet âge des plaiſirs innocens & de la crédulité confiante, où le cœur, novice encore, ſuit librement les impulſions de ſa ſenſibilité naiſſante, & ſe donne ſans

partage à l'objet de ſes affections déſintéreſſées. Alors, mon cher Faublas, alors l'amitié n'eſt pas un vain nom. Confident de tous les ſecrets de Monſieur de P***, je n'entreprenois rien dont je ne l'inſtruiſiſſe d'abord, ſes conſeils régloient ma conduite, les miens déterminoient ſes réſolutions, & par cette douce réciprocité, notre adoleſcence n'avoit point de plaiſirs qui ne fuſſent partagés, point de peines qui ne ſe trouvaſſent adoucies. Avec quel chagrin je vis arriver le moment fatal où M. de P***, forcé par les ordres paternels de quitter Varſovie, me fit ſes tendres adieux. Nous nous promîmes de nous conſerver, dans tous les tems, ce vif attachement qui avoit fait le bonheur de notre adoleſcence ; je jurai témérairement que les paſſions d'un autre âge ne l'altéreroient jamais. Quel vuide immenſe laiſſa dans mon cœur

l'abſence de mon ami! d'abord il me ſembla que rien ne pourroit me dédommager de ſa perte ; la tendreſſe d'un père, les careſſes de mes ſœurs ne me touchoient que foiblement. Je ſentis qu'il ne me reſtoit, pour chaſſer l'ennui, d'autre moyen, que d'occuper mes loiſirs de quelque travail utile ; j'appris la langue françoiſe, déjà répandue dans toute l'Europe ; je lus avec délices des ouvrages fameux, éternels monumens du génie, & j'admirai comment dans un idiôme auſſi ingrat, avoient pu ſe diſtinguer à ce point tant de Poëtes célèbres, tant d'excellens Ecrivains juſtement immortaliſés. Je m'appliquai ſérieuſement à l'étude de la Géométrie, je me formai ſur-tout à ce noble métier qui fait un héros aux dépens de cent mille malheureux, & que des hommes moins humains que vaillans, ont appellé le grand art de la guerre.

Pluſieurs années furent employées à ces études, auſſi difficiles qu'approfondies; enfin, elles m'occupèrent uniquement. M. de P*** qui m'écrivoit ſouvent, ne recevoit plus que des réponſes courtes & rares; notre correſpondance languiſſoit négligée, lorſqu'enfin l'amour acheva de me faire oublier l'amitié.

Mon père étoit depuis long-tems lié très-étroitement avec le Comte Lupauski. Connu par l'auſtérité de ſes mœurs rigides, fameux par l'inflexibilité de ſes vertus vraiment républicaines, Lupauski, à la fois grand Capitaine & brave Soldat, avoit ſignalé, dans plus d'une rencontre, ſon bouillant courage & ſon patriotiſme ardent. Nourri de la lecture des anciens, il avoit puiſé dans leur hiſtoire les grandes leçons d'un noble déſintéreſſement, d'une inébranlable conſtance, d'un dévouement abſolu. Comme ces Héros à qui

Rome idolâtre & reconnoiſſante éleva des autels, Lupauski eût ſacrifié tous ſes biens à la proſpérité de ſon pays, il eût verſé juſqu'à la dernière goutte de ſon ſang pour ſa défenſe, il eut même immolé ſa fille unique, ſa chère Lodoiska.

Lodoiska ! qu'elle étoit belle ! que je l'aimai ! ſon nom chéri eſt toujours ſur mes lèvres, ſon image adorée vit encore dans mon cœur.

Mon ami, dès que je l'eus vue, je ne vis plus qu'elle, j'abandonnai mes études, l'amitié fut entièrement oubliée, je conſacrai tous mes momens à Lodoiska. Mon père & le ſien n'avoient pu long-tems ignorer mon amour; ils ne m'en parloient pas, ils l'approuvoient donc ? Cette idée me parut aſſez fondée pour que je me livraſſe ſans inquiétude, au doux penchant qui m'entraînoit ; je pris mes meſures de ma-

nière que je voyois preſque tous les jours Lodoiska, ou chez elle, ou chez mes ſœurs qu'elle aimoit beaucoup ; deux années ſe paſſèrent ainſi.

Enfin Lupauski me tira un jour à l'écart, & me dit : Ton père & moi nous avions fondé ſur toi de grandes eſpérances, que ta conduite avoit d'abord juſtifiées : je t'ai vu long-tems employer ta jeuneſſe à des travaux auſſi honorables qu'utiles. Aujourd'hui.... (il vit que j'allois l'interrompre, & m'en empêcha.) Que vas-tu me dire ? crois-tu m'apprendre quelque choſe que j'ignore ? crois-tu que j'avois beſoin d'être chaque jour témoin de tes tranſports, pour ſentir combien ma Lodoiska mérite d'être aimée ? C'eſt parce que je ſais auſſi bien que toi ce que vaut ma fille, que tu ne l'obtiendras qu'en la méritant. Jeune homme, apprends qu'il ne ſuffit pas que des foibleſſes

ſoient légitimes pour être excuſées ; que celles d'un bon Citoyen doivent tourner toutes au profit de ſa patrie ; que l'amour, l'amour même ne ſeroit, comme toutes les viles paſſions, que mépriſable ou dangéreux, s'il n'offroit aux cœurs généreux, un motif de plus qui les excite puiſſamment à l'honneur. Ecoute : Notre Monarque valétudinaire ſemble toucher à ſa fin ; ſa ſanté chaque jour plus chancelante, a réveillé l'ambition de nos voiſins inquiets ; ils ſe préparent ſans doute à ſemer parmi nous les diviſions, ils comptent, en forçant nos ſuffrages, nous donner un Roi de leur choix. Des troupes étrangères ont oſé ſe montrer ſur les frontières de la Pologne : déjà deux mille Gentilshommes ſe raſſemblent pour réprimer leur inſolente audace ; vas te joindre à cette brave jeuneſſe, vas, & ſur-tout à la fin de la campagne,

reviens couvert du ſang de nos ennemis, montrer à Lupauski, un gendre digne de lui.

Je n'héſitai pas un moment; mon père approuva mes réſolutions; mais il ne parut conſentir qu'avec peine à mon départ précipité; il me tint long-tems preſſé contre ſon ſein, une tendre ſollicitude étoit peinte dans ſes regards, il ne m'adreſſa que de triſtes adieux, le trouble de ſon cœur paſſa dans le mien, nos pleurs ſe confondirent ſur ſon viſage vénérable. Lupauski, préſent à cette ſcène touchante, nous reprocha ſtoïquement ce qu'il appelloit une foibleſſe. Seche tes pleurs, me dit-il, ou garde-les pour Lodoiska; ce n'eſt qu'à de foibles amans qui ſe ſéparent pour ſix mois, qu'il convient d'en répandre. Il inſtruiſit ſa fille en ma préſence même, & de mon départ, & des motifs qui me déterminoient. Lo-

doiska pâlit, ſoupira, regarda ſon père en rougiſſant, & m'aſſura d'une voix tremblante, que ſes vœux hâteroient mon retour, & que ſon bonheur étoit dans mes mains. Encouragé de cette ſorte, quels dangers pouvois-je craindre ? Je partis ; mais dans le cours de cette campagne, il ne ſe paſſa rien qui mérite d'être rapporté ; les ennemis, auſſi ſoigneux que nous d'éviter une action, qui eût pu produire entre les deux Nations une guerre ouverte, ſe contentèrent de nous fatiguer par des marches fréquentes : nous nous bornâmes à les ſuivre & à les obſerver, ils nous rencontroient par-tout où le pays ouvert leur eût offert un accès facile. Aux approches de la mauvaiſe ſaiſon, ils parurent ſe retirer chez eux pour y prendre leurs quartiers d'hiver, & notre petite armée, preſque toute compoſée de Gentilshommes, ſe ſépara.

Je revenois à Varſovie, plein d'impatience & de joie, je croyois que l'himen & l'amour alloient me donner Lodoiska.... hélas! je n'avois plus de père! J'appris en entrant dans la Capitale, que la veille même, Lovsinski étoit mort d'une apoplexie. Ainſi, je n'eus pas même la douloureuſe conſolation de recevoir les derniers ſoupirs du plus tendre des pères; je ne pus que me traîner ſur ſa tombe que j'arroſai de mes pleurs.

Ce n'eſt point, me dit Lupauski, peu touché de ma douleur profonde, ce n'eſt point par des larmes ſtériles, qu'on honore la mémoire d'un père tel que le tien. La Pologne regrette en lui un héros citoyen, qui l'auroit utilement ſervie dans la circonſtance critique à laquelle nous touchons. Epuiſé par une maladie longue, notre Monarque n'a pas quinze jours à vivre,

& du choix de ſon ſucceſſeur, dépend le bonheur ou le malheur de nos concitoyens. De tous les droits que la mort de ton père te tranſmet, le plus beau ſans doute eſt celui d'aſſiſter aux Etats, où tu vas le repréſenter; c'eſt là qu'il doit revivre en toi; c'eſt là qu'il faut prouver un courage plus difficile que celui qui ne conſiſte qu'à braver la mort dans les combats. La vaillance d'un Soldat n'eſt qu'une vertu commune; mais ceux-là ne ſont pas des hommes ordinaires, qui, conſervant dans les occaſions preſſantes un courage tranquille, & déployant une activité pénétrante, découvrent les projets du Puiſſant qui cabale, déconcertent les ſourdes intrigues, affrontent les factions hardies; qui toujours fermes, incorruptibles & juſtes, ne donnent leur ſuffrage qu'à celui qu'ils en ont jugé le plus digne, ne conſidèrent que le bien de leur pays; que l'or & les pro-

meſſes ne peuvent ſéduire, que les prières ne ſauroient fléchir, que les menaces n'étonnent pas. Voilà les vertus qui diſtinguoient ton père, voilà l'héritage vraiment précieux que tu dois t'empreſſer à recueillir. Le jour où nos Etats s'aſſemblent pour l'élection d'un Roi, eſt l'époque certaine à laquelle ſe manifeſtent les prétentions de pluſieurs concitoyens, plus occupés de leur intérêt perſonnel, que jaloux de la proſpérité de leur Patrie, & les deſſeins pernicieux des Puiſſances voiſines, dont la cruelle politique détruit nos forces en les diviſant. Mon ami, je me trompe, ou le moment fatal approche qui va fixer à jamais les deſtins de mon pays menacé; ſes ennemis conſpirent ſa ruine, ils ont préparé dans le ſilence une révolution qu'ils ne conſommeront pas, tant que mon bras pourra ſoutenir une épée. Veuille le Dieu protecteur de mon

pays, lui épargner les horreurs d'une guerre civile ! Mais cette extrêmité, quelque affreuſe qu'elle ſoit, deviendra peut être néceſſaire ; je me flatte qu'au moins ce ne ſera qu'une criſe violente, après laquelle cet Etat régénéré reprendra ſon antique ſplendeur. Tu ſeconderas mes efforts, Lovzinski, les foibles intérêts de l'amour doivent tous diſparoître devant des intérêts plus ſacrés : je ne puis te donner ma fille dans ces momens de deuil, où la Patrie eſt en danger ; mais je te promets que les premiers jours de la paix, ſeront marqués par ton hymen avec Lodoiska.

Lupauski ne parla pas en vain, je ſentis quels devoirs plus eſſentiels j'avois déſormais à remplir ; mais les ſoins importans dont je m'occupois, n'offrirent à ma douleur que d'inſuffiſantes diſtractions. Je l'avouerai ſans rougir, la triſteſſe de mes ſœurs, leur amitié compatiſſante,

patiſſante, les careſſes plus réſervées, mais non moins douces de mon amante, firent ſur mon cœur ému, plus d'impreſſion que les conſeils patriotiques de Lupauski. Je vis Lodoiska vivement touchée de ma perte irréparable, auſſi affligée que moi des évenemens cruels qui différoient notre union; & mes chagrins ainſi partagés, ſe trouvèrent ſenſiblement adoucis.

Cependant le Roi mourut, & la diete fut convoquée. Le jour même qu'elle devoit s'ouvrir, à l'inſtant où j'allois m'y rendre, un inconnu ſe préſente dans mon Palais, & demande à me parler ſans témoins. Dès que mes gens ſe ſont retirés, il entre avec précipitation, ſe jette dans mes bras, & m'embraſſe tendrement. C'étoit M. de P*** ; dix années écoulées depuis notre ſéparation ne l'avoient pas tellement changé, que je ne pûſſe le reconnoître;

je lui témoignai la ſurpriſe & la joie que me cauſoit ſon retour inattendu. Vous ſerez bien plus étonné, me dit-il, quand vous en ſaurez la cauſe. J'arrive à l'inſtant & vais me rendre à l'aſſemblée des Etats; eſt-ce trop préſumer de votre amitié, que de compter ſur votre voix ? —Sur ma voix ! & pour qui ? —Pour moi, mon ami. Il vit mon étonnement : Oui, pour moi, continua-t-il avec vivacité ; il n'eſt pas tems de vous raconter quelle heureuſe révolution s'eſt faite dans ma fortune & me permet de nourrir de ſi hautes eſpérances ; qu'il vous ſuffiſe maintenant de ſavoir, que du moins mon ambition eſt juſtifiée par le plus grand nombre des ſuffrages, & qu'envain deux foibles rivaux ſe préparent à me diſputer la Couronne à laquelle je prétends. Lovzinski, pourſuivit-il, en m'embraſſant encore, ſi vous n'étiez

pas mon ami, ſi je vous eſtimois moins, peut-être m'efforcerois-je de vous éblouir par de grandes promeſſes, peut-être vous montrerois-je quelle faveur vous attend, que d'honorables diſtinctions vous ſont réſervées, quelle noble & vaſte carrière va déſormais vous être ouverte; mais je n'ai pas beſoin de vous ſeduire, & je vais vous perſuader. Je le vois avec douleur, & vous le ſavez comme moi; depuis pluſieurs années notre Pologne affoiblie ne doit ſon ſalut qu'à la méſintelligence des trois Puiſſances qui l'environnent, & le deſir de s'enrichir de nos dépouilles, peut réunir en un moment nos ennemis diviſés. Empêchons, s'il ſe peut, ce triumvirat funeſte, dont le démembrement de nos Provinces, deviendroit l'infaillible ſuite. Sans doute, en des tems plus heureux, nos Ancêtres ont dû maintenir la liberté des Elections;

il faut aujourd'hui céder à la néceſſité qui nous preſſe. La Ruſſie protégera néceſſairement un Roi qui ſera ſon ouvrage : en recevant celui qu'elle a choiſi, vous prévenez la triple alliance qui rendroit notre perte inévitable, & vous vous aſſurez un Allié puiſſant que nous oppoſerons, avec ſuccès, aux deux ennemis qui nous reſtent. Voilà les raiſons qui m'ont déterminé ; je n'abandonne une partie de nos droits que pour conſerver nos droits les plus précieux ; je ne veux monter ſur un Trône chancelant, que pour l'affermir par une ſaine politique ; je n'altère enfin la conſtitution de cet Etat, que pour ſauver l'Etat entier.

Nous nous rendîmes à la Diete, j'y votai pour M. de P***, il obtint en effet le plus grand nombre des ſuffrages ; mais Lupauski, Zaremba & quelques autres ſe déclarèrent pour le Prince C***;

on ne put rien décider, dans le tumulte de cette première aſſemblée.

Quand nous en ſortîmes, M. de P*** revint à moi, il m'invita à le ſuivre dans le palais que des Emiſſaires ſecrets lui avoient déjà préparé dans la Capitale (1). Nous nous enfermâmes pendant pluſieurs heures: alors ſe renouvellèrent entre nous les proteſtations d'une amitié toujours durable; alors j'inſtruiſis M. de P*** de mes liaiſons intimes avec Lupauski, & de mon amour pour Lodoiska. Il répondit à ma confiance par une confiance plus grande, il m'apprit quels évènemens avoient préparé ſa grandeur prochaine, il m'expliqua ſes deſſeins ſecrets, & je le quittai,

(1) La Diete pour l'élection des Rois de Pologne, ſe tient à une demi-lieue de Varſovie, en pleine campagne, de l'autre côté de la Viſtule, près du village de Vola.

convaincu qu'il étoit moins occupé du deſir de s'élever, que de celui de rendre à la Pologne ſon antique proſpérité.

Ainſi diſpoſé, je volai chez mon futur beau-père, que je brûlois de ramener au parti de mon ami. Lupauski ſe promenoit à grands pas dans l'appartement de ſa fille, qui paroiſſoit auſſi agitée que lui. Le voilà, dit-il à Lodoiska, dès qu'il me vit paroître, le voilà cet homme que j'eſtimois & que vous aimiez! il nous ſacrifie tous deux à ſon aveugle amitié. Je voulus répondre, il pourſuivit : Vous avez été lié dès l'enfance avec M. de P***, une faction puiſſante le porte ſur le Trône, vous le ſaviez, vous ſaviez ſes deſſeins; ce matin à la Diete, vous avez voté pour lui, vous m'avez trompé; mais croyez-vous qu'on me trompe impunément? Je le priai de m'entendre; il ſe contraignit pour garder un ſilence

farouche ; je lui appris comment Monſieur de P*** que j'avois négligé depuis long-tems, m'avoit ſurpris par ſon retour imprévu. Lodoiska paroiſſoit charmée d'entendre ma juſtification. On ne m'abuſe pas comme une femme crédule, me dit Lupauski, mais n'importe, continuez. Je lui rendis compte du court entretien que j'avois eu avec M. de P*** avant de me rendre à l'aſſemblée des Etats. Et voilà vos projets ! s'écria-t-il, M. de P*** ne voit d'autre remede aux maux de ſes concitoyens, que leur eſclavage ! il le propoſe, un Lovzinski l'approuve ! & l'on me mépriſe aſſez pour tenter de me faire entrer dans cet infâme complot ! moi ! je verrois ſous le nom d'un Polonois, les Ruſſes commander dans nos provinces ! les Ruſſes, répéta-t-il avec fureur, ils régneroient dans mon pays ! (il vint à moi avec la plus grande impétuoſité.)

Perfide ! tu m'as trompé, & tu trahis ta Patrie ! ſors de ce palais à l'inſtant, ou crains que je ne t'en faſſe arracher.

Je vous l'avoue, Faublas, un affront ſi cruel & ſi peu mérité, me mit hors de moi-même : dans le premier tranſport de ma colère, je portai la main ſur mon épée ; plus prompt que l'éclair, Lupauski tira la ſienne. Sa fille, ſa fille éperdue, ſe précipita ſur moi : Lovzinski, qu'allez-vous faire ? Aux accens de ſa voix ſi chère, je repris ma raiſon égarée ; mais je ſentis qu'un ſeul inſtant venoit de m'enlever Lodoiska pour toujours. Elle m'avoit quitté pour ſe jetter dans les bras de ſon père ; le cruel vit ma douleur amère & ſe plut à l'augmenter : vas ! traître, me dit-il, vas ! tu la vois pour la dernière fois.

Je retournai chez moi déſeſpéré ; les noms odieux que Lupauski m'avoit prodigués

digués, revenoient ſans ceſſe à ma penſée : les intérêts de la Pologne & ceux de M. de P*** me paroiſſoient ſi étroitement liés, que je ne concevois pas comment je pouvois trahir mes concitoyens en ſervant mon ami ; cependant il falloit l'abandonner ou renoncer à Lodoiska : que réſoudre ? quel parti prendre ? je paſſai la nuit toute entiere dans cette cruelle incertitude ; & quand le jour parut, j'allai chez Lupauski, ſans ſavoir encore à quoi je pourrois me déterminer.

Un domeſtique reſté ſeul dans le palais, me dit que ſon Maître étoit parti au commencement de la nuit avec Lodoiska, après avoir congédié tous ſes gens. Vous jugez de mon déſeſpoir à cette nouvelle. Je demandai à ce domeſtique où Lupauski étoit allé. Je l'ignore abſolument, me répondit-il ; tout ce que je puis vous dire, c'eſt

qu'hier au ſoir, vous ſortiez à peine d'ici, quand nous entendîmes un grand bruit dans l'appartement de ſa fille. Encore effrayé de la ſcène terrible qui venoit de ſe paſſer entre vous, j'oſai m'approcher & prêter l'oreille. Lodoiska pleuroit, ſon père furieux l'accabloit d'injures, lui donnoit ſa malédiction, & je l'entendis qui lui diſoit : qui peut aimer un traître, peut l'être auſſi ; ingratte, je vais vous conduire dans une maiſon sûre, où vous ſerez déſormais à l'abri de la ſéduction.

Pouvois-je encore douter de mon malheur ? J'appellai Boleſlas, un de mes ſerviteurs les plus fidèles : je lui ordonnai de placer autour du Palais de Lupauski, des eſpions vigilans, qui puſſent me rendre compte de tout ce qui s'y ſeroit paſſé ; de faire ſuivre Lupauski par-tout, s'il rentroit avant moi dans la Capitale ; & ne déſeſpérant pas

de le rencontrer encore dans ſes terres les plus prochaines, je me mis moi-même à ſa pourſuite.

Je parcourus tous les domaines de Lupauski, je demandai Lodoiska à tous les Voyageurs que je rencontrai ; ce fut inutilement. Après avoir perdu huit jours dans cette recherche pénible, je me décidai à retourner à Varſovie. Je ne fus pas médiocrement étonné de voir une armée Ruſſe campée preſque ſous ſes murs, ſur les bords de la *Viſtule*.

Il étoit nuit quand je rentrai dans la Capitale ; les palais des Grands étoient illuminés, un peuple immenſe rempliſſoit les rues, j'entendis les chants d'allégreſſe, je vis le vin rouler à grands flots dans les places publiques ; tout m'annonça que la Pologne avoit un Roi.

Boleſlas m'attendoit avec impatience. Lupauski, me dit-il, eſt revenu ſeul

dès le ſecond jour; il n'eſt ſorti de chez lui que pour ſe rendre à la Diete, où, malgré ſes efforts, l'aſcendant de la Ruſſie s'eſt manifeſté chaque jour de plus en plus. Dans la dernière aſſemblée tenue ce matin, M. de P*** réuniſſoit preſque toutes les voix, il alloit être élu; Lupauski a prononcé le fatal *Véto :* à l'inſtant vingt ſabres ont été tirés. Le fier Palatin de ***, que Lupauski avoit peu ménagé dans l'aſſemblée précédente, s'eſt élancé le premier, & lui a porté ſur la tête, un coup terrible. Zaremba & quelques autres ont volé à la défenſe de leur ami; mais tous leurs efforts n'auroient pu le ſauver, ſi M. de P*** lui-même ne s'étoit rangé parmi eux, en criant qu'il immoleroit de ſa main, celui qui oſeroit approcher. Les aſſaillans ſe ſont retirés; cependant Lupauski perdoit ſon ſang & ſes forces, & s'eſt évanoui, on

l'a emporté. Zaremba eſt ſorti en jurant de le venger ; reſtés maîtres des délibérations, les nombreux partiſans de M. de P*** l'ont ſur-le-champ proclamé Roi. Lupauski rapporté dans ſon palais, a bientôt repris connoiſſance. Les Chirurgiens appellés pour voir ſa bleſſure, ont déclaré qu'elle n'étoit pas mortelle ; alors, quoiqu'il reſſentît de grandes douleurs, quoique pluſieurs de ſes amis s'oppoſaſſent à ſon deſſein, il s'eſt fait porter dans ſa voiture. Il étoit à peine midi quand il eſt ſorti de Varſovie, accompagné de Mazeppa & de quelques mécontens. On le ſuit, & ſans doute on viendra ſous peu de jours vous apprendre le lieu, qu'il aura choiſi pour ſa retraite.

On ne pouvoit guères m'annoncer de plus mauvaiſes nouvelles. Mon ami étoit ſur le Trône ; mais ma réconciliation avec Lupauski paroiſſoit déſor-

mais impoſſible, & vraiſemblablement j'avois perdu Lodoiska pour toujours. Je connoiſſois aſſez ſonpère pour craindre qu'il ne prît des réſolutions extrêmes ; le préſent m'effrayoit, je n'oſai porter mes regards ſur l'avenir, & mes chagrins m'accablèrent au point, que je n'allai pas même féliciter le nouveau Roi.

Celui de mes gens que Boleſlas avoit détaché à la pourſuite de Lupauski, revint le quatrième jour ; il l'avoit ſuivi juſqu'à quinze lieues de la Capitale : là, Zaremba voyant toujours un inconnu à quelque diſtance de ſa chaiſe de poſte, avoit conçu des ſoupçons. Un peu plus loin, quatre de ſes gens, cachés derrière une mazure, avoient ſurpris mon courrier, & l'avoient conduit à Lupauski. Celui-ci, le piſtolet à la main, l'avoit forcé d'avouer à qui il appartenoit : je te renverrai à Lovzinski,

lui avoit-il dit, annonce-lui de ma part qu'il n'échappera pas à ma juſte vengeance : à ces mots on avoit bandé les yeux à mon Courier, il ne pouvoit dire où on l'avoit conduit & renfermé ; mais au bout de trois jours, on l'étoit venu chercher : on avoit encore pris la précaution de lui bander les yeux & de le promener pendant pluſieurs heures ; enfin la voiture s'étoit arrêtée, on l'en avoit fait deſcendre. A peine il mettoit pied à terre, que ſes gardes s'étoient éloignés au grand galop ; il avoit détaché ſon bandeau, & s'étoit retrouvé préciſément à l'endroit, où d'abord on l'avoit arrêté.

Ces nouvelles me donnèrent beaucoup d'inquiétude ; les menaces de Lupauski m'effrayoient beaucoup moins pour moi que pour Lodoiska, qui reſtoit en ſon pouvoir : il pouvoit, dans ſa fureur, ſe porter contre elle aux der-

nières extrêmités; je réſolus de m'expoſer à tout pour découvrir la retraite du père, & la priſon de la fille. Le lendemain j'inſtruiſis mes ſœurs de mon deſſein, & je quittai la Capitale : le ſeul Boleſlas m'accompagnoit, je me donnai par-tout pour ſon frère. Nous parcourûmes toute la Pologne ; je vis alors que l'évènement ne juſtifioit que trop les craintes de Lupauski. Sous prétexte de faire prêter le ſerment de fidélité pour le nouveau Roi, les Ruſſes répandus dans nos provinces, commettoient mille exactions dans les villes & déſoloient les campagnes. Après avoir perdu trois mois dans des recherches vaines, déſeſpéré de ne pouvoir retrouver Lodoiska, vivement touché des malheurs de ma Patrie, pleurant à la fois ſur elle & ſur moi, j'allois retourner à Varſovie, pour apprendre moi-même au nouveau Roi, à quels

excès des étrangers ſe portoient dans ſes Etats, lorſqu'une rencontre qui ſembloit devoir être pour moi très-fâcheuſe, me força de prendre un parti tout différent.

Les Turcs venoient de déclarer la guerre à la Ruſſie, & les Tartares du Budziac & de la Crimée, faiſoient de fréquentes incurſions dans la Volhynie où je me trouvois alors. Quatre de ces brigands nous attaquèrent à la ſortie d'un bois, près d'Oſtropol. J'avois très-imprudemment négligé de charger mes piſtolets; mais je me ſervis de mon ſabre avec tant d'adreſſe & de bonheur, que bientôt deux d'entre eux tombèrent griévement bleſſés. Boleſlas occupoit le troiſième, le quatrième me combattoit avec vigueur, il me fit à la cuiſſe une légère bleſſure, & reçut en même tems un coup terrible qui le renverſa de ſon cheval. Boleſlas ſe vit à l'inſtant dé-

barraſſé de ſon ennemi qui, au bruit de la chûte de ſon camarade, prit la fuite. Celui que j'avois renverſé le dernier, me dit en mauvais Polonois : un auſſi brave homme que toi, doit être généreux, je te demande la vie ; ami, au lieu de m'achever, ſecours-moi, crois-moi, viens m'aider à me relever, bande ma plaie. Il demandoit quartier d'un ton ſi noble & ſi nouveau, que je ne balançai pas. Je deſcendis de cheval ; Boleſlas & moi nous le relevâmes, nous bandâmes ſa plaie. Tu fais bien, brave homme, me diſoit le Tartare, tu fais bien. Comme il parloit, nous vîmes s'élever autour de nous un nuage de pouſſière ; plus de trois cens Tartates accouroient à nous ventre à terre. Ne crains rien, me dit celui que j'avois épargné, je ſuis le chef de cette troupe. Effectivement, d'un ſigne il arrêta ſes ſoldats prêts à me maſſacrer,

il leur dit dans leur langue quelques mots que je ne compris pas; ils ouvrirent leurs rangs pour laiſſer paſſer Boleſlas & moi. Brave homme, me dit encore leur Capitaine, n'avois-je pas raiſon de dire que tu faiſois bien? tu m'as laiſſé la vie, je ſauve la tienne, il eſt quelquefois bon d'épargner un ennemi, & même un voleur. Ecoute, mon ami, en t'attaquant j'ai fait mon métier, tu as fait ton devoir en m'étrillant bien, je te pardonne, tu me pardonnes, embraſſons-nous. Il ajoûta : le jour commence à baiſſer, je ne te conſeille pas de voyager dans ces cantons cette nuit; ces gens-là vont aller chacun à leur poſte, & je ne pourrois te répondre d'eux. Tu vois ce château ſur la hauteur à droite, il appartient à un certain Comte Dourlinski, à qui nous en voulons beaucoup, parce qu'il eſt fort riche : vas lui demander un

aſyle, dis-lui que tu as bleſſé Titſikan, que Titſikan te pourſuit, il me connoît de nom, je lui ai déjà fait paſſer quelques mauvaiſes journées ; au reſte, compte que pendant que tu ſeras chez lui, ſa maiſon ſera reſpectée ; gardes-toi ſur-tout d'en ſortir avant trois jours, & d'y reſter plus de huit : adieu.

Ce fut avec un vrai plaiſir que nous prîmes congé de Titſikan & de ſa compagnie. Les avis du Tartare étoient des ordres; je dis à Boleſlas: gagnons promptement ce château qu'il nous a montré, auſſi-bien je connois ce Dourlinski de nom. Lupauski m'a quelquefois parlé de lui, il n'ignore peut-être pas où Lupauski s'eſt retiré ; il n'eſt pas impoſſible qu'avec un peu d'adreſſe, nous le ſachions de lui. Je dirai à tout haſard que c'eſt Lupauski qui nous envoie; cette recommandation vaudra bien celle de Titſikan : toi, Boleſlas, n'oublie pas

que je ſuis ton frère, & ne me découvre pas.

Nous arrivâmes aux foſſés du château ; les gens de Dourlinski nous demandèrent qui nous étions ; je répondis que nous venions pour parler à leur Maître, de la part de Lupauski ; que des brigands nous avoient attaqués & nous pourſuivoient. Le pont-levis fut baiſſé, nous entrâmes ; on nous dit que pour le moment nous ne pouvions parler à Dourlinski, mais que le lendemain ſur les dix heures, il pourroit nous donner audience. On nous demanda nos armes que nous rendîmes ſans difficulté. Boleſlas viſita ma bleſſure, les chairs étoient à peine entamées. On ne tarda pas à nous ſervir dans la cuiſine un frugal repas ; nous fûmes conduits enſuite dans une chambre baſſe, où deux mauvais lits venoient d'être

préparés ; on nous y laiſſa ſans lumière & l'on nous y enferma.

Je ne pus fermer l'œil de la nuit ; Titſikan ne m'avoit fait qu'une légère bleſſure, mais celle de mon cœur étoit ſi profonde ! au point du jour je m'impatientai dans ma priſon ; je voulus ouvrir les volets, ils étoient fermés à clef. Je les ſecoue vigoureuſement, les ferrures ſautent, je vois un fort beau parc ; la fenêtre étoit baſſe, je m'élance, & me voilà dans les jardins de Dourlinski. Après m'y être promené quelques minutes, j'allai m'aſſeoir ſur un banc de pierre placé au pied d'une tour, dont je conſidérai quelque tems l'architecture antique. Je reſtois là plongé dans mes réflexions, lorſqu'une tuile tomba à mes pieds : je crus qu'elle s'étoit détachée de la couverture de ce vieux bâtiment, & pour éviter un accident pareil, j'allai me placer à l'autre

bout du banc. Quelques inſtans après, une ſeconde tuile tomba à côté de moi, le haſard me parut ſurprenant; je me levai avec inquiétude, j'examinai la tour attentivement. J'apperçus à vingt-cinq ou trente pieds de hauteur, une étroite ouverture; je ramaſſai les tuiles qu'on m'avoit jettées; ſur la première je déchiffrai ces mots tracés avec du plâtre : Lovzinski, c'eſt donc vous! vous vivez! & ſur la ſeconde, ceux-ci : Délivrez-moi, ſauvez Lodoiska.

Vous ne pouvez, mon cher Faublas, vous figurer combien de ſentimens divers m'agitèrent à la fois; mon étonnement, ma joie, ma douleur, mon embarras, ne ſauroient s'exprimer. J'examinois la priſon de Lodoiska, je cherchois comment je pourrois l'en tirer; elle m'envoya encore une tuile, je lus : à minuit apportez du papier, de l'encre & des plumes; demain une heure après

le ſoleil levé, venez chercher une lettre; éloignez-vous.

Je retournai à ma chambre; j'appellai Boleſlas, qui m'aida à rentrer par la fenêtre; nous raccommodâmes le volet de notre mieux. J'appris à mon ſerviteur fidèle la rencontre ineſpérée qui mettoit fin à mes courſes & redoubloit mes inquiétudes. Comment pénétrer dans cette tour? Comment nous procurer des armes? Le moyen de tirer Lodoiska de ſa priſon? Le moyen de l'enlever ſous les yeux de Dourlinski, au milieu de ſes gens, dans un château fortifié? Et en ſuppoſant que tant d'obſtacles ne fuſſent pas inſurmontables, pouvois-je tenter une entrepriſe auſſi difficile, dans le court délai que Titſikan m'avoit laiſſé? Titſikan ne m'avoit-il pas recommandé de reſter chez Dourlinski trois jours, & de n'y pas demeurer plus de huit? Sortir de ce

château

château avant le troiſième jour ou après le huitième, n'étoit ce pas nous expoſer aux attaques des Tartares ? Tirer ma chère Lodoiska de ſa priſon pour la livrer à des brigands ! être à jamais ſéparé d'elle par l'eſclavage ou par la mort ! cela étoit horrible à penſer.

Mais pourquoi étoit-elle dans une auſſi affreuſe priſon ? La lettre qu'elle m'avoit promiſe, m'en inſtruiroit ſans doute, il falloit nous procurer du papier ; je chargeai Boleſlas de ce ſoin, & moi je me préparai à ſoutenir devant Dourlinski, le rôle délicat d'un Emiſſaire de Lupauski.

Il étoit grand jour quand on vint nous mettre en liberté ; on nous dit que Dourlinski pouvoit & vouloit nous voir. Nous nous préſentâmes avec aſſurance ; nous vîmes un homme de ſoixante ans à-peu-près, dont l'abord étoit bruſque, & les manières repouſſantes. Il nous

demanda qui nous étions. Mon frère & moi, lui dis-je, appartenons au Seigneur Lupauski; mon Maître m'a chargé pour vous d'une commiſſion ſecrette, mon frère m'a accompagné pour un autre objet; je dois pour m'expliquer, être ſeul, je dois ne parler qu'à vous ſeul. Hé bien, répondit Dourlinski, que ton frère s'en aille, & vous auſſi, allez vous en, dit-il à ſes gens; quant à celui-ci, (il montra celui qui étoit ſon confident) tu trouveras bon qu'il reſte, tu peux tout dire devant lui. Lupauski m'envoie.... --Je le vois bien, qu'il t'envoie! --Pour vous demander.... --Quoi? [je pris courage] Pour vous demander des nouvelles de ſa fille. --Des nouvelles de ſa fille! Lupauski t'a dit... --Oui, mon Maître m'a dit que Lodoiska étoit ici. Je m'apperçus que Dourlinski pâliſſoit; il regarda ſon confident & me fixa long-tems en ſilence.

Tu m'étonnes ! reprit-il enfin ; pour te confier un ſecret de cette importance, il faut que ton Maître ſoit bien imprudent. --Pas plus que vous, Seigneur ; n'avez-vous pas auſſi un confident ? les grands ſeroient bien à plaindre, s'ils ne pouvoient donner leur confiance à perſonne. Lupauski m'a chargé de vous dire, que Lovzinski avoit déjà parcouru une grande partie de la Pologne, & que ſans doute il viſiteroit vos cantons. S'il oſe venir ici, me répondit-il auſſi-tôt, avec la plus grande vivacité, je lui garde un logement qu'il occupera long-tems ; le connois-tu ce Lovzinski ? --Je l'ai vu ſouvent chez mon Maître, à Varſovie. --On le dit bel homme ? --Il eſt bien fait, & de ma taille à-peu-près. --Sa figure ?-- Eſt prévenante ; c'eſt un . . . . C'eſt un inſolent, interrompit-il avec colère, ſi jamais il tombe en mes mains ! --Sei-

gneur, on aſſure qu'il eſt brave. --Lui ! je parie qu'il ne ſait que ſéduire des filles ! ſi jamais il tombe en mes mains ! [je me contins ; il ajoûta d'un ton plus calme,] Il y a bien long-tems que Lupauski ne m'a écrit, où eſt-il à préſent ? --Seigneur, j'ai des ordres précis de ne pas répondre à cette queſtion là : tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'il a pour cacher ſa retraite, & pour n'écrire à perſonne, de grandes raiſons qu'il viendra bientôt vous expliquer lui-même.

Dourlinski parut très-étonné ; je crus même remarquer quelques ſignes de frayeur ; il regarda ſon confident, qui ſembloit auſſi embarraſſé que lui. --Tu dis que Lupauski viendra bientôt... --Oui, Seigneur, ſous quinzaine au plus tard. Il regarda encore ſon confident, & puis affectant tout-à-coup autant de ſang-froid qu'il avoit montré

d'embarras : retourne à ton Maître, je ſuis fâché de n'avoir que de mauvaiſes nouvelles à lui donner ; tu lui diras que Lodoiska n'eſt plus ici. Je fus à mon tour fort ſurpris. Quoi ! Seigneur, Lodoiska... --N'eſt plus ici, te dis-je. Pour obliger Lupauski que j'eſtime, je me ſuis chargé, quoiqu'avec répugnance, du ſoin de garder ſa fille dans mon château : perſonne que moi & lui, (il me montra ſon confident) ne ſavoit qu'elle y fût. Il y a environ un mois, nous allâmes comme à l'ordinaire, lui porter des vivres pour ſa journée, il n'y avoit plus perſonne dans ſon appartement. J'ignore comment elle a fait ; mais ce que je ſais bien, c'eſt qu'elle s'eſt échappée, je n'ai pas entendu parler d'elle depuis : elle ſera ſans doute allé joindre Lovzinski à Varſovie, ſi par-tout les Tartares ne l'ont pas enlevée ſur la route.

Mon étonnement devint extrême ; comment concilier ce que j'avois vu dans le jardin, avec ce que Dourlinski me diſoit ? il y avoit là quelque myſtère que j'étois bien impatient d'approfondir ; cependant je me gardai bien de faire paroître le moindre doute : Seigneur, voilà des nouvelles bien triſtes pour mon Maître. --Sans doute, mais ce n'eſt pas ma faute. --Seigneur, j'ai une grâce à vous demander. --Voyons. --Les Tartares dévaſtent les environs de votre château, ils nous ont attaqués, nous leur avons échappés comme par miracle, ne nous accorderez-vous pas, à mon frère & à moi, la permiſſion de nous repoſer ici ſeulement deux jours. --Seulement deux jours, j'y conſens. Où les a-t-on logés ? demanda-t-il à ſon confident. Au rez-de-chauſſée, répondit celui-ci, dans une chambre baſſe.... Qui donne ſur mes jardins, interrompit

Dourlinski avec inquiétude. Les volets ferment à clef, répondit l'autre. --N'importe, il faut les mettre ailleurs. Ces mots me firent trembler. Le confident répliqua : cela n'eſt pas poſſible ; mais... il lui dit le reſte à l'oreille. A la bonne heure, répondit le Maître, & qu'on le faſſe à l'inſtant ; & s'adreſſant à moi : ton frere & toi vous vous en irez après demain ; avant de partir, tu me parleras, je te donnerai une lettre pour Lupauski.

J'allai rejoindre Boleſlas dans la cuiſine, où il déjeûnoit : il me remit une petite bouteille pleine d'encre, pluſieurs plumes & quelques feuilles de papier qu'il s'étoit procurées ſans peine. Je brûlois d'envie d'écrire à Lodoiska ; l'embarras étoit de trouver un lieu commode, où les curieux ne puſſent m'inquiéter. On avoit déjà prévenu Boleſlas que nous ne rentrerions dans la chambre où nous avions paſſé la nuit, que pour y cou-

cher. Je m'aviſai d'un ſtratagême qui me réuſſit parfaitement. Les gens de Dourlinski buvoient avec mon prétendu frère, ils me propoſèrent poliment de les aider auſſi à vuider quelques flacons. J'avalai de bonne grâce & coup ſur coup, pluſieurs verres d'un fort mauvais vin : bientôt mes jambes chancelèrent, ma langue s'embarraſſa, je fis à la troupe joyeuſe, cent contes auſſi plaiſans que déraiſonnables ; en un mot, je jouai ſi bien l'ivreſſe, que Boleſlas lui-même, en fut la dupe. Il trembloit que, dans ce moment où je paroiſſois diſpoſé à tout dire, mon ſecret ne m'échappât. Meſſieurs, dit-il aux buveurs étonnés, mon frère n'a pas la tête forte aujourd'hui, c'eſt peut-être un effet de ſa bleſſure, ne le faiſons plus ni parler ni boire, je crains que cela ne l'incommode, & même, ſi vous vouliez m'obliger, vous m'aideriez à

le

le porter ſur ſon lit. Sur le ſien ? non, cela ne ſe peut pas, répondit l'un d'eux; mais je prêterai volontiers ma chambre. On me prit, on m'entraîna, on me monta dans un grenier, dont un lit, une table & une chaiſe formoient tout l'ameublement. On m'enferma dans ce taudis, c'étoit là tout ce que je voulois ; dès que je fus ſeul, j'écrivis à Lodoiska une lettre de pluſieurs pages. Je commençois par me juſtifier pleinement des crimes que Lupauski m'avoit ſuppoſés ; je lui racontai enſuite tout ce qui m'étoit arrivé depuis le moment de notre ſéparation, juſqu'à celui où j'avois été reçu chez Dourlinski ; je lui détaillois l'entretien que je venois d'avoir avec celui-ci ; je finiſſois par l'aſſurer de l'amour le plus tendre & le plus reſpectueux ; je lui jurois que dès qu'elle m'auroit donné ſur ſon ſort les éclairciſſemens néceſſaires, je m'ex-

poſerois à tout, pour finir ſon horrible eſclavage.

Dès que ma lettre fût fermée, je me livrai à des réflexions qui me jettèrent dans une étrange perplexité. Etoit-ce bien Lodoiska qui m'avoit jetté ces tuiles dans le jardin ? Lupauski auroit-il eu l'injuſtice de punir ſa fille d'un amour que lui-même avoit approuvé ? Auroit-il eu l'inhumanité de la plonger dans une affreuſe priſon ? & quand même la haine qu'il m'avoit jurée, l'auroit aveuglé à ce point, comment Dourlinski avoit-il pu ſe réſoudre à ſervir ainſi ſa vengeance ? Mais d'un autre côté, depuis trois mois, je ne portois, pour me déguiſer mieux, que des habits groſſiers ; les fatigues d'un long voyage & mes chagrins, m'avoient beaucoup changé ; quelle autre qu'une amante, avoit pu reconnoître Lovzinski dans les jardins de Dourlinski ? N'a-

vois-je pas vu d'ailleurs, le nom de Lodoiska tracé ſur la tuile ? Dourlinski lui-même n'avouoit-il pas que Lodoiska avoit été chez lui priſonnière ? Il ajoutoit, il eſt vrai, qu'elle s'étoit échappée ; mais cela étoit-il croyable ? Et pourquoi cette haine que Dourlinski m'avoit vouée à moi, ſans me connoître ? Pourquoi cet air d'inquiétude, quand on lui avoit dit que les Emiſſaires de Lupauski, occupoient une chambre qui donnoit ſur le jardin ? Pourquoi ſurtout cet air d'effroi, quand je lui avois annoncé la prochaine arrivée de mon prétendu Maître ? Tout cela étoit bien fait pour me donner de terribles inquiétudes ; j'entrevoyois des choſes affreuſes, que je ne pouvois expliquer. Depuis deux heures je me faiſois ſans ceſſe de nouvelles queſtions, auxquelles j'étois fort embarraſſé de répondre ; lorſqu'enfin Boleſſas vint voir ſi ſon

frère avoit recouvré la raiſon. Je n'eus pas de peine à le convaincre que mon ivreſſe avoit été feinte; nous deſcendîmes dans la cuiſine, où nous paſsâmes le reſte de la journée. Quelle ſoirée! mon cher Faublas, aucunes de ma vie ne me parurent ſi longues, pas même celles qui la ſuivirent.

Enfin l'on nous conduiſit dans notre chambre, où l'on nous enferma comme la veille, ſans nous laiſſer de lumière; il fallut encore attendre près de deux heures avant que minuit ſonnât. Au premier coup de la cloche, nous ouvrîmes doucement les volets & la fenêtre; je me préparois à ſauter dans le jardin; mon embarras fut égal à mon déſeſpoir, quand je me vis retenu par des barreaux. Voilà, dis-je à Boleſlas, ce que le maudit confident de Dourlinski, lui diſoit à l'oreille: voilà ce qu'approuvoit le Maître odieux, quand

il répondit : *à la bonne heure, & qu'on le faſſe à l'inſtant ;* voilà ce qu'ils ont exécuté dans la journée ; c'eſt pour cela que l'entrée de cette chambre nous a été interdite. Seigneur, ils ont travaillé en dehors, me répondit Boleſſas, car ils n'ont pas apperçu que ce volet avoit été forcé. Hé ! qu'ils l'aient vu ou non, m'écriai je avec violence, que m'importe ? cette grille fatale renverſe toutes mes eſpérances, elle aſſure l'eſclavage de Lodoiska, elle aſſure ma mort.

Oui, ſans doute, elle aſſure ta mort, me cria-t-on, en ouvrant ma porte. Dourlinski précédé de quelques hommes armés, & ſuivi de quelques autres qui portoient des flambeaux, Dourlinski entra l'épée à la main. Traître ! me dit-il, en me lançant des regards où ſa fureur étoit peinte, j'ai tout entendu, je ſaurai qui tu es, tu me diras ton nom, ton prétendu frère le dira, trem-

ble ! je ſuis de tous les ennemis de Lovzinski le plus implacable ! qu'on les fouille ! dit-il à ſes gens, ils ſe précipitèrent ſur moi, j'étois ſans armes, je fis une réſiſtance inutile. Ils m'enlevèrent mes papiers & la lettre que j'avois préparée pour Lodoiska. Dourlinski donna, en la liſant, mille ſignes d'impatience, il y étoit peu ménagé. Lovzinski, me dit-il avec une rage étouffée, je mérite déjà toute ta haine, bientôt je la mériterai davantage ; en attendant, tu reſteras avec ton digne confident dans cette chambre que tu aimes. A ces mots il ſortit, on ferma la porte à double tour ; il poſa une ſentinelle en dehors, & une autre vis-à-vis les fenêtres dans le jardin.

Vous vous figurez dans quel accablement nous reſtâmes plongés, Boleſlas & moi. Mes malheurs étoient à leur comble ; ceux de Lodoiska m'affectoient

bien plus vivement : l'infortunée ! quelle devoit être ſon inquiétude ! elle attendoit Lovzinski, & Lovzinski l'abandonnoit ! mais non, Lodoiska me connoiſſoit trop bien, elle ne me ſoupçonneroit pas d'une auſſi lâche perfidie. Lodoiska ! elle jugeroit ſon amant d'après elle ! elle ſentiroit que Lovzinski partageoit ſon ſort, puiſqu'il ne la ſecouroit pas .... hélas ! & la certitude de mon malheur augmenteroit encore le ſien !

Telles furent dans le premier moment mes réflexions cruelles ; on me laiſſa tout le tems d'en faire beaucoup d'autres non moins triſtes. Le lendemain on nous paſſa par les barreaux de notre fenêtre, les proviſions pour notre journée. A la qualité des alimens qu'on nous fourniſſoit, Boleſlas jugea qu'on ne chercheroit pas à nous rendre notre priſon fort agréable. Boleſlas moins

malheureux que moi, ſupportoit ſon ſort plus courageuſement ; il m'offrit ma part du maigre repas qu'il alloit faire. Je ne voulois point manger ; il me preſſoit vainement ; l'exiſtence étoit devenu pour moi un inſupportable fardeau. Ha ! vivez, me dit-il enfin, en verſant un torrent de larmes, vivez ! ſi ce n'eſt pas pour Boleſlas, que ce ſoit pour Lodoiska. Ces mots firent ſur moi la plus vive impreſſion, ils ranimèrent mon courage, l'eſpérance rentra dans mon cœur, j'embraſſai mon ſerviteur fidèle. Ho ! mon ami, m'écriai-je avec tranſport, ho ! mon véritable ami ! je t'ai perdu, & mes maux me touchent plus que les tiens ! donne, Boleſlas, donne, je vivrai pour Lodoiska, je vivrai pour toi : veuille le juſte ciel me rendre bientôt ma fortune & mon rang, tu verras que ton Maître n'eſt pas un ingrat. Nous nous em-

braſſâmes encore. Ha ! mon cher Faublas, ſi vous ſaviez comme le malheur rapproche les hommes ! comme il eſt doux, lorſqu'on ſouffre, d'entendre un autre infortuné, vous adreſſer un mot de conſolation !

Il y avoit douze jours que nous gémiſſions dans cette priſon, lorſqu'on vint m'en tirer pour me conduire à Dourlinski. Boleſlas voulut me ſuivre, on le repouſſa durement ; cependant on me permit de lui parler un moment. Je tirai de mon doigt une bague que je portois depuis plus de dix ans ; je dis à Boleſlas : cette bague me fut donnée par M. de P***, lorſque nous faiſions enſemble nos exercices à Varſovie ; prends-la, mon ami, conſerve la à cauſe de moi. Si Dourlinski conſomme aujourd'hui ſa trahiſon en me faiſant aſſaſſiner, s'il te permet enſuite de ſortir de ce château, vas trouver ton Roi, mon-

tre-lui ce bijou, rappelle-lui nótre ancienne amitié, raconte-lui mes malheurs; Boleſlas, il te recompenſera, il fera ſecourir Lodoiska. Adieu, mon ami.

On me conduiſit à l'appartement de Dourlinski; dès que la porte s'entrouvrit, j'apperçus dans un fauteuil une femme évanouie: j'approchai, c'étoit Lodoiska! Dieu! que je la trouvai changée!... mais qu'elle étoit belle encore! Barbare! dis-je à Dourlinski. A la voix de ſon amant, Lodoiska reprit ſes ſens. Ha! mon cher Lovzinski, ſais-tu ce que l'infâme me propoſe? ſais-tu à quel prix il m'offre ta liberté? Oui, s'écria Dourlinski furieux, oui, je le veux: te voilà bien sûre qu'il eſt en mon pouvoir; ſi dans trois jours je n'obtiens rien, dans trois jours il eſt mort. Je voulois me jetter aux genoux de Lodoiska, mes gardes m'en empêchèrent. Ha! je vous revois enfin, tous

mes maux ſont oubliés, Lodoiska, la mort n'a plus rien qui m'épouvante.... Toi, lâche, ſonge que Lupauski vengera ſa fille, ſonge que le Roi vengera ſon ami. Qu'on l'emmène! s'écria Dourlinski. Ha! me dit Lodoiska, mon amour t'a perdu! Je voulois répondre, on m'entraîna, on me reconduiſit dans ma priſon. Boleſlas me reçut avec des tranſports de joie inexptimables, il m'avoua qu'il m'avoit cru perdu: je lui racontai comment ma mort n'étoit que différée. La ſcène dont je venois d'être témoin, avoit enfin confirmé tous mes ſoupçons; il étoit clair que Lupauski ignoroit les indignes traitemens que ſa fille eſſuyoit; il étoit clair que Dourlinski, amoureux & jaloux, ſatisferoit ſa paſſion, à quelque prix que ce fût.

Cependant des trois jours que Dourlinski avoit laiſſés à Lodoiska pour ſe déterminer, deux déjà s'étoient écou-

lés, nous étions au milieu de la nuit qui précédoit le troiſième, je ne pouvois dormir, & me promenois dans ma chambre à grands pas. Tout-à-coup j'entends crier, aux armes : des hurlemens affreux s'élevent de toutes parts autour du château, il ſe fait un grand mouvement dans l'intérieur ; la ſentinelle poſée devant nos fenêtres, quitte ſon poſte ; Boleſlas & moi nous diſtinguons la voix de Dourlinski, il appelle, il encourage ſes gens ; nous entendons diſtinctement le cliquetis des armes, les plaintes des bleſſés, les gémiſſemens des mourans. Le bruit d'abord très-grand, ſemble diminuer, il recommence enſuite, il ſe prolonge, il redouble, on crie victoire ! beaucoup de gens accourent & ferment les portes ſur eux avec force. Tout-à coup à cevacarme affreux, ſuccède un ſilence effrayant : bientôt un bruiſſement ſourd frappe nos oreilles,

l'air ſiffle avec violence, la nuit devient moins ſombre, les arbres du jardin ſe colorent d'une teinte jaune & rougeâtre, nous volons à la fenêtre; les flammes dévoroient le château de Dourlinski, elles gagnoient de tous côtés la chambre où nous étions, & pour comble d'horreur, des cris perçans partoient de la tour où je ſavois que Lodoiska étoit enfermée.

Ici M. Duportail fut interrompu par le Marquis de B***, qui n'ayant trouvé aucun laquais dans l'anti-chambre, entra ſans avoir été annoncé : il recula deux pas en me voyant : ha ! ha ! dit-il en ſaluant M. Duportail, c'eſt que vous avez auſſi un fils? puis s'adreſſant à moi : Monſieur eſt apparemment le frère ? . . . —De ma ſœur, oui, Monſieur. —Hé bien, vous avez une ſœur fort aimable, charmante, mais charmante ! Vous

êtes auſſi honnête qu'indulgent, interrompit M. Duportail. --Indulgent ! ho! je ne le ſuis pas toujours; par exemple, je ſuis venu pour vous faire des reproches à vous, Monſieur. --A moi! aurois-je eu le malheur !.... --Oui, vous nous avez joué avant-hier un tour ſanglant. --Comment ? Monſieur. --Vous avez chargé ce petit Roſambert de nous enlever Mademoiſelle Duportail ; la Marquiſe comptoit bien que ſa chère fille paſſeroit la nuit chez elle, point du tout. --J'ai craint, Monſieur, que ma fille ne vous causât beaucoup d'embarras. --Point, point, Monſieur, Mademoiſelle Duportail eſt charmante, ma femme raffole d'elle, je vous l'ai déjà dit : en vérité, ajouta-t-il en ricanant, je crois que la Marquiſe aime cette enfant là, plus qu'elle ne m'aime moi-même ! je ſuis pourtant ſon mari !... au moins ſi vous étiez venu vous-même

la chercher ! --Pardon, Monſieur, j'étois incommodé, je le ſuis même encore beaucoup.... je ſais que je dois à Madame de B*** des remercîmens.... --Ho ! ce n'eſt pas pour cela ! (pendant ce dialogue, on ſent que je n'étois pas tout-à-fait à mon aiſe ; le Marquis me conſidéroit avec une attention qui m'inquiétoit.) Savez-vous bien, me dit-il enfin, que vous reſſemblez beaucoup à mademoiſelle votre ſœur ? --Monſieur, vous me flattez. --Ho ! mais, c'eſt que cela eſt frappant : allez, allez, je m'y connois bien ; d'abord tous mes amis conviennent que je ſuis phyſionomiſte, je vous le demande à vous même ; je ne vous avois jamais vu, & je vous ai reconnu tout de ſuite !

M. Duportail ne pût s'empêcher de rire avec moi, de la bonne foi du Marquis : Monſieur, dit-il à celui-ci, c'eſt que, comme vous l'avez fort bien re-

marqué, mon fils & ma fille ſe reſſemblent un peu ; il faut convenir qu'il y a un air de famille. Oui, répondit le Marquis en me regardant toujours, ce jeune homme eſt bien, fort bien ; mais ſa ſœur eſt encore mieux, beaucoup mieux. (il me prit par le bras.) Elle eſt un peu plus grande, elle a l'air plus raiſonnable, quoiqu'elle ſoit un peu eſpiegle ; c'eſt bien là ſa figure ; mais il y a dans vos traits quelque choſe de plus hardi. Vous avez moins de grâces dans le maintien, & dans toute l'habitude du corps quelque choſe de plus... nerveux, de plus roide. Ho ! dame, n'allez pas vous fâcher, tout cela eſt bien naturel ; il ne faut pas qu'un garçon ſoit fait comme une fille ! (le flegme de M. Duportail, ne put tenir contre ſes derniers propos ; le Marquis nous vit rire, & ſe mit à rire de tout ſon cœur.) Ho ! reprit-il, je vous l'ai dit,

je

Je ſuis grand phyſionomiſte ! moi ! ... mais n'aurai-je pas le bonheur de voir la chere ſœur ? Monſieur Duportail ſe hâta de répondre : Non, Monſieur, elle eſt allée faire ſes adieux. --Ses adieux ! --Oui, Monſieur, elle part demain matin pour ſon couvent. --Pour ſon couvent ! à Paris ? --Non .... à ... Soiſſons. --A Soiſſons ! demain matin ! cette chère enfant nous quitte ! - Il le faut bien, Monſieur. --Elle fait actuellement ſes viſites ? --Oui, Monſieur. --Et ſans doute elle viendra dire adieu à ſa maman ? --Aſſurément, Monſieur, & elle doit même être actuellement chez vous. --Ha ! que je ſuis fâché ! ce matin la Marquiſe étoit encore malade, elle a voulu ſortir ce ſoir ! je lui ai repréſenté qu'il faiſoit froid, qu'elle s'enrhumeroit ; mais les femmes veulent ce qu'elles veulent, elle eſt ſortie : hé bien, tant pis pour elle, elle ne verra

pas ſa chère fille, & moi je la verrai, car elle ne tardera sûrement pas à revenir. Elle a pluſieurs viſites à faire, dis-je au Marquis. Oui, ajoûta M. Duportail, nous ne l'attendons que pour ſouper. --Ha ! l'on ſoupe donc, ici ? vous avec raiſon, ils ont tous la manie de ne pas manger le ſoir ; moi, je n'aime pas à mourir de faim, parce que c'eſt la mode. Vous ſoupez, vous ! hé bien, je reſte, je ſoupe avec vous ; vous allez dire que j'en uſe bien librement ; mais je ſuis ainſi fait, je veux qu'on agiſſe de même avec moi ; quand vous me connoîtrez mieux, vous verrez que je ſuis un bon diable.

Il n'y avoit pas moyen de reculer. M. Duportail prit ſon parti ſur-le-champ. Je ſuis fort aiſe, M. le Marquis, que vous veuilliez bien être des nôtres. Vous permettrez ſeulement que mon fils nous quitte pour une heure ou deux, il a

quelques affaires preſſées. --Monſieur, qu'on ne ſe gêne pas pour moi, qu'il nous quitte, mais qu'il revienne, car il eſt fort aimable, Monſieur votre fils. --Vous permettrez auſſi que je vous laiſſe un moment pour lui dire deux mots. --Faites, Monſieur, comme ſi je n'étois pas là. (je ſaluai le Marquis, il ſe leva précipitamment, me prit par la main, & dit à M. Duportail:) tenez, Monſieur, vous direz tout ce que vous voudrez, ce jeune homme là reſſemble à ſa ſœur comme deux gouttes d'eau ! je me connois en figures, je ſoutiendrois cela devant l'Abbé Pernetti(1). Oui, Monſieur, répondit M. Duportail, il y a un air de famille.

---

(1) M. l'Abbé Pernetti a fait ſur la phyſionomie, un Ouvrage en deux volumes, intitulé : *Connoiſſance de l'homme moral, par l'homme phyſique.*

A ces mots, il paſſa avec moi dans un autre appartement. Parbleu ! me dit-il, c'eſt un ſingulier homme, que votre Marquis ! il ne ſe gêne pas avec ceux qu'il aime. --Mon très-cher père, il eſt bien vrai que le Marquis eſt venu ſans façon s'impatroniſer chez nous ; mais quant à moi, j'aurois tort de m'en plaindre, je me ſuis mis chez lui fort à mon aiſe. --Quant à vous, c'eſt bien dit ; mais laiſſons la plaiſanterie, & voyons comment nous allons ſortir de là ! ſi je ne conſidérois que lui, cela ſeroit bientôt fini ; mais, mon ami, vous avez des ménagemens à garder à cauſe de ſa femme.... écoutez... retournez chez vous, faites prendre à votre laquais un habit quelconque, & qu'il vienne annoncer ici que Mademoiſelle Duportail ſoupe chez Madame de ***, le premier nom qui vous viendra à l'eſprit. --Hé bien, après ? le Mar-

quis ſoupera toujours avec vous, & il attendra tranquillement le retour de votre fille; c'eſt ainſi qu'il eſt fait, il vous l'a dit lui-même. - Comment donc faire ?... --Comment ! mon très-cher père, je fais ſi bien la demoiſelle ! je vais m'habiller en femme, & votre fille viendra réellement ſouper avec vous. Ce ſera votre fils, au contraire, qui ſera retenu & qui ne viendra pas. Il eſt ſix heures, je ſerai de retour à dix; j'ai le tems. --A la bonne heure; convenez pourtant que Lovzinski joue là un ſingulier rôle... vous m'avez embarqué dans une aventure !... mais il n'y a plus à s'en dédire : allez vîte, allez.

Je courus à l'hôtel ; Jaſmin me dit que mon père étoit ſorti, & qu'une fort jolie demoiſelle m'attendoit chez moi depuis plus d'une heure. Une jolie demoiſelle ! Jaſmin ! je m'élançai

comme un trait dans mon appartement. Ha ! ha ! Juſtine, c'eſt toi ! Jaſmin diſoit bien que c'étoit une jolie demoiſelle ! & j'embraſſai Juſtine. Gardez cela pour ma Maîtreſſe, me dit-elle d'un petit air boudeur. --Pour ta Maîtreſſe ! Juſtine, ha ! tu la vaux bien ! --Qui vous l'a dit ? --Je le ſoupçonne, il ne tient qu'à toi que j'en ſois certain ; & j'embraſſai Juſtine, & Juſtine me laiſſoit faire, en répétant : gardez cela pour ma maîtreſſe : mon dieu ! que vous êtes bien avec vos habits ! ajouta-t-elle, eſt-ce que vous les quitterez encore pour vous déguiſer en femme ? --Ce ſoir pour la dernière fois, Juſtine ; après cela je ſerai toujours homme.... à ton ſervice, belle enfant. --A mon ſervice, ho ! que non ; au ſervice de Madame. --Au ſien & au tien en même tems, Juſtine. --Oui dà ! il vous en faut donc deux à la fois ? --Je ſens,

ma chère, que ce n'eſt pas trop ; & j'embraſſai Juſtine, & mes mains ſe promenoient ſur une gorge fort blanche, qu'on ne défendoit preſque pas. Mais voyez donc comme il eſt hardi ! diſoit Juſtine ; qu'eſt devenue la modeſtie de Mademoiſelle Duportail ? --Ha ! Juſtine, ha ! tu ne ſais pas comme une nuit m'a changé ! -- Cette nuit là avoit bien changé ma Maîtreſſe auſſi ! le lendemain elle étoit pâle ! fatiguée ! ha ! mon dieu ! en la voyant, je n'ai pas eu de peine à deviner que Mademoiſelle Duportail, étoit un bien brave jeune homme ! --Quand je te dis, Juſtine, que je n'en aurois pas trop de deux.

Je voulus l'embraſſer ; pour cette fois elle ſe défendit en reculant. Mon lit ſe trouva derrière elle, elle y tomba à la renverſe ; & par un malheur auquel on s'attend peut-être, je perdis l'équilibre au même inſtant.

Quelques minutes après, Juſtine qui ne ſe preſſoit pas de réparer ſon déſordre, me demanda en riant ce que je penſois de la petite eſpiéglerie qu'elle avoit faite au Marquis. --Quoi donc, mon enfant! --L'étiquette au milieu du dos? que dites-vous du tour? --Ha! charmant! délicieux! preſque auſſi bon que celui que nous venons de faire à la Marquiſe. --A propos d'elle, & ma commiſſion donc! ma Maîtreſſe vous attend ...—Elle m'attend! ha! j'y cours. —Là! le voilà parti! & où courez vous? —Je n'en ſais rien. —Voyez donc comme il me plantoit là! —Juſtine, c'eſt que .... tu conçois .....—Je conçois que vous êtes un franc libertin. —Tiens, Juſtine, faiſons la paix; un louis d'or & un baiſer. --Je prends l'un très-volontiers..... & je vous donne l'autre de bon cœur. Le charmant jeune homme! joli, vif & généreux! ho! comme

comme vous avancerez dans le monde ! ho ! çà, partons, ſuivez-moi par derrière, à quelque diſtance & ſans affectation. Vous me verrez entrer dans une boutique, à côté eſt une porte cochère, que vous trouverez entr'ouverte ; vous entrerez vîte ; un portier vous demandera qui vous êtes ; vous répondrez, *l'amour* ; vous grimperez au premier étage : ſur une petite porte blanche, vous lirez ce mot, *Paphos* : vous ouvrirez avec la clef que voici, & vous ne reſterez pas long-tems ſeul.

Avant de ſortir, j'appellai Jaſmin, pour lui ordonner de prendre un autre habit que celui de la maiſon, & d'aller de la part de M. de Saint-Luc, annoncer à M. Duportail, que ſon fils ne reviendroit pas ſouper.

Cependant Juſtine s'impatientoit, je la ſuivis ; elle entra chez une marchande de modes ; je me précipitai dans la porte

cochère. *L'amour* ! criai-je au portier, & d'un ſaut je fus à *Paphos*. J'ouvris, j'entrai ; le lieu me parut digne du Dieu qu'on y adoroit. Un petit nombre de bougies n'y répandoit qu'un jour doux ; je vis des peintures charmantes, je vis des meubles auſſi élégans que commodes, je remarquai ſur-tout dans le fond d'une alcove tapiſſée de glaces, un lit à reſſort, dont les draps de ſatin noir, devoient relever merveilleuſement l'éclat d'une peau fine & blanche. Alors je me reſſouvins que j'avois promis à M. Duportail, de ne plus revoir la Marquiſe, & l'on devine que je m'en reſſouvins trop tard.

Une porte que je n'avois pas remarquée, s'ouvrit tout-à-coup ; la Marquiſe entra. Voler dans ſes bras, lui donner vingt baiſers, l'emporter dans l'alcove, la poſer ſur le lit mouvant, m'y plonger avec elle dans une douce

extaſe, ce fut l'affaire d'un moment. La Marquiſe reprit ſes ſens en même tems que moi. Je lui demandai comment elle ſe portoit. Que dites-vous donc ? répondit-elle d'un air étonné. Je répétai : ma chère petite maman, comment vous portez-vous ? Elle partit d'un éclat de rire. Je croyois avoir mal entendu, le *comment vous portez-vous* eſt excellent ; mais ſi j'étois incommodée, il ſeroit bien tems de me le demander. Croyez-vous que ce régime-ci, convienne à une perſonne malade ? Mon cher Faublas, ajouta-t-elle en m'embraſſant tendrement, vous êtes bien vif. --Ma chère petite maman, c'eſt que je ſais aujourd'hui bien des choſes que j'ignorois il y a trois jours. --Craignez-vous de les oublier ? fripon que vous êtes --Ho ! non. --Ho ! non, répéta-t-elle en me contrefaiſant, je vous crois bien, M. le libertin. (elle m'em-

braſſa encore.) Promettez-moi de ne vous en ſouvenir jamais qu'avec moi, de ces choſes là. -- Je vous le promets, ma petite maman. --Vous jurez d'être fidèle. --Je le jure. --Toujours ? --Oui, toujours. --Mais, dites-moi donc, vous avez beaucoup tardé, à me venir joindre, petit ingrat. --Je n'étois pas chez moi, j'ai dîné chez M. Duportail. --Chez M. Duportail ! il vous a parlé de moi ? --Oui. --Vous ne lui avez pas compté les folies ? . . . --Non, maman. --Vous lui avez bien dit que j'ai toujours été, que je ſuis encore, comme le Marquis, trompée par les apparences ; que je vous crois . . . , fille, ajouta-t-elle en rougiſſant. --Oui. --Vous ſavez donc mentir. --Eſt-ce que j'ai menti ? --Je crois que le fripon ſe mocque de ſa maman ?

Je feignis de vouloir m'enfuir, elle me retint : demandez pardon, tout-à-l'heure,

Monſieur. Je le demandai comme un homme qui étoit bien sûr de l'obtenir ; le badinage s'échauffa, la paix fut ſignée.

Vous n'êtes plus fâchée? dis-je à la Marquiſe. Bon ! répondit-elle en riant, eſt-ce que la colère d'une amante tient contre de pareils procédés ? --Petite maman, je paſſe avec vous des momens bien doux ; ſavez-vous à qui j'en ai l'obligation. --Il ſeroit bien ſingulier que vous cruſſiez devoir de la reconnoiſſance à quelqu'autre qu'à moi. --Cela eſt ſingulier, j'en conviens ; mais cela eſt. --Expliquez-vous, mon bon ami. --J'ignorois le bonheur que vous me prépariez, je ſerois encore chez Monſieur Duportail, ſi votre cher mari n'étoit venu faire une viſite.... --A Monſieur Duportail ? -- Et à moi, maman. --Il vous a vu chez Monſieur Duportail ?

Ici je racontai à ma belle Maîtreſſe, tout ce qui s'étoit paſſé dansla viſite que le Marquis nous avoit faite. Elle ſe contint beaucoup pour ne pas rire. Ce pauvre Marquis ! me dit-elle, il a la plus maligne étoile ! il ſemble qu'il aille exprès chercher le ridicule ! une femme eſt bien malheureuſe, mon cher Faublas, dès qu'elle aime quelqu'un, ſon mari n'eſt plus qu'un ſot. --Mais, petite maman, vous n'êtes pas tant à plaindre ! il me ſemble que dans ce cas, le malheur eſt pour le mari. --Ha ! c'eſt que, répondit-elle en prenant un air ſérieux, on ſouffre toujours des humiliations qu'un mari reçoit. --On en ſouffre ! ... --Faublas, vous vous ferez battre ? ... mais dites-moi, il faut que vous alliez ſouper avec le Marquis, & vous n'avez pas de robe, & puis comptez-vous me quitter ſi-tôt ? --Ho ! le plus tard que je pourrai,

TAYLOR INST. OXFORD

ma belle maman. --Mais vous pouvez vous habiller ici. A ces mots elle ſonna Juſtine ; va, lui dit-elle, chercher une de mes robes, il faut que nous habillions Mademoiſelle. Je fermai la porte ſur Juſtine, qui me donna un petit ſoufflet ; la Marquiſe ne s'en apperçut pas ; je retournai près d'elle.

Petite maman, êtes-vous bien sûre que votre femme-de-chambre ne jaſéra pas ? -- Oui, mon ami, je lui donnerai pour ſe taire, beaucoup plus d'argent qu'on ne lui en donneroit pour parler. Je ne pouvois vous recevoir chez moi ; il falloit renoncer au plaiſir de vous voir, ou me décider à faire une imprudence, mon cher Faublas, je n'ai pas balancé.... Charmant enfant ! ce n'eſt pas la première folie que tu me fais faire. (Elle me donna le baiſer le plus tendre.) Maman, je vais peut-être vous faire une queſtion indiſcrette, mais je ſuis d'une curioſité...

Chez qui ſommes-nous donc ici ? --Chez une de mes amies . . . --Cette amie là, aime. . . --Oui, mon ami, elle aime, vous avez dit le mot, elle aime ! . . . c'eſt l'amour qui a fait ce lieu charmant, c'eſt pour ſon amant. . . --Et pour le vôtre, ma petite maman. Oui, mon bon ami, elle a bien voulu me prêter ce boudoir, pour ce ſoir. --Cette porte par laquelle vous êtes entrée ? --Donne dans ſes appartemens. --Maman, encore une queſtion. --Voyons. --Comment vous portez-vous ? (elle me regarda d'un air étonné, & riant.) Oui, continuai-je, plaiſanterie à part, vous étiez malade avant-hier. . . . M. de Roſambert . . . . --Ha ! ne me parlez pas de lui. M. de Roſambert eſt un fat . . . qui vous fera cent ſots contes, je vous en préviens. D'abord, ſi on veut l'en croire, il a eu tout l'univers. --Ho ! oui, c'eſt un fat. . . . il nous a

bien tourmentés avant-hier. --Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit; mais laiſſons cela, quand je te vois, mon bon ami, je ne ſonge plus à ce que j'ai ſouffert pour toi.... Qu'il eſt bien dans ſes habits d'homme!... qu'il eſt joli!.. qu'il eſt charmant! mais, c'eſt bien dommage, ajouta-t-elle en ſe levant d'un air léger, il faut quitter tout cela. Allons, M. de Faublas, faites place à Mademoiſelle Duportail. En diſant cela, elle défit d'un coup de main, tous les boutons de ma veſte. Je me vengeai ſur un fichu perfide, que j'avois déjà beaucoup dérangé, & que j'enlevai tout-à-fait. Elle continua l'attaque, je me plaiſois à la vengeance; nous ôtions tout, ſans rien rétablir. Je montrai à la Marquiſe demi nue, l'alcove fortunée; pouvoit-elle ne pas s'y laiſſer conduire?

On grattoit doucement à la porte,

c'étoit Juſtine. Il faut lui rendre juſtice, pour cette fois elle avoit fait promptement ſa commiſſion. Quoique peu décemment vêtu, j'allois, ſans y ſonger, ouvrir à la femme-de-chambre : la Marquiſe tira un cordon ; des rideaux ſe fermèrent ſur nous, la porte s'ouvrit. --Madame, voici tout ce qu'il faut ; vous aidetai je à l'habiller ? --Non, Juſtine, je m'en charge ; mais tu la coëfferas, je te ſonnerai. Juſtine ſortit ; nous nous amusâmes quelques tems encore à contempler les tableaux rians & multipliés, que nous offroient les glaces dont nous étions environnés. Allons, me dit la Marquiſe, en m'embraſſant, il faut que j'habille ma fille. Je voulus marquer l'inſtant de la retraite, par une dernière victoire. Non, mon bon ami, ajouta-t-elle, il ne faut abuſer de rien.

Ma toilette commença ; tandis que

la Marquiſe s'en occupoit ſérieuſement, je m'amuſois à toute autre choſe. Voyez s'il finira, diſoit ma belle Maîtreſſe : allons, ſongez qu'il faut être ſage, vous voilà demoiſelle ! j'étois affublée d'un jupon & d'un corſet. Ma petite maman, il faut d'abord que Juſtine me coëffe, enſuite elle finira de m'habiller. [j'allois ſonner.] --Qu'il eſt étourdi ! ne voyez-vous pas dans quel état vous m'avez miſe ; ne faut-il pas que je m'habille auſſi ? J'offris mes ſervices à la Marquiſe ; je faiſois tout de travers : petite maman, il faut plus de tems pour réparer, que pour détruire. --Ho ! oui, je le vois bien ! quelle femme-de-chambre j'ai là ! elle eſt encore plus curieuſe que mal-adroite.

Enfin nous ſonnâmes Juſtine. Petite, il faut coëffer cette enfant. --Oui, Madame ; mais ne faudra-t-il pas que j'arrange vos cheveux auſſi ? --Pourquoi

donc ? ſuis-je décoëffée ? --Madame, il me ſemble que oui. La Marquiſe ouvrit une armoire, on y fourra mes habits d'homme ; demain matin, me dit-on, un commiſſionnaire diſcret vous reportera tout cela chez vous. Dans une autre armoire plus profonde, ſe trouvoit une table de toilette, qu'on roula juſqu'à moi ; & voilà Juſtine exerçant ſes petits doigts légers.

La Marquiſe en ſe plaçant auprès de moi, me dit : Mademoiſelle Duportail, permettez-moi de vous faire ma cour. Oui, oui, interrompit Juſtine, en attendant que M. de Faublas vous faſſe encore la ſienne. Que dit donc cette écervélée ? répondit la Marquiſe. --Elle dit que je vous aime bien. --Dit-elle vrai, Faublas ? --En doutez-vous, maman ? & je lui baiſai la main. Cela déplut à Juſtine, apparemment : diables de cheveux ! dit-elle, en donnant un

coup de peigne vigoureux, comme ils ſont mêlés! --Hai!... Juſtine, tu me fais mal! --Ne faites pas attention, Monſieur; ſongez à votre affaire, Madame vous parle --Petite, je ne dis mot, je regarde Mademoiſelle Duportail. Tu la fais bien jolie? --C'eſt pour qu'elle plaiſe davantage à Madame. --Petite, je crois qu'au fond cela t'amuſe, Mademoiſelle Duportail ne te déplaît pas? --Madame, j'aime encore mieux Monſieur de Faublas. --Elle eſt de bonne foi, au moins. --Ho! de très-bonne foi. Madame, demandez lui plutôt à lui-même. --Moi! Juſtine, je n'en ſais rien. --Vous mentez, Monſieur. --Comment! je mens! --Oui, Monſieur, vous ſavez bien que quand il faut faire quelque choſe pour vous, je ſuis toujours prête.... Madame m'envoie chez vous, zeſte, je pars! Oui, interrompit la Marquiſe, mais tu ne

reviens pas. --Ho ! Madame, aujourd'hui ce n'eſt pas ma faute, il m'a fait attendre. (ici Juſtine me chatouilla doucement le col, en tournant une boucle] --C'eſt qu'il n'eſt pas preſſé, quand il faut venir me voir ! --Ha ! petite maman, je ne ſuis heureux qu'auprès de vous. J'embraſſai la Marquiſe qui faiſoit mine de s'en défendre. Juſtine trouva le badinage trop long, elle me pinça rudement : la douleur m'arracha un cri. Prenez donc garde à ce que vous faites, dit la Marquiſe à Juſtine, avec un peu d'humeur. --Mais, Madame, auſſi, il ne peut pas ſe tenir un moment tranquille !

Il y eut quelques inſtans de ſilence. Ma belle Maîtreſſe tenoit une de mes mains dans les ſiennes ; l'eſpiégle ſoubrette occupa l'autre, en me faiſant tenir un bout du ruban qui devoit nouer mes cheveux : & ſaiſiſſant le moment,

elle m'appliqua un peu de pommade ſur la figure. Juſtine ! lui dis-je. Petite ! dit la Marquiſe. --Madame , je n'occupe qu'une main , que ne ſe défend-il avec l'autre ? & puis feignant que la houpe lui étoit échappée, elle me jetta de la poudre ſur les yeux. --Petite ! vous êtes bien folle !... je ne vous enverrai plus chez lui ! --Bon ! Madame, eſt-ce qu'il eſt dangéreux ? je n'ai pas peur de lui. --Ho ! mais Juſtine , c'eſt que tu ne ſais pas comme il eſt vif ! --Ho ! que ſi ! Madame. --Tu le ſais ? petite. --Oui , Madame.-- Vous le ſavez , Juſtine ? --Oui, Madame. Madame ſe ſouvient du ſoir qu'elle a couché chez nous ? cette belle demoiſelle ! --Hé bien ! --J'ai offert de la deshabiller, Madame n'a pas voulu. --Sans doute ; elle avoit un air ſi modeſte ! ſi timide ! qui n'en auroit été la dupe ? je ne ſais pas comment j'ai pu lui pardonner. --Ho ! c'eſt que Ma-

dame eſt ſi bonne !... Madame, je diſois donc que vous n'aviez pas voulu. Mademoiſelle Duportail ſe deshabilloit derrière les rideaux ; je paſſai par haſard près d'elle, au moment où ayant ôté ſon dernier jupon, elle s'élançoit dans le lit. --Hé bien ? --Hé bien, Madame, cette drôle de demoiſelle ſauta ſi vîte, ſi ſingulièrement, que... Hé bien, acheve donc, dis-je à Juſtine. --Ha ! mais je n'oſe. Finis donc, dit la Marquiſe, en ſe cachant le viſage avec ſon éventail. --Elle ſauta ſi ſingulièrement & avec ſi peu de précaution, que je m'apperçus... Quoi ! Juſtine, interrompit la Marquiſe d'un ton preſque ſérieux, vous apperçûtes ?.. --Que c'étoit un jeune homme, oui, Madame. --Comment ! & vous ne m'avez pas avertie ! --Bon ! Madame, le pouvois-je ? vos femmes dans votre appartement ! le Marquis prêt d'y entrer ! cela

auroit

auroit fait un beau vacarme!..... & puis Madame le ſavoit peut-être. A ces derniers mots la Marquiſe pâlit. Vous me manquez, Mademoiſelle; ſachez que ſi je veux bien m'oublier, je ne veux pas qu'on s'oublie! Le ton dont ces paroles furent prononcées, fit trembler la pauvre Juſtine; elle s'excuſa de ſon mieux. Madame, je plaiſantois. --Je le crois, Mademoiſelle; ſi je penſois que vous euſſiez parlé ſérieuſement, je vous chaſſerois dès ce ſoir. Juſtine ſe mit à pleurer. Je tâchai d'appaiſer la Marquiſe. Convenez, me dit celle-ci, qu'elle m'a dit une impertinence!... comment! oſer ſuppoſer, oſer me dire en face & devant vous, que je ſavois... (elle rougit beaucoup, me prit la main, & me la ſerra doucement.) Mon cher Faublas, mon bon ami, vous ſavez comme tout cela s'eſt paſſé, vous ſavez ſi ma foibleſſe eſt excuſable!

votre déguiſement trompe tout le monde, je vois au bal une jeune demoiſelle jolie, pleine d'eſprit, pour qui je me ſens beaucoup d'inclination ; elle ſoupe chez moi, elle y couche, tout le monde ſe retire... L'aimable demoiſelle eſt dans mon lit, à eôté de moi..... Il ſe trouve que c'eſt un charmant jeune homme!.. juſqu'ici le haſard, ou plutôt l'amour, a tout fait. Après cela j'ai ſans doute été bien foible ; mais quelle femme à ma place auroit réſiſté. Le lendemain je m'applaudis du haſard qui a fait mon bonheur & qui l'aſſure. Faublas, vous connoiſſez le Marquis, on m'a mariée malgré moi, on m'a ſacrifiée ; quelle femme excuſera-t-on, ſi l'on me juge à la rigueur ? [je vis la Marquiſe prête à pleurer, j'eſſayai de la conſoler par le baiſer le plus tendre ; je voulus parler.] Un moment, me dit-elle, un moment, mo n

ami ; le lendemain je confie à Mademoiſelle mon étonnante aventure, je lui dit tout, tout ! Faublas.... elle a le ſecret de ma vie, mon ſecret le plus cher ! elle paroît me plaindre, m'aimer ; point du tout, elle abuſe de ma confiance, elle ſuppoſe une horreur, elle me dit en face....

Juſtine fondoit en larmes, elle tomba aux genoux de ſa maîtreſſe, elle lui demanda vingt fois pardon. Je joignis mes inſtances aux ſiennes ; car j'étois vivement ému. La Marquiſe fut attendrie : allez, dit-elle, allez, je vous pardonne, Juſtine, oui, je vous pardonne. Juſtine baiſa la main de ſa Maîtreſſe, & s'excuſa de nouveau. C'eſt aſſez, lui répondit-on, c'eſt aſſez, je ſuis calmée, je ſuis contente ; relevez-vous, Juſtine, & n'oubliez jamais, que ſi votre Maîtreſſe a des foibleſſes, vous devez la plaindre & l'excuſer.

Allons, petite, ajouta-t-elle avec beaucoup de douceur, ne pleure plus, releve toi, je te dis que je te pardonne; finis cette coëffure, & qu'il ne ſoit plus queſtion de cela.

Juſtine reprit ſon ouvrage, en me lorgnant d'un air confus. La Marquiſe me regardoit languiſſamment; nous gardions tous trois le ſilence: ma toilette n'en alla que plus vîte; j'eus deux femmes-de-chambre au lieu d'une. Il étoit neuf heures, il fallut ſe ſéparer, nous nous donnâmes le baiſer d'adieu. Allez, friponne, me dit la Marquiſe, & ménagez mon mari; demain je vous donnerai de mes nouvelles. Je deſcendis, un fiacre étoit à la porte; comme j'y montois, deux jeunes gens paſſèrent; ils me regardèrent de très-près, & ſe permirent quelques plaiſanteries, plus groſſières que galantes. J'en fus ſurpris; la maiſon d'où je ſortois, pouvoit

elle être ſuſpecte ? c'étoit celle d'une amie de la Marquiſe. Ma miſe n'étoit pas non plus celle d'une fille ! Pourquoi donc ces Meſſieurs s'égayoient-ils ſur mon compte ? c'eſt qu'apparemment il leur avoit paru étrange de voir une femme bien parée & ſans domeſtiques, monter ſeule dans un fiacre, à neuf heures du ſoir.

A meſure que mon phaëton avançoit, mes réflexions prirent un autre cours & changèrent d'objet. J'étois ſeul, je penſai à ma Sophie. Je ne lui avois fait dans la matinée qu'une courte viſite ; dans la ſoirée, je ne donnois qu'un moment à ſon ſouvenir ; mais ſi le Lecteur veut m'excuſer, qu'il ſonge aux doux plaiſirs que vient de m'offrir une femme charmante, voluptueuſe & belle ; qu'il ſache que Juſtine a la plus jolie petite figure chiffonnée ; qu'il ſe ſouvienne ſur-tout, que Faublas com-

mence ſon noviciat, & n'a guères que ſeize ans !

J'arrivai chez Monſieur Duportail. Le Marquis, en me faiſant de profondes révérences, commença par me demander ſi j'avois vu ſa femme. Répondre non, c'étoit bien mentir, il fallut m'y déterminer pourtant. Non, M. le Marquis. --Je le ſavois bien ! j'en étois sûr ! M. Duportail l'interrompit : Ma fille, vous vous êtes fait long-tems attendre ; nous allons ſouper. --Sans mon frère ? --Il m'a fait dire qu'il ſoupoit en ville. --Comment ! la veille de mon départ ! --Belle demoiſelle, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez un frère. --Monſieur, je crois l'avoir dit à Madame la Marquiſe. --Elle ne m'en a pas parlé. --Bon ! --Je vous donne ma parole d'honneur, qu'elle ne m'en a pas parlé ! --Monſieur, je vous crois. --Ha ! c'eſt que c'eſt conſéquent ! Monſieur votre

père croiroit que je fais le connoiſſeur, & que je ne le ſuis pas. --Comment donc? --Comment! Mademoiſelle, vous ne croiriez jamais ce qui m'eſt arrivé! en entrant ici, j'ai reconnu Monſieur votre frère, que je n'avois jamais vu! --Ho! bah! --Demandez à Monſieur votre père. --A la bonne heure, Monſieur, vous l'avez reconnu; mais Madame la Marquiſe.... --Ne m'en a pas parlé, je vous jure. --Bon! --Je vous en donne ma parole d'honneur. (Et le Marquis ſe fâchoit preſque.) --En ce cas, Monſieur, il faut que vous ſoyez grand phyſionomiſte. --Ho! çà, c'eſt vrai, répondit-il avec une joie extrême, perſonne ne ſe connoît en phyſionomie comme moi.

Monſieur Duportail s'amuſoit de la converſation, & de peur qu'elle ne finît trop tôt; il faut convenir auſſi, dit-il au Marquis, qu'il y a un air de fa-

mille. J'en conviens, répliqua celui-ci, j'en conviens ; mais c'eſt juſtement cet air de famille qu'il faut ſaiſir, qu'il faut diſtinguer dans les traits ; c'eſt là ce qui conſtitue les vrais connoiſſeurs ! entre père, mère, frères & ſœurs, il y a toujours un air de famille. Toujours, m'écriai-je, toujours ! vous croyez, Monſieur ? --Si je le crois, mais j'en ſuis sûr. Quelquefois cet air là eſt enveloppé dans le maintien, dans les manières, dans les regards... enveloppé, vous dis-je, enveloppé de manière qu'il n'eſt pas aiſé de l'appercevoir. Hé bien, un homme habile le cherche, ... le débrouille.... vous concevez ? --De ſorte que, ſi après m'avoir vue, mais avant d'avoir vu mon père, mon père que voici, vous l'aviez par haſard rencontré au milieu de vingt perſonnes ?.. --Lui ! dans mille ! je l'aurois reconnu !

M. Duportail & moi, nous nous

mêmes

mîmes à rire. Le Marquis ſe leva, quitta la table, alla à M. Duportail, lui prit la tête d'une main, & promenant un doigt ſur le viſage de mon prétendu père : ne riez donc pas, Monſieur, ne riez donc pas. Tenez, Mademoiſelle, voyez-vous ce trait là, qui prend ici, qui paſſe par-là, qui revient enſuite..... revient-il ?... non, il ne revient pas, il reſte là. Hé bien, tenez : (il venoit à moi.) --Monſieur, je ne veux pas qu'on me touche. [Il s'arrêta, & promena ſon doigt, mais ſans me toucher le viſage.] --Hé bien, Mademoiſelle, ce même trait, le voilà, là, ici, & encore là... là; voyez-vous ? --Hé ! Monſieur, comment voulez-vous que je voie ? --Ha ! vous riez !.... il ne faut pas rire, cela eſt ſérieux... vous voyez bien, vous, Monſieur ? --Ha ! très-bien. --Outre cela, Monſieur, il y a dans l'enſemble...., dans la con-

figuration du corps, certaines nuances... de reſſemblances .... certains rapports ſecrets ... occultes ... Occultes ! répétai-je, occultes ! --Oui, oui, occultes. Vous ne ſavez peut-être pas ce que c'eſt qu'occultes ? cela n'eſt pas étonnant, une demoiſelle ! ... Je diſois donc, Monſieur, qu'il y a des reſſemblances occultes ... non, ce n'eſt pas reſſemblances que j'avois dit, c'eſt un autre mot .... plus .... là ..... mieux .... ha! dame, je ne ſais plus où j'en étois, on m'a interrompu. --Monſieur, vous aviez dit : des rapports occultes. --Ha ! oui, des rapports ! des rapports ! & je vais vous faire concevoir cela à vous, Monſieur, qui êtes raiſonnable. --Comment ! Monſieur le Marquis, vous m'injuriez, je crois ! --Non, ma belle demoiſelle, vous ne pouvez pas ſavoir tout ce que Monſieur votre père ſait. --Hâ ! dans ce

ſens là... --Oui, dans ce ſens là, ma belle demoiſelle; mais de grâce, laiſſez-moi expliquer à Monſieur.... Monſieur, les pères & les mères dans la... procréation des individus, font des êtres qui reſſemblent.... qui ont des rapports occultes avec les êtres qui les ont procréés, parce que la mère de ſon côté, & le père du ſien.... Chut! chut! je vous entends, interrompit M. Duportail. Ho! elle ne comprend pas cela, répondit le Marquis, elle eſt trop jeune... cela eſt pourtant clair, ce que je vous explique; mais cela eſt clair pour vous. Ces choſes là, Monſieur, ſont phyſiques, elles ont été phyſiquement prouvées par des... par de grands Phyſiciens, qui entendoient très-bien ces parties là.

Monſieur le Marquis, pourquoi donc parler bas? --J'ai fini, Mademoiſelle, j'ai fini; M. votre père eſt au fait.

--Vous vous connoiſſez en phyſionomie, Monſieur le Marquis ; mais vous connoiſſez-vous auſſi en étoffes ? Que dites-vous de cette robe là ? --Elle eſt très-jolie, très-jolie. Je crois que la Marquiſe en a une pareille ... oui, toute pareille. --De la même étoffe ? de la même couleur ? --De la même étoffe, je ne ſais pas ; mais pour la couleur, c'eſt abſolument la même : elle eſt très jolie, elle vous va au mieux. Il partit de là pour me faire des complimens à ſa manière ; tandis que M. Duportail, devinant à qui la robe appartenoit, me regardoit d'un air mécontent, & ſembloit me reprocher d'avoir ſi-tôt oublié la parole que je lui avois donnée.

Nous ſortions de table, quand mon véritable père, M. de Faublas, qui m'avoit promis de me venir chercher, arriva. Son étonnement fut extrême, de retrouver chez Monſieur Duportail

ſon fils encore traveſti, & le Marquis de B***. Encore ! dit-il en me regardant d'un air ſévère ; & vous, Monſieur Duportail, vous avez la bonté... --Hé bon ſoir, mon ami, ne reconnoiſſez-vous pas M. le Marquis de B*** ? il m'a fait l'honneur de venir me demander à ſouper, pour faire ſes adieux à ma fille, qui part demain, Qui part demain, répliqua le Baron, en ſaluant froidement le Marquis. --Oui, mon ami, elle retourne à ſon couvent ; ne le ſavez-vous pas. Hé! non, dit le Baron, avec impatience, hé ! non, je ne le ſais pas. --Hé bien, mon ami, je vous le dis, elle part. Oui, Monſieur, interrompit le Marquis, en s'adreſſant à mon père, elle part ; j'en ai bien du chagrin, & ma femme en ſera très-fâchée. Et moi, Monſieur, répondit le Baron, j'en ſuis bien-aiſe ; il eſt tems que cela finiſſe, ajouta-t-il

en me regardant. M. Duportail craignit qu'il ne s'emportât, il le tira à part. Qu'eſt-ce donc que cet homme là ? me dit alors le Marquis, ne l'ai-je pas vu ici l'autre jour ? --Juſtement. --Ho ! je l'ai reconnu tout d'un coup ; quand une fois j'ai vu une figure, elle eſt là. Mais cet homme là me déplaît, il a toujours l'air fâché. Eſt-ce un de vos parens ? --Point du tout. --Tant mieux, cet homme là, quand il ne vous rit pas au nez, il vous regarde de travers. --Ho ! il ne faut pas faire attention à cela, c'eſt un Philoſophe. Un Philoſophe ! reprit le Marquis d'un air effrayé, ha ! je ne m'étonne plus. Un Philoſophe ! ha ! je m'en vais. Monſieur Duportail & le Baron s'entretenoient enſemble & nous tournoient le dos. Le Marquis alla dire adieu à Monſieur Duportail. Ne vous dérangez pas, dit-il au Baron, qui ſe retourna pour

le ſaluer, Monſieur, ne vous dérangez pas, je n'aime pas les Philoſophes, moi! un Philoſophe! un Philoſophe! répéta-t-il en s'enfuyant.

Quand il fut parti, mon père & Monſieur Duportail recommencèrent à cauſer tout bas. Je m'endormis au coin du feu; un ſonge heureux me préſenta l'image de ma Sophie. Faublas, cria le Baron, allons nous-en. Voir ma jolie couſine? lui dis-je encore tout étourdi. --Sa jolie couſine! voyez s'il ne dort pas tout de bout. Monſieur Duportail rioit, il me dit: allez vous-en, mon ami, allez dormir chez vous, je crois que vous en avez beſoin; nous nous reverrons, je vous dois encore des reproches, & le récit de mes malheurs; nous nous reverrons.

En rentrant, je demandai M. Perſon; il venoit de ſe coucher; j'en fis autant, & je fis bien; jamais on ne dormit plus

profondément aux harangues fraternelles de nos Francs-Maçons ; aux lectures publiques du Muſée moderne ; aux rares plaidoyers des D*** des D*** , des DL*** , & de tant d'autres grands Orateurs inſcrits ſur le fameux tableau.

A mon réveil, je ſonnai Jaſmin , pour le prévenir qu'on me rapporteroit dans la matinée mes habits , que j'avois laiſſés la veille chez un ami. Enſuite je fis appeller M. Perſon ; je lui demandai comment ſe portoient Adélaïde & Mademoiſelle de Pontis. Vous les avez vues hier , me répondit-il , --Et vous auſſi , M. Perſon , vous les avez vues , & même vous leur avez dit que j'avois fait une connoiſſance au bal. --Hé bien , Monſieur , quel mal ? --Et quelle néceſſité ? Monſieur , dites à ma ſœur vos ſecrets , à la bonne-heure ; mais les miens , je vous prie de les reſpecter. --En vérité , Monſieur , vous

le prenez ſur un ton . . . depuis quelques jours on ne vous reconnoît plus.... je me plaindrai à Monſieur votre père. --Et moi! Monſieur, à ma ſœur. [je le vis pâlir.] Croyez-moi, ſoyons bons amis, mon père deſire que je ſorte avec vous; hé bien, finiſſez votre toilette, & allons au couvent.

Nous partions, quand Roſambert arriva; dès qu'il ſut où nous allions, il me pria de lui permettre de nous accompagner. Depuis quatre mois, me dit-il, vous m'avez promis de me faire connoître votre aimable ſœur. --Roſambert, je vais vous tenir parole, & vous allez voir une demoiſelle que vous ſerez forcé d'eſtimer. --Ha! mon ami, diſtinguons; je ſuis très-convaincu que Mademoiſelle de Faublas eſt dans le cas de l'exception; mais je retorquerai ſur vous le terrible argument dont vous vous êtes armé contre moi: une exception ne

détruit pas la règle, elle la prouve. --Tout comme il vous plaira ; je vous préviens que vous allez voir une demoiſelle de quatorze ans & demi, innocente, ingénue juſqu'à la ſimplicité ; cependant elle eſt auſſi grande qu'on peut l'être à ſon âge, & elle ne manque ni d'eſprit, ni d'éducation.

Perſon fut plus heureux que moi ; ma ſœur vint au parloir, ma Sophie n'y vint pas. Après les révérences & les complimens d'uſage, après quelques minutes d'une converſation générale, je ne pus diſſimuler mon inquiétude : Adélaïde, dites-moi donc ce qu'a ma jolie couſine ? --Ho ! mon frère, il faut que ſon mal ſoit bien amer, car elle le cache & elle s'en occupe toute la journée. Je ne reconnois plus ma bonne amie ; autrefois elle étoit étourdie, gaie, folle comme moi ; maintenant je la vois triſte, rêveuſe, inquiéte. Nous

la trouvons toujours preſque auſſi douce, auſſi careſſante ; mais elle eſt rarement avec nous. Dans nos heures de récréation, elle jouoit, elle couroit au jardin avec nos compagnes ; à préſent, mon frère, elle cherche un petit coin pour s'y promener toute ſeule. Ho ! elle eſt malade ! elle eſt vraiment malade ! elle mange peu, elle ne dort pas, elle ne rit plus : & moi, mon frère, & moi qu'elle aimoit tant, elle a l'air de me craindre ! oui, en vérité, je l'ai remarqué, elle fuit tout le monde ; mais c'eſt moi ſur-tout qu'elle évite ! hier je la vois entrer dans une petite allée couverte au bout du jardin ; j'arrive à pas de loup, je la trouve s'eſſuyant les yeux ; ma bonne amie, dis-moi donc où tu as mal ? ... Elle me regarde d'un air ... d'un air .... mais c'eſt que je n'ai vu perſonne avoir cet air là ... enfin elle me répond : *Adélaïde, tu ne*

le devines pas ! Ha ! que tu es heureuſe ! mais que je ſuis à plaindre ! & puis elle rougit, elle ſoupire, elle pleure. Je tâche de la conſoler ; plus je lui parle, plus elle ſe chagrine. Je l'embraſſe, elle me fixe long-tems, & paroît tranquille ; tout d'un coup elle met ſa main ſur mes yeux, & elle me dit : *Adélaïde, cache ton viſage ! ho ! cache le ! il eſt trop.... il me fait mal ! laiſſe moi, vas t'en un moment, laiſſe moi ſeule*, & elle ſe remet à pleurer. Moi qui vois que ſon mal augmente, je lui dis, Sophie....

A ce nom de Sophie, Roſambert ſe pencha à mon oreille : ha ! la jolie couſine, c'eſt Sophie, c'eſt cette Sophie que j'ai blaſphêmée ! ha ! pardon. Ma ſœur reprit.

Je lui dis, Sophie, attends un moment, je vais chercher ta gouvernante... ho ! alors elle ſe remet, elle s'eſſuye

les yeux, elle me prie de ne rien dire : je ſuis obligée de le lui promettre ; mais au fond, cela n'eſt pas raiſonnable. Vouloir être malade, & ne pas vouloir que ſa gouvernante le ſache ! --Ma chère Adélaïde, pourquoi n'eſt-elle pas venue au parloir avec vous aujourd'hui ? --C'eſt qu'elle eſt ſi diſtraite ! ſi préoccupée ! elle vous aimoit preſqu'autant que moi, autrefois.... -- Et maintenant ? --Je crois qu'elle ne vous aime plus. Tout-à-l'heure je lui ai dit que vous étiez là.... *Le jeune couſin !* s'eſt-elle écriée d'un air coutent ; elle venoit, elle s'eſt arrêtée : *Non, je n'irai pas*, m'a-t-elle dit, *je ne veux pas, je ne peux pas.... dites-lui de ma part que....* elle paroiſſoit chercher, j'attendois qu'elle s'expliquât : *Mon dieu ! ne ſavez-vous pas ce qu'il faut lui dire*, a-t-elle ajouté avec un peu d'humeur.... *ce qu'on dit en pareil*

cas ; les complimens d'uſage ! & elle m'a quittée aſſez bruſquement.

Je m'enivrois du plaiſir d'entendre ma ſœur ingénue, me peindre avec l'innocence d'un enfant, les tendres agitations, les douces peines de Sophie. Roſambert encore plus étonné que je n'étois ravi, prêtoit une oreille attentive; & le petit Monſieur Perſon nous regardant tous trois, paroiſſoit en même tems, inquiet & charmé.

Adélaïde, vous croyez donc que Sophie ne m'aime plus ? --Ha ! mon frère, j'en ſuis preſque sûre ; tout ce qui ſe rapporte à vous, lui donne de l'humeur, & moi j'en ſuis quelquefois la victime. --Comment ! --Oui, l'autre jour Monſieur que voilà, (montrant M. Perſon) nous apprit que vous aviez paſſé la nuit toute entière chez Madame la Marquiſe de B*** ; hé bien, quand Monſieur fut parti, dès que nous fûmes

ſeules, Sophie me dit d'un ton très-ſérieux : *Votre frère n'a pas couché à l'hôtel ! il n'eſt pas rangé, votre frère ! cela n'eſt pas bien.....* Votre frère ! elle me tutoie ordinairement. Votre frère !... quand même vous ſeriez dérangé, Faublas, doit-elle ſe fâcher contre moi ? votre frère !... Le jour d'après, je crois, vous avez été au bal maſqué. M. Perſon nous l'eſt venu dire, car il nous dit tout, M. Perſon. Dès que nous avons été ſeules, Sophie m'a dit : *Votre frère s'amuſe au bal, & nous nous ennuyons ici !* Point du tout, lui ai-je répondu, on ne s'ennuie point avec ſa bonne amie... *Ha ! oui*, a t-elle répliqué, *ha ! oui, avec ſa bonne amie, cela eſt vrai.* Cependant, mon frère, voyez cette ſingularité ; un moment après elle a répété triſtement : *il s'amuſe au bal, & nous nous ennuyons ici !...* Nous nous

ennuyons! & mais, quand cela ſeroit vrai, cela n'eſt pas poli, elle ne doit pas le dire!... ho! ſi elle n'étoit pas malade, je lui en voudrois beaucoup. Je me rappelle encore un trait : hier vous nous avez dit que Madame de B*** étoit jolie. Le ſoir j'ai pourſuivi Sophie, & je l'ai forcée de ſe promener avec moi. *Votre frère*, m'a-t-elle dit, car à-préſent c'eſt toujours votre frère... *il trouve cette Marquiſe jolie, il eſt ſans doute amoureux d'elle?* J'ai répondu : ma bonne amie, cela ne ſe peut pas, cette Madame de B*** eſt mariée. Elle m'a pris la main & elle m'a dit : *Adélaïde, ha! que tu es heureuſe!* & il y avoit dans ſon regard, dans ſon ſourire, du dédain, de la pitié. Eſt-ce honnête, cela?.... ha! que tu es heureuſe!... hé! mais ſûrement, je ſuis heureuſe, je me porte bien, moi!

Mais,

Mais, Adélaïde, tout ce que vous me dites là, ne prouve pas que ma jolie couſine ne m'aime plus, elle peut être un peu fâchée; mais tous les jours on boude les gens qu'on aime. --Ho ! ſans doute, s'il n'y avoit que cela ! --Et qu'y a-t-il donc encore ? Hé bien, autrefois elle m'entretenoit ſans ceſſe de vous, elle étoit joyeuſe de vous voir; à préſent elle me parle encore de mon frère, mais c'eſt ſi rarement ! & d'un ton toujours ſi ſérieux ! hier ne l'avez-vous pas remarqué ? elle n'a pas dit un mot, pas un ſeul mot, pendant que vous étiez là. Allez, allez, mon frère, quand on aime les gens, on leur parle ! je vous aſſure que ma bonne amie ne vous aime plus.

Ici Roſambert ſe mêla de la converſation, qui changea d'objet. On parla danſe, muſique, hiſtoire & géographie. Ma ſœur qui venoit de cauſer comme

une fille de dix ans, raiſonna alors comme une femme de vingt. Le Comte à chaque inſtant plus ſurpris, ſembloit ne pas s'appercevoir que les heures s'écouloient, quoique M. Perſon eut pris la peine de l'en avertir pluſieurs fois. Enfin le ſon d'une cloche qui appelloit les penſionnaires au réfectoire, nous obligea de nous retirer.

Je vous avoue, me dit le Comte, que j'ai peine à croire ce que j'ai vu. Comment peut-on allier l'ignorance & le ſavoir, la modeſtie & la beauté, l'ingénuité de l'enfance & la raiſon de l'âge mûr; enfin, permettez-moi de le dire, une innocence auſſi extrême, avec un phyſique auſſi précoce. Je croyois cette réunion impoſſible, mon ami, votre ſœur eſt le chef-d'œuvre de la nature & de l'éducation. --Roſambert, ce chef-d'œuvre eſt le fruit de quatorze ans de ſoins & de bonheur; il fut produit

par le concours le plus rare, des circonſtances les plus heureuſes. Le Baron de Faublas a d'abord reconnu que l'éducation d'une fille étoit pour un militaire, un fardeau trop péſant ; ma mère, que nos regrets honorent tous les jours, ma vertueuſe mère s'eſt trouvée digne d'en être chargée. Le haſard auſſi l'a bien ſecondé : il s'eſt rencontré pour ſa fille des domeſtiques qui obéiſſoient & ne raiſonnoient pas ; une gouvernante qui ne contoit pas d'hiſtoires galantes, & qui ne liſoit pas de romans ; des Maîtres qui ne s'occupoient avec leur éleve, que de ſa leçon : une ſociété de gens attentifs, qui ne ſe permettoient jamais un geſte ſuſpect, un mot équivoque ; & ce qui n'eſt pas le moins eſſentiel & le plus commun, un directeur qui, dans ſon confeſſional, écoutoit & ne queſtionnoit pas. Enfin, mon ami, il n'y a pas ſix mois qu'Adélaïde eſt

au couvent. --Six mois ! ha ! dans un eſpace de tems beaucoup plus court, combien de demoiſelles qu'on dit bien élevées, acquièrent là de grandes lumières, & reçoivent même certaines leçons qui avancent beaucoup une jeune fille ! --C'eſt ici, Roſambert, qu'il faut encore admirer le bonheur d Adélaïde ! vive, folâtre, enjouée avec toutes ſes compagnes, elle n'en a diſtinguée qu'une, une auſſi délicate, auſſi honnête, auſſi ſage qu'elle... une ! un peu plus éclairée peut-être, parce que depuis quelques tems l'amour... --Ha ! je vous entends, c'eſt la jolie couſine. --Oui, mon ami. Sophie non moins vertueuſe qu'Adélaïde, quoique ſenſible un peu plutôt, Sophie eſt devenue l'unique amie de ma ſœur. Ces deux cœurs ſi purs, ſe ſont pour ainſi dire ſentis, attirés, confondus. Adélaïde privée de ſa mère, n'a plus penſé, n'a plus vécu

que par Sophie : leur amitié auſſi délicate que vive, les a ſauvées des dangers dont vous me parlez, & auxquels je conçois que doivent être expoſées dans l'enceinte où elles ſe trouvent raſſemblées, preſſées pour ainſi dire, tant de jeunes filles ardentes, inquietes, curieuſes, que le tems, l'heure, les lieux invitent continuellement à des liaiſons, qui devenant très-intimes, peuvent bien n'être pas toujours déſintéreſſées. Depuis quelques tems j'ai troublé l'union des deux amies, il m'eſt permis de croire que je ſuis devenu l'heureux objet des plus chères affections de ma jolie couſine. Adélaïde à qui l'amour (je regardois M. Perſon.) n'a pas encore montré ſon vainqueur, a porté ſur Sophie ſa ſenſibilité toute entière, & l'amertume de ſes plaintes, nous a prouvé l'excès de ſon amitié... --Et vous a aſſuré en même tems de

votre bonheur. En vérité, Faublas, je vous félicite ſi Sophie eſt auſſi aimable, auſſi belle qu'Adélaïde. --Ho ! mon ami, plus belle, plus belle encore ! --Cela me paroît difficile. --Ho ! plus belle ! ... vous la verrez ; plus belle ! imaginez.... --Chut ! chut ! doucement, comme il s'échauffe ! .... dites-moi donc, l'homme à ſentimens ! puiſque vous aviez une ſi charmante maîtreſſe, pourquoi m'avez-vous ſoufflé la mienne ? puiſque M. de Faublas aimoit tant le parloir, pourquoi Mademoiſelle Duportail a-t-elle couché chez la Marquiſe ? Comment donc arrangez-vous tout cela ? --Mais, Roſambert, cela n'eſt pas difficile... --Ni déſagréable, je le conçois. --Vous riez ! écoutez donc mon ami. Vous ſavez comment les choſes ſe ſont paſſées entre la Marquiſe & moi. --Oui, oui, à-peu-près. --Mais, rieur éternel, écoutez-moi. Elevé à-peu-près

comme ma ſœur, je n'étois guères moins ignorant qu'elle, il y a huit jours. Je n'ai pas pris Madame de B***, c'eſt elle qui s'eſt donnée.... je ſuis excuſable. --Allons, paſſe pour le bal paré; mais au moins vous étiez le maître de ne pas retourner chez elle. Le bal maſqué ! hem ! qu'en dites-vous ? -- Je dis qu'on m'y avoit attiré... je n'ai guères que ſeize ans, moi ! mes ſens ſont neufs. --Ha ! Sophie, pauvre Sophie ! --Ne la plaignez pas, je l'adore ! ... mais, Roſambert, je ſais bien qu'il n'y a que des nœuds légitimes qui puiſſent m'aſſurer ſa poſſeſſion. --Cela doit être, au moins. --Hé bien, en attendant que l'hymen nous uniſſe, je reſpecterai toujours ma Sophie... --C'eſt ce que l'on ſaura par la ſuite. --Cependant mon célibat me paroîtra dur. --Ho ! je le crois ! —Ma vivacité m'emportera quelquefois.-- Sans doute. --Je ferai peut-

être quelque infidélité à ma jolie couſine... --Cela eſt plus que probable. --Mais dès qu'un heureux mariage... --Ha! oui, --Alors, ma Sophie, je n'aimerai que toi... --Cela n'eſt pas ſi sûr. --Je t'aimerai toute ma vie. --Celui-là me paroît fort.

Roſambert me quitta. Jaſmin à qui je demandai en rentrant, ſi l'on avoit rapporté mes habits, me dit qu'il n'avoit vu perſonne; j'attendis juſqu'au ſoir le commiſſionnaire qui ne vint pas. J'étois inquiet, parce que j'avois laiſſé dans mes poches, un portefeuille, qui contenoit deux lettres; l'une m'avoit été envoyée de province par un vieux domeſtique de mon père; le bonhomme me ſouhaitoit une bonne année. J'aurois été fâché de perdre l'autre; c'étoit celle que la Marquiſe m'avoit écrite quelques jours auparavant; elle étoit, comme on ſait, adreſſée à Mademoiſelle

ſelle Duportail, & je voulois la conſerver.

Les habits me furent rapportés le lendemain matin ; mais je cherchai vainement dans les poches, le porte-feuille ne s'y trouvoit plus. Madame Dutour vint me faire oublier mon inquiétude, en me remettant une lettre de la Marquiſe. J'ouvris avec empreſſement, je lus.

« Ce ſoir, mon bon ami, à ſept heures » préciſes trouvez-vous à la porte de » mon hôtel ; vous pourrez ſuivre avec » aſſurance la perſonne qui, après avoir » ſoulevé le chapeau dont vous vous ſe- » rez couvert les yeux, vous nommera, » l'Adonis. Je ne puis vous en écrire da- » vantage, depuis le matin je ſuis obſé- » dée ; on me fatigue des détails de la » ſcience phyſionomique ; ce n'eſt pas » celle-là que je me ſoucie d'approfondir. » Ho ! mon ami, vous poſſédez ſi bien

» l'art de plaire, que quand on vous con-
» noît, on ne ſait plus qu'aimer, on ne
» veut plus ſavoir que cela ».

Cette lettre étoit ſi flatteuſe, l'invitation qu'elle contenoit étoit ſi ſéduiſante, que je ne balançai pas. J'aſſurai la Dutour que je ne manquerois pas de me rendre au lieu indiqué. Cependant quand la meſſagère fut partie, je ſentis quelques irréſolutions. Ne devois je pas déſormais, uniquement occupé de Sophie, éviter toute occaſion de revoir ſa trop dangéreuſe rivale ?.... Mais pourquoi m'impoſerois-je cette loi cruelle, ſans néceſſité ? Avois-je déclaré mon amour à Sophie ? Sophie m'avoit-elle avoué le ſien ? avoit-elle acquis le droit d'exiger de moi ce ſacrifice ?... D'ailleurs, à le bien prendre, ce que j'allois faire ne pouvoit pas s'appeller une infidélité ! je ne m'embarquois pas dans une intrigue nouvelle ! puiſque

j'avois paſſé la nuit avec la Marquiſe, puiſque je l'avois revue depuis dans ce galant boudoir, quel inconvénient de lui faire encore une viſite ? Cela ne faiſoit jamais que trois rendez-vous au lieu de deux ; le crime étoit-il dans le nombre ? & puis ma jolie couſine ne ſeroit pas inſtruite de celui-là... Enfin ma parole étoit engagée ! le Lecteur voit bien, que je ne pouvois me diſpenſer d'aller à ce rendez-vous.

Je ne me fis pas attendre ; Juſtine auſſi ne me laiſſa pas morfondre à la porte, elle ſouleva mon chapeau : Venez, bel Adonis. Je la ſuivis à petits pas. Cependant le Suiſſe, quoiqu'à demi ivre, entendit quelque bruit, & demanda qui c'étoit. C'eſt moi ! c'eſt moi ! répondit Juſtine. Oui, reprit l'autre, c'eſt vous ! mais ce jeune gaillard ? --Hé bien, c'eſt mon couſin. Le Suiſſe étoit en gaieté, il ſe mit à frédonner :

Voilà mon couſin l'allure, mon couſin, voilà mon couſin l'allure.

Cependant Juſtine me conduiſoit au fond de la cour; nous enfilâmes un eſcalier dérobé; on conçoit que la jolie ſoubrette fut embraſſée pluſieurs fois, avant que nous fuſſions au premier étage. Elle me fit ſigne d'être plus ſage, & m'ouvrit une petite porte, je me trouvai dans le boudoir de la Marquiſe. Entrez, me dit Juſtine, entrez dans la chambre à coucher, vous ſeriez mal ici; elle ſortit, & ferma la porte ſur elle.

J'entrai dans la chambre à coucher; ma belle Maîtreſſe vint à moi. Ha! maman, c'eſt donc ici que pour la ſeconde fois... Elle m'interrompit: mon dieu! je crois entendre le Marquis! le voilà revenu pour toute la ſoirée, ſauvez-vous, partez! D'un ſaut je regagnai le boudoir; mais je ne ſongeai

pas à tirer ſur moi la porte de la chambre à coucher, elle reſta entr'ouverte ; & pour comble de malheur, cette étourdie de Jnſtine, avoit fermé à double tour l'autre porte, qui conduiſoit à l'eſcalier dérobé. La Marquiſe qui ne pouvoit deviner que la retraite me fût fermée, s'étoit aſſiſe tranquillement. Déjà le Marquis étoit entré dans ſon appartement, & s'y promenoit d'un air effaré. Je tremblois qu'il ne m'apperçût dans le boudoir, il n'y avoit pas moyen d'en ſortir, comment faire ? Je me jettai ſous l'ottomane, & dans une ſituation très-incommode ; j'entendis une converſation fort ſingulière, qui eut un dénouement plus ſingulier encore.

Vous voilà de retour de bonne heure, Monſieur ? —Oui, Madame. —Je ne vous attendois pas ſi-tôt. —Cela ſe peut bien, Madame. —Vous paroiſſez agité, Monſieur, qu'avez-vous donc ? —Ce

que j'ai, Madame, ce que j'ai !.... j'ai que... je ſuis furieux. —Modérez-vous, Monſieur... peut-on ſavoir ?.. —J'ai que... il n'y a plus de mœurs nulle part... les femmes !... —Monſieur, la remarque eſt honnête, & l'application heureuſe ! —Madame, c'eſt que je n'aime pas qu'on me joue !.. & quand on me joue, je m'en apperçois bien vîte ! —Comment ! Monſieur, des reproches ! des injures !... cela s'adreſſeroit-il... vous vous expliquerez, ſans doute ? --Oui, Madame, je m'expliquerai, & vous allez être convaincue ! --Convaincue !... de quoi ? Monſieur. --De quoi ! de quoi ! un moment donc, Madame, vous ne me laiſſez pas le tems de reſpirer !... Madame, vous avez reçu chez vous, logé chez vous, couché avec vous Mademoiſelle Duportail ? (La Marquiſe avec fermeté.) Hé bien, Monſieur.--Hé bien, Madame, ſavez-vous ce que c'eſt que

Mademoiſelle Duportail ? --Je le ſais... comme vous, Monſieur, elle m'a été préſentée par Monſieur de Roſambert ; ſon père eſt un honnête Gentilhomme, chez qui vous avez ſoupé encore avant-hier.--Il ne s'agit pas de cela, Madame ? Savez-vous ce que c'eſt que Mademoiſelle Duportail ? --Je vous le répète, Monſieur, je ſais comme vous que Mademoiſelle Duportail eſt une fille bien née, bien élevée, fort aimable. --Il ne s'agit pas de cela, Madame.--Hé ! Monſieur, de quoi s'agit-il donc ? avez-vous juré de pouſſer ma patience à bout ? -Un moment donc, Madame ; Mademoiſelle Duportail n'eſt point une fille .... (La Marquiſe très-vivement.) N'eſt point une fille ! --N'eſt point une fille bien née, Madame, c'eſt une fille d'une eſpèce ... de ces filles qui ... là ... vous m'entendez ? --Je vous aſſure que non, Monſieur. --Je m'explique pour-

tant bien ; c'eſt une fille qui... dont... que... enfin ſuffit, vous y êtes ?--Ho! point du tout, Monſieur, je vous aſſure. --C'eſt que je voudrois vous gazer cela... Madame, c'eſt une P... vous comprenez? --Mademoiſelle Duportail ! une ,.. pardon, Monſieur, mais je n'y tiens pas, il faut que je rie. (En effet, la Marquiſe ſe mit à rire de toutes ſes forces.) Riez, riez, Madame..... tenez, connoiſſez-vous cette lettre là ? --Oui, c'eſt celle que j'ai écrite à Mademoiſelle Duportail, le lendemain du jour qu'elle a couché chez moi. --Juſtement, Madame. Et celle-ci, la connoiſſez-vous ? --Non, Monſieur. --Regardez-la, Madame, vous voyez bien l'adreſſe. A Monſieur, Monſieur le Chevalier de Faublas ; & liſez le dedans : « Mon cher Maître, j'ai » l'honneur de prendre la liberté d'oſer » vous interrompre, pour vous ſouhaiter » que cette année qui commence, vous

» ſoit belle & bonne, &c. J'ai l'honneur » d'être avec un profond reſpect, mon » cher Maître, &c. » C'eſt une lettre de bonne année d'un domeſtique à ſon Maître, qui eſt ce Monſieur de Faublas. Hé bien, Madame, ces deux lettres là étoient dans le porte-feuille que voici. --Enfin, Monſieur ? --Madame, & le portefeuille, vous ne devineriez jamais où je l'ai trouvé ? --Dites, dites, Monſieur. --Je l'ai trouvé dans un endroit où... là... --Hé ! Monſieur, dites tout de ſuite le mot, vous ſeriez toujours obligé d'en venir là, ainſi... --Hé bien, Madame, je l'ai trouvé dans un mauvais lieu. --Dans un mauvais lieu ! --Oui, Madame ; tenez, je vais vous conter cela. Une femme a fait courir depuis quelques jours des billets imprimés, par leſquels elle donne avis aux amateurs, qu'elle peut leur offrir de charmans boudoirs qu'elle loue-

à tant par heure ; moi ! j'ai été voir cela par curioſité. --Quel jour y avez-vous été ? Monſieur.--Hier l'après-dînée, madame ; les boudoirs ſont en effet charmans ! . . . il y en a un ſur-tout au premier étage . . . il eſt vraiment joli ! . . il y a des tableaux, des eſtampes, des glaces, une alcove, un lit . . . ha ! c'eſt le lit ſur-tout ! figurez-vous que ce diable de lit eſt à reſſorts ! . . . ha ! c'eſt très-plaiſant ! tenez, il faut quelque jour que je vous faſſe voir cela. Un mari & ſa femme en partie fine ! répondit la Marquiſe, cela ſeroit beau !

J'entendis quelque bruit ; la Marquiſe ſe défendoit, le Marquis l'embraſſa. Leur converſation qui dans les commencemens m'avoit inquiété, m'amuſoit alors au point, que je ſentois moins la gêne de ma ſituation. Le Marquis reprit ainſi.

Ha ! mais, c'eſt que rien n'y man-

que ! il y a dans ce boudoir au premier étage, une porte qui communique chez une marchande de modes qui loge à côté... cela eſt fort bien imaginé... vous entendez qu'une femme comme il faut a l'air d'être chez ſa marchande de modes; point du tout, elle monte l'eſcalier, & puis on vous en plante à un pauvre mari !... mais écoutez-moi, madame; dans ce boudoir j'ai ouvert une petite armoire, & dans cette armoire j'ai trouvé ce porte-feuille ? ainſi il eſt clair que Mademoiſelle Duportail a été là avec ceMonſieur de Faublas; & cela eſt très vilain à elle ! & très-malhonnête à Monſieur de Roſambert, qui la connoiſſoit, de nous l'avoir préſentée ! & très-imprudent à ſon père, de la laiſſer ſortir accompagnée ſeulement d'une femme-de-chambre ! & je n'en ai point été la dupe ! il y a dans ſa figure... vous ſavez comme je ſuis phyſionomiſte !...

elle eſt jolie, ſa figure! mais il y a quelque choſe dans les traits qui annonce un ſang... cette fille là a du tempérament, & je l'ai bien vu!.. Vous ſouvenez-vous de ce ſoir, que Roſambert lui dit qu'il y avoit des circonſtances... heim! des circonſtances! vous n'aviez pas remarqué cela, vous! moi! je vous ai relevé le mot! ha! on ne m'attrape pas! & tenez, le même jour... venez, venez, Madame...

La Marquiſe qui me croyoit parti, ſe laiſſa conduire à ſon boudoir: le Marquis continua.

Elle étoit ici, dans ce boudoir..; là. Vous, vous étiez couchée ſur cette ottomane..., je ſuis arrivé... Madame, elle avoit le teint animé, les yeux brillans, un air!... ho! je vous le dis, cette fille a un tempérament de feu! vous ſavez que je m'y connois; mais laiſſez moi faire, j'y mettrai bon ordre.

--Comment ! monſieur, vous y mettrez bon ordre ? --Oui, oui, madame ; d'abord je dirai à Roſambett ce que je penſe de ſon proeédé ; il y a peut-être été avec elle, Roſambert ! enſuite je verrai monſieur Duportail, & je l'inſtruirai de la conduite de ſa fille. --Quoi ! monſieur, vous ferez à M. de Roſambert une mauvaiſe querelle ? -- Ho ! madame, Roſambert ſavoit ce qui en étoit, il étoit jaloux de moi comme un tigre. --De vous ? monſieur. --Oui, madame, de moi, parce que la petite avoit l'air de me préférer... elle me faiſoit même des avances, & c'eſt en cela qu'elle m'a joué, elle ! car elle avoit alors ce monſieur de Faublas. Je ſaurai ce que c'eſt que ce monſieur de Faublas, & je verrai monſieur Duportail. --Quoi ! monſieur, vous pourriez aller dire à un père ? ... --Oui, Madame, c'eſt un ſervice à lui rendre,

je le verrai, je l'inſtruirai de tout. --J'eſpère, Monſieur, que vous n'en ferez rien. --Je le ferai, Madame.--Monſieur, ſi vous avez quelque conſidération pour moi, vous laiſſerez tout cela tomber de ſoi-même. --Ho ! je ſaurai... --Monſieur, je vous le demande en grâce. -- Non, non, Madame. --Vous m éclairez, Monſieur, je vois le motif de l'intérêt ſi preſſant que vous prenez à ce qui regarde Mademoiſelle Duportail. Je vous connois trop bien pour être la dupe de cette auſtérité de mœurs, dont vous vous parez aujourd'hui ; vous êtes fâché, non pas de ce que Mademoiſelle Duportail a été dans un lieu ſuſpect, mais de ce qu'elle y a été avec un autre que vous. --Ho ! Madame ! --Et quand j'accueillois chez moi une demoiſelle que je croyois honnête, vous aviez des deſſeins ſur elle ! --Madame ! --Et vous oſez venir vous

plaindre à moi-même d'avoir été joué ! c'étoit moi, c'étoit moi ſeule qu'on jouoit !

Elle ſe laiſſa tomber ſur l'ottomane ; ſon mari jetta un cri, & puis il embraſſa la Marquiſe, en lui diſant : ha ! ſi vous ſaviez comme je vous aime. --Si vous m'aimiez, Monſieur. vous auriez plus de conſidération pour moi, plus de reſpect pour vous même, plus de ménagement pour un enfant peut être moins à blâmer qu'à plaindre... que faites-vous donc ? Monſieur, laiſſez-moi ; ſi vous m'aimiez, vous n'iriez pas apprendre à un père malheureux, les égaremens de ſa fille ; vous n'iriez pas conter cette aventure à M. de Roſambert, qui en rira, qui ſe mocquera de vous, & qui dira par-tout que j'ai reçu chez moi une fille à intrigue !... mais, Monſieur, finiſſez donc, ce que vous faites là ne reſſemble à rien. --Ho ! Madame, je vous

aime. --Il ſuffit bien de le dire ! il faut le prouver. --Mais depuis trois ou quatre jours, mon cœur, vous ne voulez jamais que je vous le prouve. --Ce ne ſont pas de ces preuves là que je vous demande, Monſieur... mais, monſieur, finiſſez donc. --Allons ! Madame, allons, mon cœur ! --En vérité, Monſieur, cela eſt d'un ridicule ! -- Ha ! nous ſommes ſeuls. -- Il vaudroit mieux qu'il y eût du monde, cela ſeroit décent ! mais finiſſez donc, n'avons-nous pas toujours le tems de faire ces choſes là ?... finiſſez donc... quoi ! des gens mariés !... à votre âge !... dans un boudoir !... ſur une ottomane !... comme deux amans !... & quand j'ai lieu de vous en vouloir encore. --Hé bien, mon ange, je ne dirai rien à Roſambert, rien à M. Duportail. --Vous me le promettez bien ! --Ho ! je vous en donne ma parole... --Hé bien, un moment ;

moment; rendez-moi le porte-feuille, laiſſez le moi.--Ho ! de tout mon cœur, le voilà. (Il y eut un moment de ſilence.) En vérité, Monſieur, dit la Marquiſe d'une voix preſqu'éteinte, vous l'avez voulu, mais cela eſt bien ridicule.

Je les entendis bégayer, ſoupirer, ſe pâmer tous deux ; on ne peut ſe figurer ce que je ſouffrois ſous l'ottomane pendant cette étrange ſcène ; j'aurois étranglé les acteurs de mes mains, & dans l'excès de mon dépit, j'étois tenté de me découvrir, de reprocher à la Marquiſe cette infidélité d'un nouveau genre, & de rendre au Marquis l'amère miſtification qu'il me faiſoit eſſuyer ſans le ſavoir. Juſtine vint terminer mes irréſolutions ; elle ouvrit tout-à-coup la porte de l'eſcalier dérobé. La Marquiſe jetta un cri ; le Marquis ſe ſauva dans la chambre à

coucher, pour y réparer ſon déſordre. Juſtine appercevant un mari au lieu d'un amant, demeura ſtupéfaite, & la Marquiſe ne fut pas moins étonnée qu'elle, en me voyant ſortir de deſſous l'ottomane. Je remerciai tout bas la femme-de-chambre. Grand merci! Juſtine, tu m'as rendu ſervice, j'étois fort mal deſſous, tandis que Madame étoit deſſus, très à ſon aiſe. La Marquiſe interdite & tremblante, n'oſa ni me répondre, ni me retenir. Son mari étoit ſi près de là! probablement il alloit rentrer, dès qu'il ſeroit plus décemment vêtu. Juſtine ſe rangea pour me laiſſer paſſer. Je deſcendis l'eſcalier dérobé, ſans lumière, au riſque de me rompre vingt fois le col; je traverſai la cour rapidement, & je ſortis de l'hôtel en maudiſſant ſes maîtres.

Le lendemain j'étois encore au lit quand Jaſmin m'annonça Juſtine, &

ſe retita diſcrétement. Mon enfant, je ſongeois à toi! --Ho! Monſieur, laiſſez-moi; cette fois-ci vous ne m'y prendrez pas, je veux commencer par ma commiſſion. Savez-vous que j'ai été encore bien grondée hier? vous nous avez fait une belle peur! vous n'étiez pas encore au bas de l'eſcalier quand le Marquis eſt rentré dans le boudoir. Voyez cette ſotte, a-t-il dit, qui entre ici comme un coup de piſtolet! dès qu'il nous a quittés, madame déſolée de l'aventure, m'a dit qu'elle ne concevoit pas pourquoi vous vous étiez caché ſous l'ottomane. J'ai été forcée de lui avouer que j'avois, ſans y ſonger, fermé la porte à double tour. Elle m'a fait une ſcène! & puis ce matin elle m'a remis cette lettre pour vous. --Fort bien, ma petite Juſtine, voilà ta commiſſion faite, car je n'ouvrirai pas la lettre. --Vous ne l'ouvrirez pas?

Monſieur. Non, je ſuis fâché contre ta Maîtreſſe. --Vous avez tort. --Mais je ne ſuis pas fâché contre toi, Juſtine. --Et vous avez raiſon.... ho! finiſſez... mais tenez, je le veux bien, à condition que vous lirez la lettre. --Ho! qu'une Maîtreſſe eſt heureuſe d'avoir une fille comme toi! hé bien, oui, je lirai.

Juſtine remplit de ſi bonne grâce les conditions du traité, qu'il y auroit eu de ma part de la perfidie à ne pas tenir parole: j'ouvris la lettre.

« Que notre aventure d'hier m'a pei-
» née! mon bon ami. Cette ſcène qui
» n'eût été que bizarre, ſi comme je le
» croyois, vous n'en aviez pas été le té-
» moin, eſt devenue, par votre préſence,
» auſſi déſagréable pour moi que mor-
» tifiante pour vous. Quels mots vous
» avez dit en partant! ingrat! vous ne
» ſavez pas le mal que vous m'avez fait!

» revenez à moi, mon bon ami, revenez » à celle qui vous aime ; trouvez-vous » à midi au lieu qu'on vous déſignera. » Là, je n'aurai pas de peine à me juſti- » fier ; là, quand mon amant ſera bien » convaincu de ſon injuſtice, il me trou- » vera prête à lui pardonner ſa vivacité ».

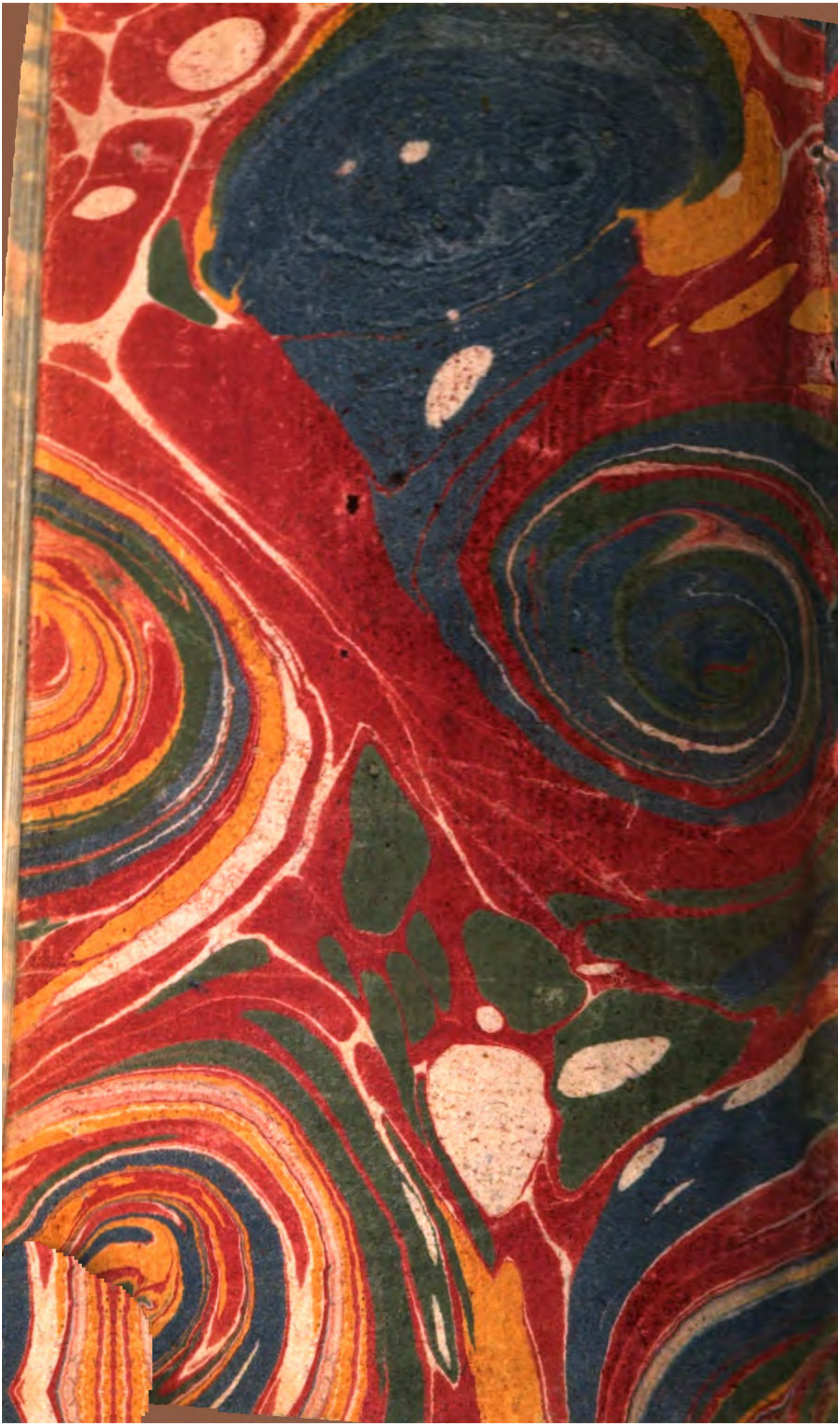
Monſieur, reprit Juſtine, dès que j'eus finis ma lecture, Madame vous attendra à midi au boudoir de l'autre jour... vous ſavez bien?... où nous vous avons habillé.--Oui, Juſtine, & où tu as tant pleuré! ſi tu ſavois comme j'ai ſouffert pour toi; mais auſſi, fri- ponne, tu ne te contentes pas de faire des malices, tu en dis! --Ho! ne me parlez pas de cela, j'en ſuis encore toute honteuſe... finiſſez donc.... donnez-moi votre réponſe pour ma Maî- treſſe. --Ma réponſe, Juſtine, eſt que je n'irai pas au rendez-vous. --Vous n'irez pas? --Non, Juſtine, --Quoi!

vous donnerez ce chagrin là à ma Maîtreſſe ? --Oui, mon enfant. --Mais vous allez me faire gronder --Je me charge de te conſoler d'avance. --Vous êtes bien décidé ? --Très-décidé, Juſtine. --Hé bien, en ce cas, faites un bout de lettre... finiſſez donc... (elle m'embraſſa.) Ecrivez un mot pour ma Maîtreſſe. --Non, mon enfant, je n'écrirai pas. --Ha ! laiſſez-moi... mais tenez, je le veux bien encore, à condition que vous écrirez. --Ha ! Juſtine, je le répète, qu'une Maîtreſſe eſt heureuſe d'avoir une fille comme toi ! hé bien, oui, j'écrirai.

J'écrivis en-effet :

« Je ne ſais, Madame, ſi l'aventure » d'hier vous a beaucoup *peinée*, mais » à la manière dont vous avez rempli » votre emploi ſur l'ottomane, j'ai lieu

» de croire qu'il ne vous paroiſſoit pas
» très-pénible. Quand on a un mari ai-
» mable, galant & tendrement aimé,
» Madame, on doit s'en tenir là. Je ſuis
» avec le plus vif regret, &c ».

Fin du premier Volume.

921014